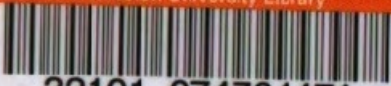


Princeton University Library



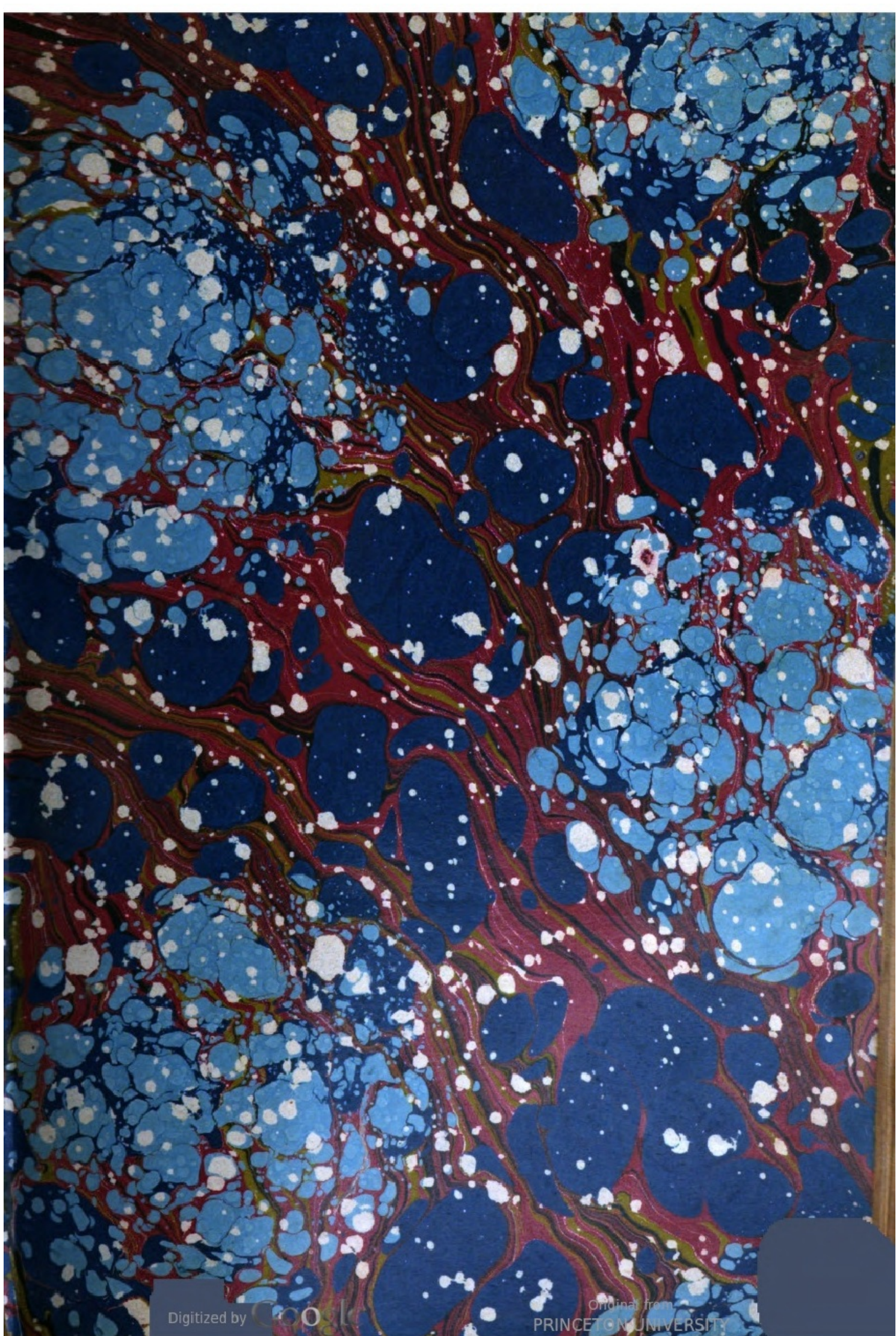
32101 074764471

3259  
L887

Library of



Princeton University.  
Elizabeth Foundation.



UNIVERSITY LIBRARY  
OCT 1 1898  
PRINCETON, N. J.

UNIVERSITY LIBRARY  
OCT 1 1898  
PRINCETON, N. J.









# TOUTE LA LYRE

—  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
—

ŒUVRES INÉDITES

DE

VICTOR HUGO

---

TOUTE LA LYRE

DERNIÈRE SÉRIE

---

PARIS

J. HETZEL & C<sup>ie</sup>  
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN  
7, RUE SAINT-BENOIT

M DCCC XCIII

YTIKRVIMU  
YIARILLI  
L.A. NOTEDMIR

# Les sept Cordes

3259  
.1887

90856



I





I

## LA VISION DES MONTAGNES

Les nuages roulaient dans la lueur hagarde,  
Noir troupeau que le vent lugubre a sous sa garde;  
Et, dans la profondeur blême au-dessous de moi,  
Si bas que tout mon être en frissonnait d'effroi,  
J'aperçus un sommet par une déchirure.

Ce faite monstrueux sortait de l'ombre obscure;  
Ses pentes se perdaient dans le gouffre inconnu;  
Sur ce plateau gisait, fauve, terrible, nu,  
Un géant, dont le corps se tordait sur la pierre;  
Il en coulait du sang avec de la lumière;

Sa face regardait le ciel sombre, et ses pieds,  
Ses coudes, ses genoux, ses poings, étaient liés  
D'une chaîne d'airain vivante, impitoyable;  
Et je voyais décroître et renaître effroyable  
Son ventre qu'un vautour rongerait, oiseau bandit.  
Le patient était colossal; on eût dit  
Deux montagnes, dont l'une agonisait sur l'autre.  
— Quel est, dis-je, le sang qui coule ainsi? — Le vôtre,  
Dit le vautour. Ce mont dont tu vois les sommets,  
C'est le Caucase. — Et quand t'en iras-tu? — Jamais. —  
Et le supplicié me cria : Je suis l'Homme.

Et tout se confondait comme une eau noire, ou comme  
L'ombre se confondrait avec l'éclair qui luit  
Sous une grande main qui mêlerait la nuit.

Une sorte de puits se fit dans l'insondable;  
Le haut d'un autre mont en sortit formidable.  
L'ombre avait cette horreur dont l'hiver la revêt;  
Et j'entendis crier : Ararat! Il pleuvait.  
— Qu'es-tu? dis-je à la cime âpre et des vents fouettée.  
— J'attends l'arche; et j'attends la famille exceptée.  
— Quelle arche? — Il pleut! il pleut! — Et le reste? — Englouti.  
— Quoi! dis-je, est-on créé pour être anéanti?  
O terre! est-ce ta faute? O ciel! est-ce ton crime?

Mais tout déjà s'était effacé dans l'abîme.

Une flaque de bleu soudain perça l'amas  
Des grêles, des brouillards, des vents et des frimas;  
Un mont doré surgit dans cet azur terrible;  
Là, sans frein, sans pitié, régnait la joie horrible;  
Sur ce mont rayonnaient douze êtres sereins, beaux,  
Joyeux, dans des carquois ayant tous les fléaux;  
La nuée autour d'eux tremblait, et par les brèches  
Le genre humain était la cible de leurs flèches;  
On voyait à leurs pieds l'amour, les jeux, les ris;  
Où l'on ne voyait rien on entendait des cris;  
Une voix dit : Olympe! Et tout croula.

L'espace,

Où l'informe à jamais flotte, passe et repasse,  
Redevint un bloc noir; puis j'entendis un bruit  
Qui fit une ouverture éclatante à la nuit,  
Et je vis un sommet montré par les tonnerres;  
Les vieux pins inclinaient leurs têtes centenaires,  
L'aigle en fuite semblait craindre d'être importun;  
Et là je vis quelqu'un qui parlait à quelqu'un,  
Un homme face à face avec Dieu dans un rêve,  
Un prophète effrayant qui recevait un glaive,  
Et qui redescendit plein d'un céleste ennui  
Vers la terre, emportant de la foudre avec lui...  
Et l'infini cria : Sinaï!

Puis la brume

Se referma, pareille à des nappes d'écume,

Les vents grondaient; le gouffre était au-dessous d'eux,  
Noir dans l'immensité d'un tremblement hideux.  
Soudain, comme heurté par quelque ouragan fauve,  
Il s'ouvrit. Et je vis une colline chauve;  
Le crépuscule horrible et farouche tombait.  
Un homme expirait là, cloué sur un gibet,  
Entre deux vagues croix où pendaient deux fantômes;  
D'une ville lugubre on distinguait les dômes;  
Les nuages erraient dans des rougeurs de feu;  
Et le supplicié me cria : Je suis Dieu.  
J'entendis dans la nuit redoutable et sévère  
Comme un souffle d'horreur qui murmurait : Calvaire !

L'obscurité faisait des plis comme un linceul.  
Pâle, je contemplais, dans l'ombre où j'étais seul,  
Comme on verrait tourner des pages de registres,  
Ces apparitions de montagnes sinistres.

2 juillet 1856.

---

## II

Quand Auguste mourut, Rome, donnant l'exemple,  
Sur le mont Palatin lui fit bâtir un temple ;  
Et Livie y dressa des figures d'airain ;  
Elle mit, au sommet du fronton souverain,  
Neptune et Jupiter, et, sous le péristyle,  
Le mime Claudius et le danseur Bathylle.

---



### III

**Du songe universel notre pensée est faite ;  
Et le dragon était consulté du prophète,  
Et jadis, dans l'horreur des antres lumineux,  
Entr'ouvrant de leur griffe ou tordant en leurs nœuds  
D'effrayants livres pleins de sinistres passages,  
Les monstres chuchotaient à l'oreille des sages.**

---





s,  
s, On  
pour

## IV

### LES ÉVANGÉLISTES

Sur des feuillets où rien n'était écrit encore  
Quatre hommes méditaient quand mourut l'homme-Dieu,  
Tournés au nord, au sud, au couchant, à l'aurore ;  
Ces hommes se nommaient Luc, Jean, Marc et Mathieu.

Pendant que sur leur blanc registre  
Tombait l'ombre du mont sinistre  
Et qu'ils rêvaient, battus des vents,  
On vit, sur la croix qui nous navre,  
Les clous de l'immense cadavre  
Grandir et devenir vivants.

Le premier clou devint un aigle à forme étrange,  
Le second fut un bœuf, le troisième un lion,  
Le quatrième prit la figure d'un ange  
Ayant l'éclair pour aile et pour œil le rayon.

Puis, s'envolant du haut calvaire,  
Ils quittèrent l'arbre sévère,  
Ils quittèrent l'affreux chevet,  
Et chacun, dans l'ombre où nous sommes,  
A l'oreille de ces quatre hommes  
Vint raconter ce qu'il savait.

4 août 1854.

---

## V

Le Campéador, l'homme honnête et sans ennui,  
Cria dans la forêt profonde devant lui :  
— Ici, lion! il faut que je te parle. Approche. —  
Alors on vit sortir de derrière une roche  
L'habitant chevelu des monts d'Almonacid.  
— Tiens, vous me tutoyez, dit le lion au Cid.  
Pourquoi? — Le Cid terrible et doux, cher à l'Espagne,  
Dit : — Parce que je suis ton frère. — Et la montagne,  
Et la forêt, la rose et l'herbe et le buisson  
Trouvèrent que le Cid superbe avait raison.

---



VI

LA MÉLANCOLIE DU VIDAME .

Oui, duc, nous sommes beaux, et nous avons l'amour  
Dans les yeux, et l'esprit sur le front. — Un beau jour,  
Car il faut bien que tout, même le mal, finisse,  
Bref, après avoir eu la fièvre et la jaunisse,  
Après avoir aimé fort peu, beaucoup haï,  
Après avoir menti, trompé, triché, trahi,  
Fait rage; après un tas de choses mal agies,  
Nuits au tripot, brelans, lansquenets, tabagies,  
Nous crevons, vils faquins que l'orgueil étouffait!  
Et nous ne savons plus ce que nous avons fait  
De notre âme, l'ayant derrière nous semée  
Au hasard, dans cette ombre et dans cette fumée.

L'homme, fausse monnaie, écu sinistre et noir,  
Et que Satan changeur souvent cloue au comptoir,  
Sequin que la mort garde en paiement de l'orgie,  
Est du néant que Dieu marque à son effigie.

---

## VII

### LA BOSSUE

Elle prend un miroir, s'y regarde, le jette avec horreur, souffle son flambeau,  
et tombe à genoux auprès de son lit.

**Oh! je suis monstrueuse et les autres sont belles!  
Cette bosse! ô mon Dieu!...**

Elle cache son visage dans ses mains et laisse tomber sa tête sur le lit.

Elle s'endort.

#### UNE VOIX

**C'est là que sont tes ailes!**

La chambre s'emplit d'une lumière vague.

Elle dort toujours. — Au fond une forme ailée apparaît dans un nimbe de rayons.

**Écoute-moi. Je suis ton fiancé des cieux.  
Tu portes sur ton dos le sac mystérieux,  
Tu portes sur ton dos l'œuf divin de la tombe;  
Sous ce poids bienheureux ton corps chancelle et tombe,  
Et le regard humain a cette infirmité  
De voir dans ta splendeur une difformité.  
Ta gloire dans le ciel est ton fardeau sur terre.**

Tu pleures. Mais pour nous, les voyants du mystère,  
 Qui savons ce que Dieu met dans l'humanité,  
 De ton épaule sombre il sort une clarté.  
 Être qui fais pitié même aux prostituées,  
 O femme en proie au rire, à l'affront, aux huées,  
 Sur qui semble à jamais s'être accroupi Smarra,  
 A ta mort, ton épaule informe s'ouvrira,  
 Car la chair s'ouvre alors pour laisser passer l'âme,  
 O femme, et l'on verra de cette bosse infâme,  
 Moquée et vile, horrible à tout être vivant,  
 Sortir deux ailes d'ange immenses, que le vent  
 Gonflera dans les cieux comme il gonfle des voiles,  
 Et qui se déploieront toutes pleines d'étoiles.

La voix semble de plus en plus éclatante.

Oui, femme, écoute-moi. Nous autres nous voyons  
 L'ange à travers le monstre, et je vois tes rayons.  
 Du songe où ta laideur rampe, se cache et pleure,  
 Oui, de ce songe affreux que tu fais à cette heure,  
 Tu t'éveilleras belle au delà de tes vœux.  
 Tu flotteras, voilée avec tes longs cheveux  
 Et dans la nudité céleste de la tombe,  
 Et tu resteras femme en devenant colombe.  
 Tu percevras, dans l'ombre et dans l'immensité,  
 Un sombre hymne d'amour montant vers ta beauté.  
 Les hommes à leur tour te paraîtront difformes ;  
 Tu verras sur leurs dos leurs fautes, poids énormes ;  
 Les fleurs éclaireront ton corps divin et beau,  
 Car leur parfum devient clarté dans le tombeau.



Les astres t'offriront leur rose épanouie.  
Tu prendras pour miroir, de toi-même éblouie,  
Ce grand ciel qui te semble aujourd'hui plein de deuil.  
Ailée et frissonnante au bord de ton cercueil,  
Comme l'oiseau qui tremble au penchant des ravines,  
Tu sentiras frémir dans les brises divines  
Ton corps fait de splendeur, ton sein blanc, ton front pur,  
Et tu t'envoleras dans le profond azur !

8 mars 1854.

---



# II



I

LE NUAGE

Le ciel soudain se fit tout sombre; une tempête  
Approchait, et je vis, en relevant la tête,  
Un grand nuage obscur posé sur l'horizon.  
Aucun tonnerre encor ne grondait; le gazon  
Frisonnait près de moi; les branches tremblaient toutes,  
Et des passants lointains se hâtaient sur les routes.  
Cependant le nuage au flanc vitreux et roux  
Grandissait comme un mont qui marcherait vers nous.  
On voyait dans les prés s'effarer les cavales  
Et les troupeaux s'enfuir, bêlant par intervalles.  
Terreur des bois profonds, des champs silencieux,  
Emplissant tout à coup tout un côté des cieux,  
Une lueur sinistre, effrayante, inconnue,  
D'un sourd reflet de cuivre illumina la nue

Et passa ; comme si, sous le souffle de Dieu,  
De grands poissons de flamme aux écailles de feu,  
Vastes formes dans l'ombre au hasard remuées,  
En ce sombre océan de brume et de nuées  
Nageaient, et dans les flots du lourd nuage noir  
Se laissaient par instants vaguement entrevoir.

---

## II

## NUIT TOMBANTE

Vois le soir qui descend calme et silencieux.  
Septentrion, delta de soleils, dans les cieux  
Écrit du nom divin la sombre majuscule;  
Vénus, pâle, éblouit le blême crépuscule ;  
Trainant quelque branchage obscur et convulsif,  
Le bûcheron convoite en son esprit pensif  
La marmite chauffant au feu son large ventre,  
Rit, et presse le pas; l'oiseau dort, le bœuf rentre,  
Les ânes chevelus passent portant leurs bâts ;  
Puis tout bruit cesse aux champs, et l'on entend tout bas  
Jaser la folle avoine et le pied-d'alouette.  
Tandis que l'horizon se change en silhouette  
Et que les halliers noirs au souffle de la nuit  
Tressaillent, par endroits l'eau dans l'ombre reluit,

Et les blancs nénuphars, fleurs où vivent des fées,  
Les bleus myosotis, les iris, les nymphées,  
Penchés et frissonnants, mirent leurs sombres yeux  
Dans de vagues miroirs, clairs et mystérieux.

---



: que  
r,  
?

III

Nuit, tu me fais l'effet ce soir, ô nuit glacée,  
D'avoir quelque mauvaise et lugubre pensée;  
Tu t'avances sans lune, et sans souffle, et sans bruit;  
Est-ce donc que tu veux trahir, ô sombre nuit,  
Et saisir brusquement dans l'ombre et, toi qui lâches  
Tous les êtres méchants et tous les êtres lâches,  
Livrer à quelque bec noir, sinistre, enflammé,  
L'oiseau qui dort, et qui, confiant, l'œil fermé,  
Son aile recouvrant sa tête délicate,  
Tient le tremblant rameau du bon Dieu dans sa patte ?

23 mai 1855.

---



## IV

### LA FIN DES MONDES

Cette création, qui nous semble immortelle,  
Meurt; mais comment naît-elle et comment finit-elle?  
Oh! quel œil sombre a vu des mondes expirer?

Vers le cloaque noir qui doit les engouffrer  
Ils voguent presque éteints; ils descendent, ils roulent  
Des flots d'éternité sur leurs orbes s'écroulent,  
Et l'agonie affreuse en ses exhalaisons  
Engloutit lentement leurs vagues horizons.  
Ils passent effrayants dans des lueurs livides;  
Ils semblent, dans l'horreur des immensités vides,  
Des coques de vaisseaux monstrueux dérivant  
Sous on ne sait quel fauve et lamentable vent,  
Des crânes de géants, des têtes foudroyées;  
Leurs sinistres rondeurs flottent, demi noyées;

L'impulsion qui prend ce qui n'est plus vivant  
Et qui chasse la larve et la cendre en avant  
Pousse vers le néant ces tragiques mesures ;  
Ils perdent, comme on perd le sang par ses blessures,  
Les éléments de l'être en dissolution ;  
La mort blême sur eux plane, sombre aleyon ;  
Et, dans l'obscurité qui, sous l'immense brume,  
Les couvre de la noire et formidable écume,  
Comme des naufragés qui de l'esquif profond,  
Pâles, l'un après l'autre à la nage s'en vont,  
Le temps, le jour, l'espace, et la forme, et le nombre  
Quittent lugubrement ces épaves de l'ombre.

---

## V

## ARRIVÉE AU GITE

On arrête. Un falot flambe aux pieds d'une Vierge.  
C'est là. — Le voyageur aspire à des draps blancs ;  
Le cocher cogne, et jure, et crie : — Hé, dans l'auberge !  
Et le silence noir s'emplit de chiens hurlants.

L'hôte arrive en chemise avec une pantoufle ;  
La porte ouvre un battant et l'hôtesse ouvre un œil ;  
La chandelle frissonne, et, dans le vent qui souffle,  
La servante aux yeux ronds s'effare sur le seuil.

---



# III





I

LE CALCUL

Le calcul, c'est l'abîme.

Ah! tu sors de ta sphère?

Eh bien, tu seras seul. — Homme, tâche de faire  
Entrer dans l'infini quelque être que ce soit  
De ceux que ta main touche et que ton regard voit ;  
Nul ne le peut. La vie expire en perdant terre ;  
Chaque être a son milieu : hors du bois la panthère  
Meurt, et l'on voit tomber, sans essor, sans éclair,  
Hors du feu l'étincelle et l'oiseau hors de l'air ;  
Nulle forme ne vit loin du réel trainée ;  
La vision terrestre à la terre est bornée ;  
Le nuage lui-même, errant, volant, planant,  
Allant d'un continent à l'autre continent,  
S'il voyait l'absolu, serait pris de vertige.  
Sortir de l'horizon n'est permis qu'au prodige :

L'homme le peut, étant le monstre en qui s'unit  
 Le miasme du nadir au rayon du zénith ;  
 Entre donc dans l'abstrait, dans l'obscur, dans l'énorme,  
 Renonce à la couleur et renonce à la forme,  
 Soit ; mais, pour soulever le voile, le linceul,  
 La robe de la pâle Isis, te voilà seul !  
 Tout est noir. C'est en vain que ta voix crie et nomme,  
 La nature, ce chien qui, fidèle, suit l'homme,]  
 S'est arrêtée au seuil du gouffre avec effroi.

Regarde. La science exacte est devant toi,  
 Nue et blême et terrible et disant : qu'on remporte  
 L'aube et la vie ! — ayant l'obscurité pour porte,  
 Pour signes l'alphabet mystérieux qu'écrit  
 Son doigt blanc hors du jour dans l'ombre de l'esprit,  
 Pour tableau noir le fond immense de la tombe.  
 Ici, dans un brouillard qui de toutes parts tombe,  
 Dans des limbes où tout semble, en gestes confus,  
 Jeter au monde, au ciel, au soleil, un refus,  
 Dans un vide immobile où rien ne se déplace,  
 Dans un froid où l'esprit respire de la glace,  
 Où Fahrenheit avorte ainsi que Réaumur,  
 Monte dans l'absolu le nombre, horrible mur,  
 Incolore, impalpable, informe, impénétrable ;  
 Les chiffres, ces flocons de l'incommensurable,  
 Flottent dans cette brume où se perdent tes yeux,  
 Et, pour escalader le mur mystérieux,  
 Ces spectres, muets, sourds, sur leur aile funèbre  
 Apportent au songeur cette échelle, l'algèbre ;

Échelle faite d'ombre et dont les échelons  
De Dédale et d'Hermès ont usé les talons.

Géométrie! algèbre! arithmétique! zone  
Où l'invisible plan coupe le vague cône,  
Où l'asymptote cherche, où l'hyperbole fuit;  
Cristallisation des prismes de la nuit;  
Mer dont le polyèdre est l'affreux madrépore;  
Nuée où l'univers en calculs s'évapore,  
Où le fluide vaste et sombre épars dans tout  
N'est plus qu'une hypothèse, et tremble, et se dissout;  
Nuit faite d'un amas de sombres évidences,  
Où les forces, les gaz, confuses abondances,  
Les éléments grondants que l'épouvante suit,  
Perdent leur noir vertige et leur flamme et leur bruit;  
Caverne où le tonnerre entre sans qu'on l'entende,  
Où toute lampe fait l'obscurité plus grande,  
Où l'unité de l'être apparaît mise à nu!  
Stalactites du chiffre au fond de l'inconnu!  
Cryptes de la science!

On ne sait quoi d'atone  
Et d'informe, qui vit, qui creuse et qui tâtonne!  
Vision de l'abstrait que l'œil ne saurait voir!  
Est-ce un firmament blême? est-ce un océan noir?  
En dehors des objets sur qui le jour se lève,  
En dehors des vivants du sang ou de la sève,  
En dehors de tout être errant, pensant, aimant,  
Et de toute parole et de tout mouvement,

Dans l'étendue où rien ne palpète et ne vibre,  
Espèce de squelette obscur de l'équilibre,  
L'énorme mécanique idéale construit  
Ses figures qui font de l'ombre sur la nuit.  
Là, pèse un crépuscule affreux, inexorable.  
Au fond, presque indistincts, l'absolu, l'innombrable,  
L'inconnu, rocs hideux que rongent des varechs  
D'A plus B ténébreux mêlés d'X et d'Y grecs ;  
Sommes, solutions, calculs où l'on voit pendre  
L'addition qui rampe, informe scolopendre !  
Signes terrifiants vaguement aperçus !  
Triangles sans Brahma ! croix où manque Jésus !  
Réduction du monde et de l'être en atomes !  
Sombre enchevêtrement de formules fantômes !  
Ces hydres, qui chacune ont leur secret fatal,  
S'accroupissent sur l'ombre, inerte piédestal,  
Ou se traînent, ainsi qu'échappés de l'Érèbe  
Les monstres de l'énigme erraient autour de Thèbe.  
Le philosophe à qui l'abeille offrait son miel,  
Les poètes, Moïse ainsi qu'Ézéchiël,  
Et Platon comme Homère, expirent sous les griffes  
De ces sphinx tatoués de noirs hiéroglyphes ;  
Point d'aile ici ; l'idée avorte ou s'épaissit ;  
La poésie y meurt, la lumière y noircit ;  
Loin de se dilater, tout esprit se contracte  
Dans les immensités de la science exacte,  
Et les aigles portant la foudre aux Jupiters  
N'ont rien à faire avec ces sinistres éthers ;  
Cette sphère éteint l'art comme en son âpre touffe  
La ciguë assoupit une fleur qu'elle étouffe.

Toutefois la chimère y peut vivre, portant  
D'une main la cornue et de l'autre l'octant,  
Faisant l'algèbre même à ses rêves sujette.  
Dans un coin monstrueux la magie y végète;  
Et la science roule en ses flux et reflux  
Flamel sous Lavoisier, Herschell sur Thrasyllus.  
Qui pour le nécroman et pour la mandragore  
Chante abracadabra? l'abac de Pythagore;  
Car d'un côté l'on monte et de l'autre on descend,  
Et de l'homme jamais le songe n'est absent.

Mais la pensée ici perd, sèche et dépouillée,  
Ses splendeurs comme l'arbre en janvier sa feuillée,  
Et c'est ici l'hiver funèbre de l'esprit.  
Le monde extérieur s'y transforme ou périt;  
Tout être n'est qu'un nombre englouti dans la somme.  
Prise avec ses rayons dans les doigts noirs de l'homme,  
Elle-même, en son gouffre où le calcul l'éteint,  
La constellation, que l'astronome atteint,  
Devient chiffre et, lugubre, entre dans la formule;  
L'amas des sphères d'or en zéros s'accumule.  
Tout se démontre ici. Le chiffre, dur scalpel,  
Comme un ventre effrayant ouvre et fouille le ciel.  
Dans cette atmosphère âpre, impitoyable, épaisse,  
La preuve règne. Calme, elle compte, dépèce,  
Dissèque, étreint, mesure, examine, et ne sait  
Rien hors de la balance et rien hors du creuset;

Elle enregistre l'ombre et l'ouragan, cadastre  
L'azur, le tourbillon, le météore et l'astre,  
Prend les dimensions de l'énigme en dehors,  
Ne sent rien frissonner dans le linceul des morts,  
Annule l'invisible, ignore ce que pèse  
Le grand moi de l'abîme, inutile hypothèse,  
Et met du plomb aux pieds des lugubres sondeurs.  
A l'appel qu'elle jette aux mornes profondeurs,  
Le flambeau monte après avoir éteint sa flamme,  
La loi vient sans l'esprit, le fait surgit sans l'âme;  
Quand l'infini paraît, Dieu s'est évanoui.

O science! absolu qui proscrit l'inouï!  
L'exact pris pour le vrai! la plus grande méprise  
De l'homme, atome en qui l'immensité se brise,  
Et qui croit, dans sa main que le néant conduit,  
Tenir de la clarté quand il tient de la nuit!

O néant! de là vient que le penseur promène  
Souvent son désespoir sur la science humaine,  
Et que ce cri funèbre est parfois entendu :  
— Savants, puisque votre œuvre est un effort perdu,  
Puisque, même avec vous, nul chercheur ne pénètre  
Dans le problème unique, et n'arrive à connaître;  
Que, même en vous suivant dans tant d'obscurité,  
Hélas! on ne sait rien de la réalité,  
Rien du sort, rien de l'aube ou de l'ombre éternelle,  
Rien du gouffre où l'espoir ouvre en tremblant son aile ;

Puisqu'il faut qu'après vous encor nous discussions;  
Puisque vous ne pouvez répondre aux questions :  
Le monde a-t-il un Dieu? la vie a-t-elle une âme?  
Puisque la même nuit qui nous tient, vous réclame,  
Pourquoi votre science et votre vanité?  
A quoi bon de calculs ronger l'immensité,  
Et creuser l'impossible, et faire, ô songeurs sombres,  
Ramper sur l'infini la vermine des nombres?

lont le

\*

N'importe! si jamais l'homme s'est approché  
De la mystérieuse et fatale Psyché,  
Si jamais, lui poussière, il a fait un abîme,  
C'est ici. La science est le vide sublime.

Dans ce firmament gris qu'on nomme abstraction,  
Gouffre dont l'hypothèse est le vague alcyon,  
Tout est l'indéfini, tout est l'insaisissable.  
Le calcul, sablier dont le chiffre est le sable,  
Depuis que dans son urne un premier nombre est né,  
N'a pas été par l'homme une fois retourné;

Et les premiers zéros, envoyés par Monime  
 Et Méron pour trouver les derniers dans l'abîme,  
 Depuis quatre mille ans ne sont pas revenus.  
 Les pâtres de Chaldée, effrayants, ingénus,  
 Rêvent là, frémissants, comptant sur leurs doigts l'être ;  
 On y voit Aristote errer et disparaître ;  
 Là flottent des esprits, Geber, Euclide, Euler,  
 Comme, autrefois, hagards dans les souffles de l'air,  
 Les prophètes planaient sous le céleste dôme ;  
 Comme Élie a son char, Newton a son binôme.  
 Qu'est-ce donc qu'ils font là, tous ces magiciens,  
 Laplace et les nouveaux, Hipside et les anciens ?  
 Ils ramènent au chiffre inflexible l'espace.  
 Halley saisit la loi de l'infini qui passe ;  
 Copernic, par moments, biffant des mondes nuls,  
 Puise une goutte d'encre au fond des noirs calculs  
 Et fait une rature à la voûte étoilée ;  
 Hicétas tressaillant appelle Galilée ;  
 La terre sous leurs pieds fuit dans l'azur vermeil,  
 Et tous les deux d'un signe arrêtent le soleil ;  
 Et tout au fond du gouffre et dans une fumée  
 On distingue, accoudé, l'immense Ptolémée.

Tous ces titans, captifs dans un seul horizon,  
 Cyclopes du savoir, n'ont qu'un œil, la raison.  
 On entend dans ces nuits de vagues bruits d'enclumes ;  
 Qu'y forge-t-on ? le doute et l'ombre. Dans ces brumes  
 Tout est-il cécité, trouble, incertitude ? Oui.  
 Pourtant, par cet excès d'ombre même ébloui,



Parfois, pâle, éperdu, frissonnant, hors d'haleine,  
Comme au fanal nocturne arrive le phalène,  
On arrive, à travers ces gouffres infinis,  
A la lueur Thalès, à la lueur Leibniz,  
Et l'on voit resplendir, après d'affreux passages,  
La lampe aux sept flambeaux qu'on nomme les sept sages.  
Et la science entière apparaît comme un ciel  
Lugubre, sans matière et cependant réel,  
N'acceptant point l'azur et rejetant la terre,  
Ayant pour clef le fait, le nombre pour mystère ;  
L'algèbre y luit ainsi qu'une sombre Vénus ;  
Et de ces absolus et de ces inconnus,  
De ces obscurités terribles, de ces vides,  
Les logarithmes sont les pléiades livides ;  
Et Franklin pâle y jette une clarté d'éclair,  
Et la comète y passe, et se pomme Kepler.

Il est deux nuits, deux puits d'aveuglement, deux tables  
D'obscurité, sans fin, sans forme, épouvantables,  
L'algèbre, nuit de l'homme, et le ciel, nuit de Dieu ;  
Les siècles s'useraient à compter, hors du lieu,  
De l'espace, du temps, invisibles pilastres,  
Les chiffres dans une ombre et dans l'autre les astres !

Mathématiques ! chute au fond du vrai ! tombeau  
Où descend l'idéal qui rejette le beau !  
Abstrait ! cher aux songeurs comme l'étoile aux guèbres !  
Mur de bronze et de brume ! ô fresque des ténèbres

Sur la nuit! torsion de l'idée en dehors  
Des êtres, des aspects, des rayons et des corps!  
Création rampant sur la chose en décombres!  
O chapelle Sixtine effrayante des nombres  
Où ces damnés, perdus dans le labeur qu'ils font,  
S'écroulent à jamais dans le calcul sans fond!  
Précipice inouï, quel est ton Michel-Ange?  
Quel penseur, quel rêveur, quel créateur étrange,  
Quel mage, a mis ce gouffre au fond le plus hagard  
De la pensée humaine et mortelle, en regard  
De l'autre gouffre, vie et monde, qu'on devine  
Au fond de la pensée éternelle et divine?

---

## II

Le philosophe pleure, aime, intercède, prie.  
 Il pense ; il sonde avec sa prunelle attendrie  
 Le mystère, et comprend que quelqu'un gémit là.  
 Il parle à l'infini comme Jean lui parla ;  
 Il y penche son âme, et par cette ouverture  
 Répand un sombre amour sur la vaste nature ;  
 Il bénit à voix basse en marchant devant lui  
 Toutes les profondeurs de l'ombre et de l'ennui,  
 L'antre, l'herbe, les monts glacés, les arbres torsés,  
 Les courants, les aimants, l'hydre aveugle des forces,  
 Les joncs tremblants, les bois tristes, les rochers nus,  
 L'air, l'onde, et le troupeau des monstres inconnus ;  
 Il console, incliné, ce qui vit, ce qui souffre,  
 Et tous les noirs captifs invisibles du gouffre,  
 Épars dans l'Être horrible aux effrayants halliers,  
 Enchaînés aux carcans ou tirant des colliers.

Il perçoit les soupirs des visions funèbres ;  
 Il sent râler l'espace et souffrir les ténèbres ;  
 Il console et secourt plus bas que l'animal ;  
 Tendre, il fait du bien, même à ce qui fait du mal.  
 Sans distinguer sur qui tombent ses pleurs, lui-même  
 N'étant qu'une lueur flottant dans le problème,  
 Il prie, argile, chair, larve, et semble un rayon  
 Aux sombres yeux ouverts dans l'expiation.  
 L'ardeur d'apaiser tout est sa sublime fièvre ;  
 Il va ! prophète ou non, qu'importe que sa lèvre  
 Ait ou n'ait pas le feu du céleste charbon !  
 Il sait bien qu'on l'entend, qu'il suffit d'être bon,  
 Et que les exilés rêvent la délivrance ;  
 Il passe en murmurant : Espérance ! espérance !  
 Et toute la souffrance est un appel confus  
 A son cœur d'où jamais il ne sort un refus.

Tandis qu'on ne sait quoi d'étrange et de farouche  
 Surgit dans les berceaux, dans les tombeaux se couche,  
 Tandis que l'ouragan souffle, et que par moment  
 La vie universelle est un rugissement,  
 Et qu'à d'autres moments tout n'est plus qu'une face  
 De silence où le cri de l'abîme s'efface,  
 Tandis que le flot roule à l'engloutissement,  
 Que la livide mort court sous le firmament  
 Distribuant le monde aux fléaux ses ministres,  
 Que les astres hagards ont des levers sinistres,  
 Et que tout semble craindre un lugubre abandon,  
 Lui, tranquille, il dit : Paix, harmonie et pardon !

Il jette sa pitié dans la sourde étendue,  
Dans l'ombre formidable à jamais éperdue,  
Dans le deuil, dans l'énigme affreuse, dans l'horreur;  
Il marche, et, sans rien voir, perdu, quoique éclaireur,  
Sous la brume éternelle à flots noirs épanchée,  
Sent dans la nuit sa main par des langues léchée.

---



Qui te dit que le monde, étant un noir vivant,  
N'a pas comme toi-même, homme jouet du vent,  
Son moment de sommeil où la brume le couvre,  
Après quoi son œil sombre et vertigineux s'ouvre?  
Cet instant fugitif où le sort a jeté  
Les vagues siècles noirs de ton humanité,  
Peut-être est-ce la nuit du monde? Sais-tu l'heure?  
Sais-tu si tu n'es pas un être vain qui pleure  
Et se déforme, et n'est, en attendant la mort,  
Qu'un rêve sur le front de l'univers qui dort?

Voilà l'homme. Qui donc a dit : l'homme est sublime?  
Qui donc s'est écrié : l'homme est un spectre infime?  
Il est grand, il est vil; il est tout à la fois.  
Et, comme tout se meut suivant de sombres lois,  
Comme dans l'univers rien n'est stationnaire,  
Pour l'homme, quoi qu'il fasse ou rêve, qu'il vénère  
Ou blasphème, qu'il sème ou l'amour ou l'effroi,

Vivre, c'est travailler sans trêve, ayant en soi  
L'archange qui rayonne et l'âne qui se vautre,  
A diminuer l'un en agrandissant l'autre.  
Le méchant grandit l'âne et rétrécit l'esprit;  
Le bon, le juste, en qui la brute dépérit,  
En qui l'ange fleurit, c'est celui qui, sans cesse,  
Augmentant sa lumière, amoindrit sa bassesse.

Mais comment expliquer ce lugubre inconnu,  
Ce soleil dans un peu de fange contenu,  
Cet être monstrueux, prodigieux et triste,  
L'homme amer, ignorant dans quel monde il existe,  
Faisant, comme le globe horrible dont il sort,  
Dans le jour et la nuit, dans la vie et la mort,  
Dans la bête et l'esprit, ses deux sombres demeures,  
Sa révolution toutes les vingt-quatre heures?

Ver de terre et rayon, confinant d'un côté  
A l'azur on ne sait par quelle pureté,  
De l'autre à la matière on ne sait pour quels crimes,  
Songeur! qu'est-ce que l'homme? Un entre-deux d'abîmes.

---



IV

**Ah! la philosophie est vorace! il lui faut  
L'idée avec le fait, la chose avec le mot,  
Le connu, l'inconnu, le réel, l'impossible;  
Elle ne peut marcher sans tout ce combustible;  
C'est en épuisant tout que ce lourd cachalot  
Nage, vogue, navigue, et se maintient à flot.**

**Regarde. On est en route. On fuit le long des grèves.  
Toute la Grèce rit comme un palais des rêves.  
L'ardent vaisseau qui traîne à travers le flot bleu  
Ses noirs poumons de houille et son souffle de feu  
Voit défilier les caps, les îlots, les calangues.  
Il va. Les passagers, parlant toutes les langues,  
Contemplant, attroupés sur le pont du steamer,**

Le matin, quelque port serein, le soir, la mer  
Par le soleil couchant chauffée au rouge sombre,  
L'archipel où l'eau gronde et que l'écueil encombre,  
Le cône refroidi du volcan de Lemnos,  
Et la Crète, et les monts qui semblent des créneaux,  
Et Corinthe et Mycène et Nauplie, et les restes  
Du temple d'Érechthée, et la tour des Cyrrhestes,  
Et, tout au fond, le mont Othrys, le mont Cnémis,  
Noirs géants dans la nuit homérique endormis.  
Le paquebot va, court, roule pale sur pale;  
Et la vague est de nacre et la côte est d'opale,  
Et les grands horizons passent, ayant sur eux  
Ou le nuage rose ou l'éclair sulfureux;  
Après une île enfuie on voit une île éclore.  
Et pendant ce temps-là la machine dévore  
Des monceaux de Newcastle et des tas de Cardiff.

Ainsi l'esprit humain, glouton quoique tardif,  
Dans son voyage autour des systèmes, consomme  
L'éternité, le temps, la mort, la vie, et l'homme.  
Et tout cela pourquoi? pour ne pas arriver!

Pas de pilote; pas de boussole; rêver  
Dans tout lointain nuage une rive abordable,  
Percer l'impénétrable et sonder l'insondable,  
Tel est l'effort humain quand il fouille le ciel.  
La philosophie erre au noir gouffre éternel.  
Atteindre à Dieu! comment? Elle ignore les passes.

**Et** souvent elle va, dans les sombres espaces  
**Jetant** sa cargaison, faux et vrai, mal et bien,  
**Se heurter** à l'écueil infranchissable Rien,  
**Roche** obscure où, battu du doute aux flots sans nombre,  
**L'énorme** Spinoza râle, échoué dans l'ombre.

---



## V

Qui donc passe au-dessus de nous, ô Dieu de l'ombre,  
Pendant que, nus, gisants, pêle-mêle, sans nombre,  
Nous élevons les yeux du fond du noir cachot,  
Sans pouvoir distinguer ce qui marche là-haut,  
Et que nous frémissons, foule toujours décrue,  
Et que, sous la rondeur des cieux, l'aube apparue  
L'un après l'autre éclaire avec son front qui luit  
Les jours, arches d'azur sous le pont de la nuit ?

8 avril 1854.

---



VI

**Ceux par qui le malheur sur les innocents tombe  
Et qui n'ont pas de repentir,  
Voudront après la mort voler hors de leur tombe,  
Dieu juste, et n'en pourront sortir.**

**Hélas ! on se regarde avec des yeux funèbres,  
Grands et petits, jeunes et vieux,  
Et le riche orgueilleux se sent dans les ténèbres  
Mordu par le pauvre envieux.**

**On crache sur Caton, on bave sur Socrate :  
Le fort est bon ; le faible a tort ;  
Le déshérité rampe, et la terre est ingrate.  
Il pleut, c'est la nuit, l'enfant dort.**

**— Enfant, debout ! Va-t'en à ton travail ! C'est l'heure. —  
Triste, il part ; nul ne le défend,**

Et le ciel effrayant qui sanglote et qui pleure  
Glace de ses larmes l'enfant.

Les femmes sont aux fers dans les lois inégales ;  
L'homme entend leurs cris de courroux  
Sans plus s'en émouvoir que du chant des cigales  
Dans les chaumes des sillons roux.

Des beautés sans pudeur, à leurs festins venues,  
Disent aux oppresseurs : merci !  
On frémit en voyant ces Vénus toutes nues,  
L'âme étant toute nue aussi.

Peuple libre, est-ce bien sous ton ciel que nous sommes ?  
Écoutez ces hideux abois :  
Le nègre fuit les chiens monstrueux, et les hommes  
Chassent aux hommes dans les bois.

Partout vont gémissant les opprimés sans nombre  
Dans les cités et dans les champs... —  
File, ô ver du sépulcre, et fais ta toile sombre  
Où se prend l'âme des méchants !

---



## VII

**Y pensez-vous? l'état à l'église mêlé!  
Mais par où vit l'état l'autel est ébranlé!  
Mais de ce que l'un fait l'autre se scandalise!  
Ou dans l'état froissé vous installez l'église,  
Ou bien vous déformez, par un autre attentat,  
L'église en y faisant de force entrer l'état.  
Alors tout se confond. L'intrigue dit la messe;  
Alors de ses péchés au crime on se confesse;  
Alors je ne sais quoi de triste et de petit  
Entre le prêtre et Dieu sur l'autel se blottit;  
C'est l'état, c'est-à-dire un immense mélange  
De mille objets honteux; un tas d'or et de fange;  
L'intérêt, nain hideux; la brigue, impur démon  
Qui met des sens cachés dans les plis d'un sermon;  
C'est le manteau du roi que le prêtre s'agrafe;  
C'est l'église prêtant sa tour au télégraphe,**

C'est un ensemble vil, morne, déshonoré,  
Où le profane vit guindé sur le sacré;  
Alors, c'est le boudoir qui se fait sacristie,  
C'est un festin coupable où l'on mange l'hostie !

---

## VIII

## LA CIVILISATION

Ce que vous appelez dans votre obscur jargon :  
Civilisation — du Gange à l'Orégon,  
Des Andes au Thibet, du Nil aux Cordillères,  
Comment l'entendez-vous, ô noires fourmilières ?

De toute votre terre interrogez l'écho.  
Voyez Lima, Cuba, Sydney, San-Francisco,  
Melbourne. Vous croyez civiliser un monde  
Lorsque vous l'enfiévrez de quelque fièvre immonde,  
Quand vous troublez ses lacs, miroirs d'un dieu secret,  
Lorsque vous violez sa vierge, la forêt ;  
Quand vous chassez du bois, de l'autre, du rivage  
Votre frère naïf et sombre, le sauvage,  
Cet enfant du soleil peint de mille couleurs,  
Espèce d'insensé des branches et des fleurs,

Et quand, jetant dehors cet Adam inutile,  
Vous peuplez le désert d'un homme plus reptile,  
Vautré dans la matière et la cupidité,  
Dur, cynique, étalant une autre nudité,  
Idolâtre du dieu dollar, fou qui palpète,  
Non plus pour un soleil, mais pour une pépite,  
Qui se dit libre, et montre au monde épouvanté  
L'esclavage étonné servant la liberté !

Oui, vous dites : — Voyez, nous remplaçons ces brutes ;  
Nos monceaux de palais chassent leurs tas de huttes ;  
Dans la pleine lumière humaine nous voguons ;  
Voyez nos docks, nos ports, nos steamers, nos wagons,  
Nos théâtres, nos parcs, nos hôtels, nos carrosses ! —  
Et vous vous contentez d'être autrement féroces.  
Vous criez : contemplez le progrès ! admirez !  
Lorsque vous remplissez ces champs, ces monts sacrés,  
Cette vieille nature âpre, hautaine, intègre,  
D'âmes cherchant de l'or, de chiens chassant au nègre,  
Quand à l'homme lion succède l'homme ver,  
Et quand le tomahawk fait place au revolver !

---

## IX

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites.  
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdités.  
Tout, la haine et le deuil ! Et ne m'objectez pas  
Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas.  
Écoutez bien ceci :

Tête-à-tête, en pantoufle,  
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,  
Vous dites à l'oreille au plus mystérieux  
De vos amis de cœur, ou, si vous l'aimez mieux,  
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,  
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,  
Un mot désagréable à quelque individu.  
Ce mot que vous croyez qu'on n'a pas entendu,  
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre,  
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre ;

Tenez, il est dehors ! il connaît son chemin ;  
 Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,  
 De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;  
 Au besoin, il prendrait des ailes comme l'aigle !  
 Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;  
 Il suit le quai, franchit la place, et cætera,  
 Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,  
 Et va, tout à travers un dédale de rues,  
 Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.  
 Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,  
 Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,  
 En tre, arrive, et, railleur, regardant l'homme en face,  
 Dit : — Me voilà ! je sors de la bouche d'un tel. —

Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

X

DES SAGES

Des sages ? En veux-tu ?

Vois les frais écoliers

Qui s'échappent des bancs et courent aux halliers,  
Et vont aux champs, légers, libres, de jeunesse ivres,  
Poussant des cris, cueillant des fleurs, jetant les livres,  
Et qui se laissent vivre et de joie inonder,  
Et s'emplissent l'esprit de jour, sans demander  
A l'aurore des cieux comment elle s'appelle.  
Vois ces deux amoureux qui cherchent la chapelle  
De l'azur, des taillis profonds, des bruits d'oiseaux,  
Et qui laissent leur cœur fuir avec les ruisseaux,  
Jaser avec les nids, avec le soleil luire,  
Sans vouloir, sans tenter, sans creuser, sans construire  
Autre chose qu'un rêve ineffable et réel.  
Ils s'inquiètent peu de l'inutile ciel;

Ils n'en ont pas besoin puisqu'ils disent : Je t'aime!  
Qu'en feraient-ils, étant le paradis eux-même?  
Ils portent l'un et l'autre un songe sur leur front ;  
Ils sont heureux ; pour aube et pour lumière ils ont,  
Lui, qu'elle soit si belle, elle, qu'il soit si tendre !  
Le rossignol suspend son chant pour les entendre ;  
Ils vont, doux insensés du cœur, couple enivré  
De la voix amoureuse et du regard sacré.  
Ils vont, ils sont ! La main par la main est pressée ;  
Ils vivent lèvre à lèvre et pensée à pensée ;  
Si bien que tout leur être est un frisson joyeux,  
Et que près des rayons que prodiguent leurs yeux  
Le matin est avare et l'astre est économe,  
Et que la jeune fille aime, et que le jeune homme  
Adore, et qu'autour d'eux le bois frémit ; si bien  
Qu'ils ne savent plus rien, qu'ils ne veulent plus rien,  
Que pour ces éblouis la plaine est une fête,  
Et que tous les passants tournent vers eux la tête,  
Et que les jeunes sont jaloux, et que les vieux,  
Tristes de n'être plus jaloux, sont envieux.  
Ce beau couple est penché sur l'eau qui désaltère.

Songeur ! songeur ! il est deux sages sur la terre,  
Mais l'un et l'autre, hélas, ne durent qu'un moment :  
Le premier est l'enfant, le second est l'amant.

---



IV



I

LA CHANSON DE SILÈNE

Sortant de leur hameau sylvestre, vert asile,  
Deux beaux enfants, Chromis et le berger Mnasile,  
Ont vu Silène au fond d'une grotte endormi,  
Seul, et, comme toujours, ivre plus qu'à demi.  
Ses bandelettes d'or se déroulaient dans l'ancre ;  
Sa cruche était cassée et gisait sur le ventre.  
Tous deux pour le saisir ont profité du lieu,  
Avec la bandelette ils ont lié le dieu,  
Vieux chanteur qui souvent leur manqua de parole.

Églé, la belle nymphe, Églé, la belle folle,  
Survient, les encourage, et redouble les nœuds ;  
Et, quoique le vieillard rouvre déjà les yeux,

Elle lui peint la face au milieu des risées  
Avec le sang vermeil des mûres écrasées.

Lui, s'éveille et sourit.

— Laissez-moi libre, amis,  
Et vous aurez les chants que je vous ai promis ;  
Acceptez la rançon qu'ici je vous propose ;  
J'ai pour vous des chansons, et pour elle autre chose. —

Puis il commence et chante.

Alors, à cette voix,  
On vit les daims, les loups et les bêtes des bois  
Se mêler aux sylvains dans une étrange danse,  
Et les chênes pensifs agiter en cadence  
Leur front d'où l'ombre au loin tombe sur le vallon.  
Le rocher du Parnasse est moins fier d'Apollon  
Quand son chant à l'Olympe arrive par bouffée,  
Et Rhodope et l'Ismare écoutent moins Orphée.

1843.

---

II

Après un horizon un autre se révèle ;  
Toujours l'esprit avance et l'art se renouvelle.  
Pour refaire sans cesse avec de la clarté  
Une dot de chefs-d'œuvre au monde épouvanté,  
Les grands hommes sont là comme de grands prodiges.  
Nous avons beau forger des lois, dresser des digues,  
Le génie engloutit tout ce que nous faisons  
Sous un splendide amas d'immenses floraisons.  
Dans sa route sans fin rien n'arrête sa marche.  
Il fait Rome après Thèbe, et le dôme après l'arche ;  
Il fait le Colisée après le Parthénon.  
Homère meurt, laissant comme un astre son nom ;  
Eschyle suit ; la France éclôt quand Rome expire ;  
Puis Rabelais surgit, Cervantes naît, Shakspeare  
Luit, et ces hommes sont comme des océans.  
Le colosse qui vient fait peur aux vieux géants ;

Dante épouvante Amos ; Michel-Ange intimide,  
Rien qu'en dressant le front, la grande Pyramide  
Et, de l'Apollon grec au Sphinx égyptien,  
Fait devant l'art nouveau frissonner l'art ancien.

---

### III

Homère, sous le poids du destin sombre, expire ;  
Virgile dit : Heureux qui sait la fin ! Shakspeare  
Crie : Être ou n'être pas, telle est la question.  
Eschyle, dont le vers fait une fonction,  
Pindare, front battu du sombre essaim de l'ode,  
David, Ézéchiël, Stésichore, Hésiode,  
Bruissent, comme au vent de ténébreux rameaux ;  
Idithun, Salomon, Jean, Isaïe, Amos,  
Les paumes de leurs mains sur les pages des bibles,  
Vont comme enveloppés de tourbillons terribles ;  
L'éclair emporte Dante et la brume Ossian...  
Et l'esprit humain tremble ainsi qu'un océan  
Quand les problèmes noirs qui soufflent les délires  
Déchainent dans la nuit la tempête des lyres.

---





## IV

L'expiation triste et le sort, nœud de fer,  
La douleur, la matière odieuse, la chair,  
Enferment l'homme, esprit captif, âme asservie,  
Et sont la grille noire et dure de la vie.  
Mais qu'on entende en haut ce cri : paix au pécheur !  
Que du côté des cieus il vienne une blancheur,  
Et tout à coup la chair, dont la lourdeur accable,  
L'âpre expiation, la matière implacable,  
Le destin, la douleur, se mettront à chanter,  
Et, vibrant dans cette ombre où l'aube va monter,  
Devant le soupirail où l'homme cherche à lire,  
Ces barreaux deviendront les cordes d'une lyre.

---



V

Quand le poète est las, ce grand esprit banni,  
De battre avec son aile immense l'infini,  
Quand il sent le besoin d'interrompre sa course  
Entre la mort, fin sombre, et Dieu, fatale source,  
Ne pouvant plus planer, mais voguer seulement,  
Sidéral et superbe, il se pose un moment  
Sur quelque passion courante et populaire;  
Pareil à l'aigle blanc, chasseur du ciel polaire,  
Éclair et tourbillon, qui, comme un autre oiseau,  
De fatigue s'abat aux vergues d'un vaisseau.





## VI

Quand tout un continent tremble au souffle électrique ,  
Quand de la triste Europe ou de l'âpre Amérique  
    On voit l'étincelle jaillir,  
Que l'humanité crie en son angoisse amère  
Et qu'on entend, pareille au ventre de la mère,  
    La sombre terre tressaillir,

Sachez, blêmes passants dont je vois la figure,  
Que l'aigle Poésie à la vaste envergure  
    Craint peu cette convulsion ;  
Il n'est jamais plus fier qu'au choc des catastrophes,  
Alors qu'il fait crouler l'avalanche des strophes  
    Du vieux mont Révolution.

Il couve les Jean Huss comme il couve les Dantes.  
Sachez que dans la trombe et sur les mers grondantes  
Ce grand oiseau toujours plana  
Et qu'il irait, sans même en sentir les secousses,  
Faire son nid et tordre avec son bec des mousses  
Dans le cratère de l'Etna.

Calme, il prend l'ouragan dans sa serre et le dompte;  
Il est l'esprit humain; il vole, il plane, il monte,  
Dans la foudre et dans la clarté,  
Étendant tour à tour sur l'énorme fournaise  
L'aile quatrevingt-neuf, l'aile quatrevingt-treize,  
Immense dans l'immensité.

1<sup>er</sup> août 1854.

---

## VII

Aux heures où le ciel est noir, où l'astre est clair,  
Lorsque les visions de nuit flottent dans l'air  
Comme ces tourbillons qui vont le long des grèves,  
Quand les hommes sont lourds dans leur lit plein de rêves,  
Dieu leur ouvre l'oreille et leur parle tout bas.  
Il leur dit ce qu'il faut qu'ils sachent ; de quel pas  
Le juste doit marcher dans l'ombre de la vie ;  
Grand, éviter l'orgueil, et, petit, fuir l'envie.  
Oh ! tressaillez, vous tous qu'avertit cette voix !  
Écoutez-la bien ! Dieu ne parle qu'une fois  
Et ne répète point les choses qu'il a dites.

C'est la voix que jadis, tremblants, vous entendîtes,  
O prophètes ! esprits qui songiez au désert !

Et c'est tantôt la foudre, et tantôt un concert.

---





## VIII

Oh ! tandis que ce roi, brisant murs et palais,  
Bat cette pauvre ville avec ses noirs boulets,  
Toi, dresse, dans ce camp plein de rumeurs vulgaires,  
Ta tente, intelligence ! et, dans le bruit des guerres,  
Calcule, toi que Dante eût pris pour compagnon,  
Quel engin il faudrait, et quel fameux canon,  
Et quelle armée énorme à tes pieds amassée,  
Pour jeter bas la tour bâtie en ta pensée !

---



V



I

MA CHAMBRE

Faisons-nous un milieu que le songe remplit.

Vénus rit toute nue au-dessus de mon lit  
Qu'un damas écarlate à glands dorés plafonne.  
Des singes sur mon mur, bande agreste et bouffonne,  
Font cent choses avec ces rires furieux  
Qui ravissent Molière et choquent Andrieux.  
Faïences, bas-reliefs, grès, verres de Bohême,  
Émaux, sur mon bahut dressent tout un poème;  
Tout un monde se meut sur mon meuble à tiroirs,  
Et les paons couverts d'yeux passent dans les miroirs.  
Auprès, rêvent, l'œil plein d'une douce chimère,  
Ma bisaïeule, belle et jeune, et ma grand'mère  
Toute petite, avec une fleur dans sa main.

Partout autour de moi, sur maint vieux parchemin,  
Sur le satin fleuri, sur les pots, sur les laques,  
Vivent confusément les djinns, les brucolaques,  
Les mandarins à l'air vénérable et sournois,  
Les dragons, les magots, et ces démons chinois  
Fort laids, mais pétillants de malice et de flamme,  
Qui doivent ressembler aux rêves d'une femme  
Amoureuse de vous, ô mon ami Crémieux!

Mon esprit dans ce monde étrange pense mieux;  
Comme un oiseau tenté par de lointaines grèves,  
Il ouvre lentement les ailes dans ces rêves.

1850.

---

## II

### POST-SCRIPTUM

. . . . .  
Tu me dis : Finis donc ton livre des *Misères*.

Ami, pour achever ce vaste manuscrit,  
Il me faut avant tout ma liberté d'esprit.  
Quand un monde se meut dans le cerveau d'un homme,  
Il ne peut pas songer aux Jésuites, à Rome,  
A monsieur Bonaparte, à Faucher, à Molé.  
Rends-moi l'espace immense et le ciel étoilé !  
Rends-moi la solitude et la forêt muette !  
Hélas ! on ne peut être en même temps poète  
Qui s'envole et tribun coudoyant Changarnier,  
Aigle dans l'idéal et vautour au charnier.

1850.

---





### III

#### LETTRE DE L'EXILÉ

Tu me dis : Que fais-tu ? Rien. Je suis seul. Je rêve.  
Je vais voir si quelqu'un me connaît sur la grève ;  
Je cherche à rencontrer dans ces rudes forêts,  
Dans ces monts, quelque ami tragique que j'aurais,  
Quelque bon vieil écueil bien battu de l'abîme,  
Quelque sapin cassé d'une façon sublime,  
Un roc ayant le deuil et n'ayant pas l'effroi.  
Je parle à l'océan, et je lui dis : C'est moi.  
Alors nous nous mettons à causer, lui plein d'ombre,  
Mêlant un conseil grave à ses rumeurs sans nombre,  
Et redisant toujours dans l'écume et les vents  
La même phrase : Aimez, car vous souffrez, vivants !  
Moi, songeur et distrait par la barque qui vogue.

Le tonnerre souvent prend part au dialogue ;

Cette interjection, l'éclair, tombe du ciel.

La mer me plaît ; on sent sa vertu dans son fiel.  
 Elle assainit la terre à force d'amertume.  
 Je l'aime. Aussi l'aller trouver est ma coutume  
 Quand je sens dans mon cœur monter sous le ciel bleu  
 L'âpre indignation qui questionne Dieu.

s mon

i d'en  
mystère  
faux

Les proscrits sont des gens qui content leurs affaires  
 Aux vagues dans l'orage et dans la nuit aux sphères ;  
 Nous ouvrons nos cœurs fiers et forts, quoique mouvants,  
 A ces premiers venus farouches, tous les vents ;  
 Et l'on finit par prendre une altière habitude  
 De tutoiement avec la sombre solitude.

De là l'apaisement, ô vastes cieux vainqueurs !  
 L'autan passe, arrachant l'écume de nos cœurs ;  
 Et quand sur notre haine et sur notre colère  
 S'est répandu d'en haut l'immense bruit polaire,  
 Quand la foudre nous a regardés dans les yeux,  
 Que reste-t-il d'un homme honnête et furieux ?  
 Un sage. On sonde mieux le mystère où nous sommes  
 Devant ces grands flots noirs, moins troubles que les hommes ;  
 On sent qu'en ce chaos un monde est à l'essai ;  
 On confronte, attentif, le faux gouffre et le vrai,  
 La trahison de l'homme et l'embûche de l'onde ;  
 On contemple les plis de l'eau rauque et profonde,

On s'ouvre à la candeur comme eux à l'alcyon,  
Et l'on devient pensif dans la proportion  
Du prodige, et l'on sent que le courroux s'efface  
Sous ce flot calme au fond et fauve à la surface.  
On croit voir dans son âme obscure le lever  
D'un astre ; et c'est cela qui vient de m'arriver.

J'ai vu tant de néants, tant d'hommes et de choses,  
Tant d'immobilités, tant de métamorphoses,  
Que je suis las. Après ces nains, ces intrigants,  
Ces criminels, ces fous, j'aime les ouragans ;  
J'entre dans cette énorme et formidable fête,  
L'onde, et je me repose, ami, dans la tempête.

Août 1852.



IV

Le couchant flamboyait à travers les bruines  
Comme le fronton d'or d'un vieux temple en ruines.  
L'arbre avait un frisson.  
La mer au loin semblait, en ondes recourbée,  
Une colonne torse en marbre vert, tombée  
Sur l'énorme horizon.

La vague, roue errante, et l'écume, cavale,  
S'enfuyaient; je voyais luire par intervalle  
Les cieux pleins de regards;  
Les flots allaient, venaient, couraient, sans fin, sans nombre,  
Et j'écoutais, penché sur le cirque de l'ombre,  
Le bruit de tous ces chars.

Lugubre immensité! profondeurs redoutées!  
Tous sont là, les Satans comme les Prométhées,  
Ténébreux océans!

Cieux, vous êtes l'abîme où tombent les génies,  
Oh! combien l'œil au fond des brumes infinies  
Aperçoit de géants!

O vie, énigme, sphinx, nuit, sois la bienvenue!  
Car je me sens d'accord avec l'âme inconnue.  
Je souffre, mais je crois.  
J'habite l'absolu, patrie obscure et sombre,  
Pas plus intimidé dans tous ces gouffres d'ombre  
Que l'oiseau dans les bois.

Je songe, l'œil fixé sur l'incompréhensible.  
Le zénith est fermé. Les justes sont la cible  
Du mensonge effronté;  
Le bien, qui semble aveugle, a le mal pour ministre.  
Mais, rassuré, je vois sous la porte sinistre  
La fente de clarté.

---

V

Je vais dans la fureur du gouffre, dans l'écume,  
Pâle, écoutant les mots  
Que disent, pleins d'horreur, la sibylle dans Cume  
Et l'apôtre à Pathmos.

Quand je passe en cette ombre, où, fuyant la tempête,  
Nul encor n'a passé,  
L'abîme est sous mes pieds, la foudre est sur ma tête,  
On dit : C'est l'insensé !

Tandis que l'ouragan, qui parfois semble rire,  
Puis éclate en sanglots,

Joue avec les agrès comme avec une lyre,  
Un chant noir sort des flots.

Et moi sur qui le deuil, la haine, la vieillesse,  
L'onde et le vent trompeur  
S'acharnent, je poursuis mon chemin, et je laisse  
Les autres avoir peur.

H. H.

---



## VI

. . . . *Omnia vidit*  
*Eversa.*  
(JUVÉNAL.)

**Que te sert, ô Priam, d'avoir vécu si vieux !  
Tu vois tomber tes fils, ta patrie et tes Dieux.**

**Un vieillard est souvent puni de sa vieillesse  
Par le peu de clarté que le destin lui laisse.  
Survivre est un regret poignant, presque un remords.  
Voir sa ville brûlée et tous ses enfants morts  
Est un malheur possible, et l'aïeul solitaire  
Tremble et pleure de s'être attardé sur la terre.**

Décembre 1873.

---



VI



## AU BAL

Elle se rapprochait, car il parlait tout bas.  
Il lui disait : — On a dans ces bruyants ébats  
    Une liberté plus entière.  
C'est la foule, on est seul en ces salons dorés.  
Le bal joyeux nous cache aux regards effarés  
    Dans un tourbillon de lumière.

Les quadrilles ardents, follement entraînés,  
Bondissent. Nous rêvons, l'un sur l'autre inclinés,  
    Un rêve peut-être impossible.

Sans voir ces fleurs, sans voir ces fronts épanouis,  
Nous passons dans ce bal rayonnant, éblouis  
Par une autre fête invisible.

Ils sont aux voluptés, nous sommes à l'amour.  
Nos cœurs émus sont pleins d'un mystérieux jour ;  
Un feu passager les embrase.  
Ce que nous contemplons, ils ne peuvent le voir.  
Notre âme est un obscur et céleste miroir.  
Ils ont l'ivresse, et nous l'extase.

Tandis que dans leurs yeux le plaisir brille et luit,  
Nous voudrions, troublés par la joie et le bruit,  
Nous enfuir sous de chastes voiles.  
La foule rit, notre âme est plus ravie encor.  
Pour eux, à ces plafonds, brillent les lustres d'or,  
Et pour nous, plus haut, les étoiles.

2 mars 1845.

---

## II

## AU BOIS

Nous étions, elle et moi, dans cet avril charmant  
De l'amour qui commence en éblouissement.  
O souvenirs ! ô temps ! heures évanouies !  
Nous allions, le cœur plein d'extases inouïes,  
Ensemble dans les bois, et la main dans la main.  
Pour prendre le sentier nous quittions le chemin,  
Nous quittions le sentier pour marcher dans les herbes.  
Le ciel resplendissait dans ses regards superbes ;  
Elle disait : Je t'aime ! et je me sentais dieu.

Parfois, près d'une source, on s'asseyait un peu.  
Que de fois j'ai montré sa gorge aux branches d'arbre !  
Rougissante et pareille aux naïades de marbre,  
Tu baignais tes pieds nus et blancs comme le lait.

Puis nous nous en allions rêveurs. Il me semblait,  
En regardant autour de nous les pâquerettes,  
Les boutons-d'or joyeux, les pervenches secrètes  
Et les frais liserons d'une eau pure arrosés,  
Que ces petites fleurs étaient tous les baisers  
Tombés dans le trajet de ma bouche à ta bouche  
Pendant que nous marchions; et la grotte farouche  
Et la ronce sauvage et le roc chauve et noir,  
Envieux, murmuraient : Que va dire ce soir  
Diane aux chastes yeux, la déesse étoilée,  
En voyant toute l'herbe au fond du bois foulée ?

---



## III

La blanche Galatée aux lascives épaules,  
Qui voulait être vue et fuyait vers les saules  
Et jetait en courant des pommes aux garçons,  
Cymodoce aux doux yeux qui chantait des chansons  
Et lavait aux ruisseaux ses belles jambes nues,  
Aujourd'hui, Pamélas jouant les ingénues,  
Se cacheraient, rêvant un banquier pour sultan,  
Sous l'ombrage sacré d'une mère en tartan.

---



## IV

### ÊTRE AIMÉ

Être aimé! tout est là, vois-tu. J'aime et l'on m'aime;  
Cela dit, tout est dit. Pour que je sois moi-même,  
Fier, content, respirant l'air libre à pleins poumons,  
Il faut que j'aie une ombre et qu'elle dise : Aimons!  
Il faut que de mon âme une autre âme se double,  
Il faut que, si je suis absent, quelqu'un se trouble  
Et, me cherchant des yeux, murmure : Où donc est-il?  
Si personne ne dit cela, je sens l'exil,  
L'anathème et l'hiver sur moi ; je suis terrible,  
Je suis maudit. Le grain que rejette le crible,  
C'est l'homme sans foyer, sans but, épars au vent.  
Ah! celui qui n'est pas aimé n'est pas vivant.  
Quoi, nul ne vous choisit! Quoi, rien ne vous préfère!  
A quoi bon l'univers? l'âme qu'on a, qu'en faire?

Que faire d'un regard dont personne ne veut?  
La vie attend l'amour, le fil cherche le nœud.  
Flotter au hasard? Non! Le frisson vous pénètre;  
L'avenir s'ouvre ainsi qu'une noire fenêtre;  
Où mettra-t-on sa vie et son rêve? On se croit  
Orphelin; l'azur semble ironique, on a froid;  
Quoi! n'avoir pas un cœur au monde! rien n'apaise  
Cette honte sinistre. On languit, l'heure pèse,  
Demain, qu'on sent venir triste, attriste aujourd'hui.  
Que faire? où fuir? On est seul dans l'immense ennui.  
Que le fuseau des jours lentement se dévide!  
Hélas! comme le cœur est lourd quand il est vide!  
Comment porter ce poids énorme, le néant?  
L'existence est un trou de ténèbres, béant;  
Vous vous sentez tomber dans ce gouffre

Quand Dante

Livre à l'affreuse bise implacable et grondante  
Françoise échevelée, un baiser éternel  
La console, et l'enfer alors devient le ciel.

---

## V

Tous deux — est-ce à Tibur ? est-ce à Ville-d'Avray ? —  
Nous errions, et sa voix me disait :

## — L'amour vrai

Craint le rapprochement vertigineux des bouches.  
Respecte mes peurs. L'âme a des bonheurs farouches.  
Elle veut voir s'ouvrir l'éden, et refuser.  
C'est assez d'un soupir et c'est trop d'un baiser.  
La pudeur, c'est de l'ombre, et l'amour s'en augmente,  
Ce que perd la maîtresse est gagné par l'amante ;  
Oublions cette chair que tu nommes beauté.  
L'amour devient le ciel sitôt le corps ôté.  
Tu m'aimes, je t'adore. Eh bien, soyons fidèles,  
Purs, et contentons-nous d'un frémissement d'ailes.  
Mon cœur en plein mystère et ma vie en plein jour,  
Je fais ce chaste rêve. Oh ! laisse mon amour  
Se dresser dans mon âme avec un front d'étoile !  
Il faut au cœur un songe, il faut au temple un voile...  
Respecte-moi. Soyons des parfums, des rayons !  
Dans ce frais mois de mai qu'est-ce que nous voyons ?  
La promiscuité des âmes et des roses.  
Ange, nous nous mêlons à ces apothéoses.

Une honte sacrée est un divin flambeau.  
Je t'aime. Un cœur sauvage et tendre est aussi beau  
Qu'un ciel sombre éclairé de lueurs boréales. —

Pendant qu'elle disait ces choses idéales,  
Dans le plus ténébreux du bois je regardais,  
Sous un chêne étendant son ombre comme un dais,  
Non pas quelque déesse, une Vénus de marbre,  
Mais un bonhomme en bois taillé dans un tronc d'arbre,  
Un antique magot riant à nos ébats,  
Satyre aux yeux de bouc qui me parlait tout bas  
Avec sa large bouche effroyable et vorace,  
Comme si j'eusse été ce doux flâneur d'Horace :

« Jadis j'étais un tronc de figuier, bon à rien.  
« — Oui-da, dit un sculpteur persan ou dorien,  
« De ceux dont le génie au cabaret trébuche,  
« Ferai-je un banc, ferai-je un dieu, de cette bûche? —  
« Il lui plut que je fusse un dieu. C'est beau. Je fus  
« Priape, et je rêvai sous les arbres touffus. »

8 mai.

---

## VI

### LE BLASPHEME DE L'AMOUR

GABONUS, seul.

Son chien est couché à ses pieds.

La belle s'appelait mademoiselle Amable.  
Elle était combustible et j'étais inflammable.  
Un treize, je la vis passer sur le Pont-Neuf.  
Les Grâces étaient trois, les Muses étaient neuf;  
Et c'est là ce qui fait sacré le nombre douze,  
Et treize fatal. Donc, un treize, une andalouse  
De Pantin, telles sont les rencontres qu'on a,  
Amable, d'un regard charmant, m'assassina.  
Duel, duo. Sous l'œil paternel des édiles,  
Il nait sur le Pont-Neuf beaucoup de ces idylles.  
Je la qualifiai d'ange, un mois à peu près.  
Bref, je me demandais un jour si je romprais,  
Quand, par un doux soleil d'avril, entre deux pluies,

Je reçus ce billet de l'ange : « Tu m'ennuies.  
Bonsoir. » — Ce qui me fit furieux. D'autant plus  
Que c'est elle, parbleu, qui m'ennuyait.

Je plus

Ensuite, éperdument, à je ne sais plus quelle  
Déesse qu'entourait une étrange séquelle,  
Des poètes, des gueux, des grecs, des chambellans  
De l'atout, noir démon qui hante les brelans,  
Gens qui s'enrichissaient dans l'aventure épique  
Du roi de cœur floué par la dame de pique,  
Disant de l'amour : fi ! disant de l'honneur : peuh !  
Mais trichant. — J'adorai cette drôlesse un peu.  
Puis je fus planté là pour un prince valaque.

Je fis la connaissance, après, d'un chef de claque  
Qui me fit pénétrer dans les arts, et j'obtins  
Par lui d'être admis presque au rang des cabotins,  
Et l'honneur d'approcher parfois les cabotines  
En qualité d'esclave adorant leurs bottines.  
Une, Lise, accepta mon cœur sous ses talons ;  
Le temps qu'un perroquet grimpe trois échelons,  
Je fus vainqueur, je fus heureux, et je fus bête ;  
Trois progrès. Mais, hélas, la femme est la tempête.  
Lise, en colère, un jour chassa tous ses laquais ;  
Dont moi.

Comme un roman déchiré sur les quais,  
J'avais déjà perdu plus d'un de mes chapitres ;



J'étais sorti des grecs, j'étais sorti des pitres,  
Mes amantes n'étaient qu'un vague souvenir;  
Tout à coup je sentis en moi tout rajeunir  
Comme si le soleil empourprait ma fenêtre,  
Et mes illusions les plus roses renaître  
En voyant une fille au confessionnal.  
Le gamin Cupidon dans mon vieux cœur banal  
Fit sa rentrée avec trompettes et fanfares.  
Ah! quand donc mettra-t-on sur la femme des phares!  
Dans l'église où du mal meurt la contagion,  
Chez les prêtres, au coin de la religion,  
Entre deux saints de pierre, un apôtre, un prophète,  
Apercevant dans l'ombre une fille parfaite,  
Je fis cette sottise énorme de l'aimer;  
Elle m'incendia sans pourtant s'allumer;  
J'eus l'âpre enivrement des flammes méprisées;  
Elle me permettait d'errer sous ses croisées,  
Rien de plus. Je perdis gaieté, raison, humour;  
Je fus toute une année imbécile d'amour.  
Ah! lorsqu'elle émiettait sa prière, autour d'elle,  
Certes, comme un essaim d'oiseaux, à tire d'aile,  
Les chérubins venaient, et lui disaient : ma sœur!  
Quand elle s'enfermait avec son confesseur,  
Je me la figurais penchant sur le calvaire  
Ses mains jointes, ses yeux vierges, son front sévère,  
Son profil chaste, fait pour Greuze ou pour Lancret.  
Un beau jour, par un trou de serrure indiscret,  
Au lieu du Golgotha, je contemplai l'Olympe;  
Moi qui n'eusse du doigt osé toucher sa guimpe,  
Je la vis toute nue aux bras de son abbé.

rentrée  
de la  
dia  
humour  
s  
:s, son  
mpe ;

Marie était Vénus, Agnès était Hébé!  
Ceci me mit en fuite, et j'en fus longtemps blême.

Pourtant j'avais toujours dans l'esprit ce problème :  
Trouver un cœur qui fût le compagnon du mien.  
Je me fis voyageur, chercheur, bohémien,  
Nomade, et j'explorai les mers, les flots, les îles.

Un jour je débarquai dans un pays sans villes,  
Sans hommes presque, un lieu charmant; et j'eus l'émoi,  
Comme j'étais rêveur, que soudain vint à moi,  
Dans l'état de nature, une femme inconnue;  
Je m'écriai, voyant qu'elle était toute nue :  
Ah! celle-ci du moins avoue! — Et, très flatté :  
— De quel puits sortez-vous, lui dis-je, ô Vérité? —  
Elle vint, puis s'enfuit, puis revint, et Végèce  
Eût moins bien manœuvré que cette sauvagesse ;  
Si bien qu'à la façon dont elle m'aborda,  
Je vis qu'Otaïti ressemblait à Bréda.  
Je la civilisai. Mais, ciel bleu! que de choses  
Il fallut lui donner! jupons blancs, chapeaux roses,  
Robes, manteaux, satins, velours, bijoux de prix!  
La sauvage, au rebours des femmes de Paris,  
Commence toute nue et finit fort vêtue.  
L'homme fait la poupée et Dieu fait la statue ;  
Toute la femme tient dans ces quelques mots-là.  
La chair sert de prétexte à notre falbala.  
L'île était un éden tiède et toujours en fête ;

t  
s l'état  
lui dis-  
vis  
elours,  
la

J'étais Adam, mon Ève était belle et bien faite ;  
Or ce chef-d'œuvre avait un singe pour amant !  
J'étais de temps en temps regardé fixement,  
A travers les rameaux en fleurs, par un gorille.  
Sept pieds de haut, des dents de tigre, un œil qui brille,  
Peste ! Je m'évadai du paradis. —

Depuis,  
Cherchant les amours, comme un lierre les appuis,  
J'ai fait tous les essais possibles ; je rature  
Une aventure en moi par une autre aventure ;  
J'aimai, me figurant qu'aimer n'a jamais nui,  
Celle-ci par plaisir, celle-là par ennui,  
L'une pour sa chanson, l'autre pour sa richesse,  
L'autre parce qu'étant vieille, elle était duchesse,  
L'autre pour ses amants, l'autre pour son mari ;  
J'adorai Berthe, Anna, Mousqueton, Colibri,  
Jeannette, Olympia. — Donc j'ai connu les femmes,  
J'en ai connu les cœurs, j'en ai connu les âmes,  
Le haut, le bas, le vrai, le faux, le mal, le bien ;  
Et la conclusion, la voici : Viens, mon chien !

20 décembre.

---



# VII



I

ENTRE L'AMANTE ET L'AMI

—

LE MARQUIS GRUCCIA. — BARACCA.

BARACCA.

Qu'est Strubble?

GRUCCIA.

Mon ami.

BARACCA.

Moi, je suis ton amante.

GRUCCIA.

Parbleu!

BARACCA.

Strubble est laid.

## TOUTE LA LYRE.

GRUCCIA.

Certe!

BARACCA.

Et moi je suis...

GRUCCIA avec un baiser.

Charmante!

BARACCA.

Strubble est chauve, et moi j'ai des cheveux.

Elle laisse tomber sa chevelure blonde sur ses épaules nues.

GRUCCIA.

Apollo

N'est pas plus coiffé d'or alors qu'il sort de l'eau.

Tes cheveux sur ton front sont comme un flot d'aurore.

BARACCA.

Il ressemble à Midas.

GRUCCIA.

Tu ressembles à Flore.

BARACCA.

Il est bête.

GRUCCIA.

A peu près.

BARACCA.

J'ai de l'esprit.

GRUCCIA.

Tout plein.

BARACCA.

Il a le ton sec.

GRUCCIA.

Dur.



BARACCA.

J'ai le parler...

GRUCCIA.

Câlin.

BARACCA.

Son odeur !

GRUCCIA.

On le flaire, et, toi, l'on te devine.

Galamment.

Ainsi, quand Vénus marche, elle apparaît divine.

BARACCA

Il est mal fait.

GRUCCIA

Bossu.

BARACCA

Triste!...

Elle rit.

Et vois ma gaité!

GRUCCIA

Il se nomme laideur, tu t'appelles beauté.

BARACCA

C'est un homme épineux, piquant, pointu, morose,  
Désagréable. Il est le chardon !

GRUCCIA.

Toi, la rose.

BARACCA.

M'aimes-tu ?

GRUCCIA.

Je t'adore.

BARACCA.

Eh bien, rien à demi.

Choisis de ta maîtresse ou bien de ton ami.  
Strubble du moi. L'un des deux est de trop. Et c'est l'heure  
Qu'il faut que l'un s'en aille et que l'autre demeure.  
Entre la belle fille et l'affreux vieux garçon,  
Décide. Strubble ou moi quitterons la maison.  
Choisis. Moi d'un côté, de l'autre cette brute.

GRUCCIA.

Mais je n'hésite pas, mon ange, une minute.

Il va ouvrir la porte toute grande et la lui montre.

Baracca se lève indignée et sort sans le regarder.

---

## II

## LA CHANSON DE GACQUOIL LE MARIN

L'amour f... le camp comme un b.....  
Filant dix nœuds dans un bon lougre  
    En pleine mer.  
La beauté passe — sarabande! —  
Comme passe la contrebande  
    A Saint-Omer.

Mon grand-père était un grand drôle.  
Tu n'irais pas à son épaule,  
    Tambour-major.  
Et ma grand'mère — farandole! —  
Était belle comme une idole  
    Dorée en or.

La dame, point avariée,  
Était duchesse, et mariée  
A de l'argent.

Et mon grand-père — la bourrée! —  
Lui dit un soir : Mon adorée,  
Je suis sergent.

Et mon grand-père à ma grand'mère  
Proposa de faire mon père  
En s'échauffant;  
Mais ma grand'mère — la gavotte! —  
Mais ma grand'mère était dévote,  
Et fit l'enfant.

---

### III

#### CHAQUE SIÈCLE A LE SIEN

- Le seizième eut Turlupin.
  - Le dix-septième eut Scapin.
  - Le dix-huitième eut Crispin.
  - Le dix-neuvième a Dupin.
-



## IV

## MASCARON

Il avait le front bas, le rire d'un pirate,  
Le poil noir, l'œil chinois, la mine scélérate ;  
Un turban le coiffait comme un Nostradamus ;  
Et, se rejoignant presque à son gros nez camus,  
Moustaches et sourcils d'une énorme envergure  
Lui dessinaient un X à travers la figure.







V

BONIMENT

—

TRIANON, sur son tréteau.

Après les trois saluts.

Messeigneurs ! — Nous aurons pour lustre la grande Ourse.  
Vous entendrez — chacun payant selon sa bourse,  
Irus pour un liard, Crésus pour un sequin, —  
A demi-voix, au bord du manteau d'arlequin,  
Jaser la folle avoine avec le brin de vigne.  
Un lac, où vous verrez vaguement fuir un cygne,  
Servira de miroir, parmi l'herbe et le thym,  
Aux fleurs se recoiffant dans l'ombre du matin.  
Nous voulons, dans ce conte où vont venir les fées,  
Bâtir un temple avec des lys et des trophées,  
Heurter les Arlequins contre les Amyntas,  
Et vous montrer les jeux et les amours d'un tas  
De rayons d'or prenant leurs ébats dans la brune,  
Et mêler le grand jour avec le clair de lune ;

Vous verrez à minuit apparaître midi;  
Nous allons marier Piastre à Maravédi,  
Le pied de Cendrillon aux bottes de sept lieues  
Et faire en plein soleil danser les âmes bleues... —

Mais vous vous rebiffez. C'est vieux jeu, l'idéal!  
On n'en veut plus. Il sied d'offrir pour tout régal  
Le sale et le cruel à la foule effrayée.  
Soit. La scène, à la fin, sera tout égayée  
D'ivrognes, de pieds-bots défaisant leurs chaussons,  
De lépreux se raclant avec de vieux tessons  
Et de voleurs auxquels on lira leur sentence.  
Au fond, monsieur Haillon et madame Potence  
Se feront des saluts respectueux. Enfin,  
Gueux! les dents de la Mort et les dents de la Faim  
Riront au dénouement de la pièce, et la Gale  
Épousera l'auteur dans un feu de Bengale;  
Ils s'en iront chantant et bras dessus dessous,  
Et le diable au bon Dieu jettera des gros sous.

---

# La Corde d'Airain

---

*LES ANNÉES FUNESTES*

1852-1870

---



I

ENTRÉE AU DÉSERT

J'ai dit à l'océan :

— Salut, veux-tu que j'entre,  
O gouffre, en ton mystère, ô lion, dans ton antre?  
J'arrive du milieu des hommes asservis.  
Gouffre, je ne sais plus au juste si je vis ;  
J'ai ce cadavre en moi, la conscience humaine,  
Et je sens cette morte immense qui me mène.  
Quoique tuée, elle est vivante encor pour moi.  
Mais ai-je sur la face assez d'ombre et d'effroi  
Pour être justicier, réponds, mer insondable?  
Je voudrais être mort pour être formidable.  
Les morts dans leur prunelle ont un tel inconnu  
Que le tyran frissonne ainsi qu'un enfant nu  
Quand sur lui ce regard de sépulcre s'appuie.

Mer, puisque le soldat, valet d'un traître, essuie  
Une infamie avec les plis de son drapeau,  
Puisque le prêtre met en vente son troupeau  
Et jette on ne sait quel Te Deum à l'abîme,  
Horreur ! puisque le juge est juge au nom d'un crime,  
Puisque les trahisons remplacent les exploits,  
Puisque nous n'avons plus que des ombres de lois,  
Puisqu'on a poignardé la France entre deux portes,  
Mer, j'aimerais mieux être avec les choses mortes  
Qu'avec tous les vivants de ce monde âpre et vil.  
Le nuage, où parfois s'ébauche un noir profil,  
Prouve qu'il peut tomber un éclair d'un fantôme.  
Du linceul d'Isaïe il sort un sombre psaume.  
Je voudrais n'être rien qu'un aspect irrité,  
Une apparition d'ombre et de vérité.  
A force d'être une âme on cesse d'être un homme.  
Que suis-je, mer ? dis-moi de quel nom je me nomme.  
C'est par les visions que les rois sont punis.  
Est-ce que ce n'est pas une ombre qu'Érynnis ?  
Est-ce que ce n'est pas une larve qu'Électre ?

Et l'Océan m'a dit : — Sois le bienvenu, spectre.

Août 1852.

---

## II

Un peuple était debout, et ce peuple était grand.  
Il marchait lumineux dans le progrès flagrant.  
Les autres nations disaient : Voici la tête.  
Il avait traversé cette énorme tempête  
Quatrevingt-treize, et mis le vieux monde au tombeau ;  
Dans la lutte difforme il était resté beau ;  
Ce fier peuple, assailli d'événements funèbres,  
Avait fait des rayons de toutes ces ténèbres ;  
Il avait fait, démon, dieu, sauveur irrité,  
De la combustion des siècles sa clarté.  
Il avait eu Pascal, il avait eu Molière ;  
Il avait vu sur lui s'épaissir comme un lierre  
L'amour des nations dont il était l'appui ;  
Et, pendant soixante ans, sur sa cime avait lui  
Voltaire, cet esprit de flamme armé du rire,  
Ce titan qui, proscrit, empêchait de proscrire,  
Ce pasteur guidant l'âme, enseignant le devoir  
Et chassant le troupeau des dogmes au lavoir.  
Ce peuple avait en lui la loi qui développe ;

A force d'être France il devenait Europe ;  
A force d'être Europe il était l'univers.  
Il savait rester un, tout en étant divers ;  
Chaque race est un chiffre, il en était la somme ;  
Et ce peuple était plus qu'un peuple, il était l'homme.  
Dans la forêt sinistre il était l'éclaireur ;  
Son pas superbe était le recul de l'erreur ;  
Il proclamait le vrai sur la terre ; une lave  
Sortait de son esprit qui délivrait l'esclave  
Et la femme et le faible et le pauvre inquiet  
Et l'aveugle ignorant, de sorte qu'on voyait  
Devant sa flamme, hostile au mal, au crime, aux haines,  
S'enfuir la vieille nuit traînant les vieilles chaînes.  
Il était entouré des ruines du mal,  
D'abus tombés, monceau formidable et fatal,  
De droits ressuscités, de vertus retrouvées,  
Et de petites mains d'enfants vers lui levées.  
Au lieu de dire : Grâce ! il disait : Il le faut !  
Il combattait la guerre, il tuait l'échafaud.  
Père et frère, il donnait la vie, ôtait les maîtres.  
Guetté, mais fort, trop grand, hélas ! pour croire aux traîtres,  
Il marchait aussi pur que l'aube en floréal,  
L'œil fixé sur ce ciel qu'on nomme l'idéal...

Subitement il est tombé dans l'embuscade,  
Et son cadavre est là sur une barricade !

---



## III

## CÆSAR

Il fait le mal ; il boit des pleurs, il boit du sang ;  
Partout la mort, l'exil, des veuves gémissant,  
Des orphelins, des foyers vides ;  
C'est ainsi qu'entassant deuils, forfaits, désespoirs,  
Les tyrans font têter à nos vers, dogues noirs,  
La mamelle des Euménides.

Tous ces prétoriens qui l'ont fait empereur  
L'entourent ; Rome est calme et parle avec terreur ;  
On ne laisse approcher personne ;  
Ils gardent son palais et veillent à l'entour  
Mille à chaque barrière et cent à chaque tour ;  
Le monde tremble, — et, lui, frissonne.

Il évoque, effaré, livide, anéanti,  
Tous ses prédécesseurs, que les clypeati  
    Couvraient de leurs mâles poitrines ;  
Et l'histoire, témoin qu'on trouve toujours là,  
Fait sortir de l'égout le dieu Caracalla  
    Et le dieu Néron des latrines.

Il erre en son palais. Ici tout le défend,  
Ici le prêtre adore Auguste triomphant,  
    Ici les fronts sont dans la poudre,  
Ici la terre apporte un respect assidu. —  
Au-dessus de sa tête il entend, éperdu,  
    L'éclat de rire de la foudre.

15 août 1853 — Jersey. — Saint Napoléon.

---

#### IV

### LA MORT DE SAINT-ARNAUD

Cet homme avait donné naguère un coup de main  
Au recul de la France et de l'esprit humain.  
Ce général avait les états de service  
D'un chacal, et le crime aimait en lui le vice.  
Buffon l'eût admis, certe, au rang des carnassiers.  
Il avait fait charger le septième lanciers,  
Secouant les guidons aux trois couleurs françaises,  
Sur des bonnes d'enfants, derrière un tas de chaises ;  
Il était le vainqueur des passants de Paris ;  
Il avait mitraillé les cigares surpris  
Et broyé Tortoni fumant, à coup de foudre ;  
Fier, le tonnerre au poing, il avait mis en poudre  
Un marchand de coco près des Variétés ;  
Avec quinze escadrons, bien armés, bien montés,  
Et trente bataillons, et vingt pièces de douze,  
Il avait pris d'assaut le perron Sallandrouze ;

Il avait réussi même, en fort peu de temps,  
 A tuer sur sa porte un enfant de sept ans ;  
 Et sa gloire planait dans l'ouragan qui tonne  
 De l'égout Poissonnière au ruisseau Tiquetonne.  
 Tout cela l'avait fait maréchal. Nous aussi,  
 Nous étions des vaincus, je dois le dire ici ;  
 Nous étions douze cents ; eux, ils étaient cent mille.

Or ce Verrès croyait qu'on devient Paul-Émile ;  
 Pendant que Beauharnais, l'être ignorant le mal,  
 Affiche aux trois poteaux d'un chiffre impérial  
 Son nom hideux, dégoût des lèvres de l'histoire ;  
 Pendant qu'un bas empire éclôt sous un prétoire,  
 Et s'étale, amas d'ombre où rampent les serpents,  
 Fumier de trahison, de dol, de guet-apens,  
 Dont n'auraient pas voulu les poules de Carthage ;  
 Pendant que de la France on se fait le partage ;  
 Pendant que des milliers d'innocents égorgés  
 Pourrissent, par le ver du sépulcre rongés ;  
 Pendant que les proscrits, que la chiourme accompagne,  
 Cheminant deux à deux dans les sabots du bagne,  
 Vieillards, enfants brûlés de fièvre, sans sommeil,  
 Vont à Guelma casser des pierres au soleil ;  
 Pendant qu'à Bône on meurt et qu'en Guyane on tombe,  
 Et qu'ici, chaque jour, nous creusons une tombe,  
 Ce sbire galonné du crime, ce vainqueur,  
 De la fraude et du vol sinistre remorqueur,  
 Cet homme, bras sanglant de la trahison louche,  
 Ce Mars Mandrin ayant pour Jupiter Cartouche,

au  
 mille.

leux,  
 dol, de  
 gés  
 ieillards,  
 que  
 son

S'était dit : — Bah! la France oubliée. Un vrai laurier!  
Et l'on n'osera plus sur mes talons crier.  
En guerre ! Il n'est pas bon que la gloire demeure  
Au charnier Montfaucon ; nous avons à cette heure  
Trop de Dix-huit Brumaire et trop peu d'Austerlitz ;  
Lorsque nous secouons nos drapeaux, de leurs plis  
Ils ne laissent tomber sur nous que des huées ;  
Au lieu des vieillards morts et des femmes tuées,  
Il est temps qu'il se dresse autour de nous un peu  
De fanfare et d'orgueil, chantant dans le ciel bleu ;  
Or, voici que la guerre à l'orient se lève ;  
Je ne suis que couteau, je puis devenir glaive.  
On me crache au visage aujourd'hui, mais demain  
J'apparaîtrai, superbe, éclatant, surhumain,  
Vainqueur dans une illustre et splendide fumée,  
Et duc de la mer Noire et prince de Crimée,  
Et je ferai voler ce mot : Sébastopol,  
Des tours de Notre-Dame au dôme de Saint-Paul !  
Le vieux monstre Russie, aux regards ronds et troubles,  
Qui fascine l'Europe avec des yeux de roubles,  
Je le prendrai, j'irai le saisir dans son trou,  
Et je rapporterai sur mon poing ce hibou.  
On verra sous mes yeux fondre le czar qui croule.  
Paris m'admira de la Bastille au Roule.  
On me battra des mains au fond des vieux faubourgs ;  
Les gamins marqueront le pas à mes tambours ;  
La porte Saint-Denis tirera des fusées ;  
Et, quand je passerai, du haut de ses croisées  
Le boulevard Montmartre applaudira. — Partons.  
Effaçons d'un seul trait tûrie, exils, pontons,

Et jetons cette poudre aux yeux froids de l'histoire.  
 Je m'en irai Massacre et reviendrai Victoire;  
 Je serai parti chien, je reviendrai lion.  
 En guerre ! —

Tu mettrais Atlas sur Pélion,  
 Tu ferais plus qu'aucun dont l'homme se souviene,  
 Tu forcerais Moscou, Pétersbourg, Berlin, Vienne,  
 Tu tiendrais dans tes mains ainsi que des serpents,  
 Tous les fleuves domptés tremblants, soumis, rampants,  
 Le Don, le Nil, le Tibre, et le Rhin basaltique,  
 Tu prendrais la mer Noire avec la mer Baltique,  
 On te verrait, vainqueur, au front des escadrons,  
 Précédé des tambours et suivi des clairons,  
 Parmi les plus fameux marcher le plus insigne,  
 Que tu ne ferais pas décroître d'une ligne  
 L'épaisseur du carcan qui pend à l'échafaud !  
 Que tu n'ôterais pas une lettre au fer chaud  
 Que l'histoire, quand vient l'heure de comparaître,  
 Imprime au dos du lâche et sur le front du traître !

On est ivre parfois quand on a bu du sang.  
 Nul ne sait le destin. Fais ton rêve, passant !  
 L'éternel océan nous regarde, et sanglote.

Il prit ce qu'il voulut dans l'armée et la flotte;  
 Il reçut le baiser de Néron le Petit,  
 Gagna Toulon, sa ville, et partit. Il partit,

Trainant des millions après lui dans ses coffres,  
Entouré de banquiers qui lui faisaient des offres,  
En satrape persan, en proconsul romain,  
Son bâton de velours et d'aigles dans sa main,  
Emportant pour sa table un service de Chine,  
Suivi de vingt fourgons, brodé jusqu'à l'échine,  
Empanaché, doré, magnifique, hideux.

Un jour, on déterra l'un de ceux de l'an deux,  
Un vieux républicain, le général Dampierre;  
On le trouva couché tout armé sous la pierre,  
Et portant, fier soldat que nul n'avait vu fuir,  
L'épaulette de laine et la dragonne en cuir.

Il partit, tout trempé d'eau bénite; et ce reître  
Partout sur son chemin baisait la griffe au prêtre,  
Car cette hypocrisie est le genre actuel;  
Le crime, qui jadis bravait le rituel,  
L'ancien vieux crime impie à présent dégénère  
En clins d'yeux qu'à Tartuffe adresse Lacenaire;  
Le brigand est béni du curé, point ingrat;  
Papavoine aujourd'hui se confesse à Mingrat;  
Le bedeau Poulmann sert la messe. — Ah! je l'avoue,  
Quand un bandit sincère, entier, sentant la roue,  
Honnête à sa façon, bonne fille, complet,  
Se déclare bandit, s'annonce ce qu'il est,  
Fuit les honnêtes gens, sent qu'il les dépareille,  
Et porte carrément son crime sur l'oreille;  
Mon Dieu, quand un voleur dit : je suis un voleur;  
Quand un pauvre histrion de foire, un avaleur

De sabres, au milieu d'un torrent de paroles,  
Un arracheur de dents, avec ses bottes molles,  
Orné de galons faux et de poil de lapin,  
Quand un drôle ingénu, qui peut-être est sans pain,  
Met sa main dans ma poche et m'empoigne ma montre,  
Quand, le matin, poussant ma porte qu'il rencontre,  
Il entre, prend ma bourse et mes couverts d'argent  
Et, si je le surprends à même et pataugeant,  
Me dit : c'est vrai, monsieur, je suis une canaille ;  
Je ris, et je suis prêt à dire : qu'il s'en aille !  
Amnistie au coquin qui se donne pour tel !  
Mais quand l'assassinat s'étale sur l'autel  
Et que sous une mitre un prêtre l'escamote ;  
Quand un soldat féroce entre ses dents marmotte  
Un oremus infâme au bout d'un sacrebleu ;  
Quand on fait devant moi cette insulte au ciel bleu  
De faire saint le meurtre et le pillage ermite ;  
Quand le carnage prend des airs de chattemite,  
Et quand Jean l'Écorcheur se confit en Veillot ;  
Quand le massacre affreux, le couteau, le billot,  
Le rond-point, la Roquette, et la place Saint-Jacques,  
Tout ruisselants de sang, viennent faire leurs pâques ;  
Quand les larrons, après avoir coupé le cou  
Au voyageur et mis ses membres dans un trou,  
Vont au lieu saint ouvrir et piller la valise ;  
Quand j'attends la caverne et quand je vois l'église ;  
Quand le meurtre sournois qui chourina sans bruit  
La loi, par escalade et guet-apens, la nuit,  
Et qui par la fenêtre entra dans nos demeures,  
Prend un cierge, se signe, ânonne un livre d'heures,

nu, qui  
urse et  
aille !  
ntre ses  
;  
point, la  
ses  
rina



Offre sa pince au Dieu sous qui l'Illoeb tremblait  
Et de sa corde à nœuds se fait un chapelet,  
Alors, ô cieux profonds ! ma prunelle s'allume,  
Mon pouls bat sur mon cœur comme sur une enclume,  
Je sens grandir en moi la colère, géant,  
Et j'accours éperdu, frémissant, secouant  
Sur ces horreurs, à l'âme humaine injurieuses,  
Dans mes deux mains, des fouets de strophes furieuses !

Stamboul, lui prodiguant galas, orchestre et bal,  
Lui fit fête, Capoue où manquait Annibal.  
Ce bandit rayonna quelque temps dans des gloires ;  
Byzance illumina pour lui ses promontoires.  
Au cirque Franconi, quand vient le dénouement,  
Quand la toile de fond se lève brusquement  
Et que tout le décor n'est plus qu'une astragale,  
On voit ces choses-là dans un feu de Bengale.  
Et pendant ces festins et ces jeux on brûla  
Les russes, Silistrie, et les anglais, Kola.

Le moment vint ; l'escadre appareilla ; les roues  
Tournèrent ; par ce tas de voiles et de proues,  
Dont l'âpre artillerie en vingt salves gronda,  
L'infini se laissa violer. L'armada,  
Formidable, penchant, prête à cracher le soufre,  
Les gueules des canons sur les gueules du gouffre,  
Nageant, polype humain, sur l'abîme béant,  
Et, comme un noir poisson dans un filet géant,

Prenant l'ouragan sombre en ses mille cordages,  
S'ébranla : dans ses flancs, les haches d'abordages,  
Les sabres, les fusils, le lourd tromblon marin,  
La fauve caronade aux ailerons d'airain  
Se heurtaient ; et, jetant de l'écume aux étoiles,  
Et roulant dans ses plis des tempêtes de toiles,  
Frégate, aviso, brick, brûlot, trois-ponts, steamer,  
Le troupeau monstrueux couvrit la vaste mer.  
La flotte ainsi marchait en ordre de bataille.

Ô mouches ! il est temps que cet homme s'en aille.  
Venez ! Souffle, ô vent noir des moustiques de feu !  
Hurrah ! les inconnus, les punisseurs de Dieu !  
L'obscur légion des hydres invisibles,  
L'infiniment petit, rempli d'ailes horribles,  
Accourut ; l'âpre essaim des moucherons, tenant  
Dans un souffle et qui fait trembler un continent,  
L'atome, monde affreux peuplant l'ombre hagarde,  
Que l'œil du microscope avec effroi regarde,  
Vint, groupe insaisissable et vague où rien ne luit,  
Et plana sur la flotte énorme dans la nuit,  
Et les canons, hurlant contre l'homme, molosses  
De la mort, les vaisseaux, titaniques colosses,  
Les mortiers lourds, volcans aux hideux entonnoirs,  
Les grands steamers, dragons dégorgeant des flots noirs,  
Tous ces géants tremblaient au sein des flots terribles  
Sous ce fréuissement d'ailes imperceptibles !

Et le lugubre essaim, vil, céleste, infernal,  
Planait, planait toujours, attendant un signal.

Terre, dit la vigie. Et l'on toucha la rive.  
La gloire, qui, parfois, jusqu'aux bandits arrive,  
Apparut, et cet homme entrevit les combats,  
Les tentes, les bivouacs, et tout au fond, là-bas,  
Vous couvrant de son ombre, horreurs atténuées,  
L'immense arc de triomphe au milieu des nuées.

Il débarqua. L'essaim planait toujours. Hurrah !  
C'est l'heure. Et le Seigneur fit signe au choléra.

La peste saisissant son condamné sinistre,  
A défaut du César acceptant le ministre,  
Dit à la guerre pâle et reculant d'effroi :  
— Va-t'en. Ne me prends pas cet homme. Il est à moi !  
Et cria, de sa voix où siffle une couleuvre :  
— Bataille, fais ta tâche et laisse-moi mon œuvre.  
Alors, suivant le doigt qui d'en haut l'avertit,  
L'essaim vertigineux sur ce front s'abattit ;  
Le monstre aux millions de bouches, l'impalpable,  
L'infini, se rua sur le blême coupable ;  
Les ténèbres, mordant, rongéant, piquant, suçante,  
Entrèrent dans cet homme, et lui burent le sang,  
Et l'enfer, le tordant vivant dans ses tenailles,  
Se mit à lui manger dans l'ombre les entrailles.

Et dans ce même instant la bataille tonna,  
Et cria dans les cieux : Wagram ! Ulm ! Iéna !  
En avant ! bataillons ! dans la fière mêlée !

Peuples ! ceci descend de la voûte étoilée ;  
Et c'est l'histoire et c'est la justice de Dieu :  
Pendant que, sous des flots de mitraille, au milieu  
Des balles, bondissaient vers le but électrique  
Les highlanders d'Écosse et les spahis d'Afrique,  
Tandis que, s'excitant et s'entre-regardant,  
Le chasseur de Vincenne et le zouave ardent  
Rampaient et gravissaient la montagne en décombres,  
Tandis que Mentschikoff et ses grenadiers sombres,  
A travers les obus, sur l'âpre escarpement,  
Voyaient, plus effarés de moment en moment,  
Monter vers eux ce tas de tigres dans les ronces,  
Et que les lourds canons s'envoyaient des réponses,  
Et qu'on pouvait, fût-on serf, esclave ou troupeau,  
Tomber du moins en brave à l'ombre d'un drapeau,  
Lui, l'homme frémissant du boulevard Montmartre,  
Ayant son crime au flanc, qui se changeait en darte,  
Les boulets indignés se détournant de lui,  
Vil, la main sur le ventre, et plein d'un sombre ennui,  
Il voyait, pâle, amer, l'horreur dans les narines,  
Fondre sous lui sa gloire en allée aux latrines.  
Il râlait ; et, hurlant, fétide, ensanglanté,  
A deux pas de son champ de bataille, à côté

Du triomphe, englouti dans l'opprobre incurable,  
Triste, horrible, il mourut. Je plains ce misérable.

Ici, spectre ! Viens là que je te parle. Oui,  
Puisque dans le néant tu t'es évanoui  
Sous l'œil mystérieux du Dieu que je contemple,  
Puisque la mort a fait sur toi ce grand exemple,  
Et que, traînant ton crime, abject, épouvanté,  
Te voilà face à face avec l'éternité,  
Puisque c'est du tombeau que la prière monte,  
Que tu n'es plus qu'une ombre, et que Dieu sur la honte  
De ton commencement met l'horreur de ta fin,  
Quoique au-dessous du tigre esclave de la faim,  
Tu me serres le cœur, bandit, et je t'avoue  
Que je me sens un peu de pitié pour ta boue,  
Que je frémis de voir comme mon Dieu te suit,  
Et que, plusieurs ici, qui sommes dans la nuit,  
Nous avons fait un signe avec notre front pâle,  
Quand l'ange Châtiment, qui, penché sur ton râle,  
Te gardait, et tenait sur toi ses yeux baissés,  
S'est tourné vers nous, spectre, en disant : Est-ce assez ?

Jersey.

---



## V

## LE MAL DU PAYS

On rôde ; on a la mer immense pour prison ;  
On n'a plus l'avenir, mais on a l'horizon ;  
On médite ; on attend que l'océan s'en aille.  
La mémoire, bourreau, vous tient dans sa tenaille.  
Je cherche ce Paris perdu, que je défends ;  
Où donc est le jardin où jouaient mes enfants  
Lorsqu'ils étaient petits et lorsque j'étais jeune ?  
J'entends leurs fraîches voix crier : Père, on déjeune !  
Où donc es-tu, foyer où je me réchauffais ?

Les arbres étrangers, hélas ! ne sont pas faits  
Comme ceux du pays natal ; l'ombre où l'on erre  
Est noire et par degrés vous fait visionnaire ;  
Comme on avait raison de tâcher de mourir !  
L'azur indifférent vous regarde souffrir ;

C'est sur vous que cette eau goutte à goutte distille  
Son fiel, et c'est à vous que l'écume est hostile ;  
Les flots autour de vous sont comme des archers ;  
On se sent vaguement haï par les rochers ;  
L'herbe est froide, l'épine est mêlée à la mousse ;  
Quoi ! j'ai cru la nature hospitalière et douce !  
J'ai cru les bois calmants ! Comme je m'aveuglais !  
On se dit par moments : la foudre parle anglais.

Ah ! comment s'évader de l'âpre nostalgie ?  
On jette à ce chaos quelque strophe rugie  
Dans l'orage, et, pensif, on dit aux quatre vents  
De la porter à Dieu par-dessus les vivants.  
Et l'on s'arrête, et puis on attend. Toujours l'onde.  
Que la terre de France était riante et blonde !  
Où donc est-elle ?

On rêve ; et l'on a la rougeur  
De la honte d'autrui. Ciel ! ô ciel ! un vengeur !  
Où donc est Juvénal ? Gouffre ! où donc est Tacite ?  
On se rappelle tout, l'infâme réussite,  
L'aube noire du jour monstrueux, et Paris  
Pris à la gorge et mis à la chaîne, et les cris,  
Et les convulsions du peuple qu'on opprime,  
Et tous ces affreux chefs, capitaines du crime.

« Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs »,  
Disait Baudin ; les mots de la tombe sont grands.



Cela n'empêche pas un tas de misérables  
De crier aux proscrits, aux vaincus mémorables  
Par le devoir au fond de l'abîme liés :  
— C'est bien fait. Vous étiez comme nous, vous vouliez  
Être sénateurs, ducs, ambassadeurs, ministres... —

Oh! que la mer est sombre au pied des rocs sinistres!

20 juillet.

---



## VI

### LE TIREPOINT

O pauvre vieux, tu vis en paix, tu bois ta chope,  
Sans feu, parfois sans pain et jamais sans sommeil;  
Comme un fagot flambant, gratis, dans ton échoppe,  
Tu reçois le soleil.

Lorsque tu vois passer curés, bedeaux et diacres,  
Toute ta politique est de gronder un peu;  
Parmi les porteurs d'eau, les filles et les fiacres,  
Tu vis sous le ciel bleu.

Peut-être est-ce un grand-père à toi — sais-tu l'histoire?  
Qui vit jadis entrer dans son bouge, âpre et seul,

N'ayant plus de souliers, vieux, pieds nus dans sa gloire,  
Corneille, notre aïeul.

Que t'importe? tu vis au hasard, pèle-mêle,  
Dans ce monde, arrivé sans savoir trop par où,  
Ajustant le cuir neuf à la vieille semelle,  
Dans un coin, dans un trou.

Tu vas au cabaret savourer la litharge;  
Pour toi, d'un travail lourd, monotone, inclément,  
Le livre de la vie est plein, et sur la marge  
Tu te grises gaîment.

Sous toute autorité, juste ou non, sainte ou vile,  
Tu te courbes timide et sentant ta maigreur;  
Pour toi, pauvre et chétif, dans le sergent de ville  
Commence l'empereur.

Portant le joug ainsi qu'une bête de somme,  
Lorsqu'on se bat, qu'on voit l'émeute se ruer,  
Tu dis : Je suis trop vieux; c'est bon pour un jeune homme  
De se faire tuer!

Jour et nuit, ton marteau résonne sur l'empeigne.  
Dès le matin tu ris; rire est ton seul trésor;

L'aube à tes cheveux gris, que n'approche aucun peigne,  
Mêle ses rayons d'or.

Entouré de tessons, de loques, de décombres,  
Laisant pendre à vingt clous sous un plafond obscur  
Un tas d'affreux souliers éculés dont les ombres  
Dansent sur ton vieux mur,

Jasant, grâce au vin vieux, comme un moineau prolix,  
Trop petit pour sentir le despote ou le roi,  
Sans voir Brutus rêveur, noir fantôme à l'œil fixe,  
Qui rôde autour de toi,

Vieux bohème chanteur sans veste et sans cravate,  
Tu brandis, en criant : Venez voir mon bazar !  
Ton tirepoint, qui peut recoudre une savate  
Ou défaire un César.

15 novembre — Jersey.

---



## VII

Eh bien, allons ! mentant, pillant, volant, broyant,  
Coalisez-vous tous ! que ce soit effrayant !  
Nous sommes prêts au deuil, à la mort, au martyre.  
Que d'un coup de collier le genre humain s'en tire !  
Frappez-nous, percez-nous ! Traversons, s'il le faut,  
Avec le dernier camp, le dernier échafaud !  
Qu'il soit hideux, devant la terre intimidée,  
Ce duel sombre où la force a terrassé l'idée !  
Que le passé se rue et morde l'avenir !  
Qu'Haynau vienne tuer et Mastaï bénir !  
Qu'ils soient les éperviers, Seigneur, et nous les proies !  
Que nos poignets gonflés saignent sous les courroies !  
Que nous soyons trahis, vaincus, chassés, brisés,  
Et que tous les Judas donnent tous les baisers !  
Finissons-en. Voici nos têtes pour le glaive...  
Pourvu qu'à l'orient une blancheur se lève !  
Pourvu que, dans ses mains tenant tous les flambeaux,  
L'éclatant avenir sorte de nos tombeaux !

Pourvu que naisse enfin la nouvelle âme humaine !  
Pourvu qu'au vieil Adam Dieu par la main amène,  
Après tant de douleurs, tant de sang, tant de fiel,  
Cette âme, Ève d'en haut, la future du ciel !  
Pourvu qu'un jour, jour saint et dont mon cœur tressaille,  
Après nous, derniers morts du grand champ de bataille,  
Derniers épis du mal, derniers martyrs du fer,  
On voie, en un éden fait avec notre enfer,  
Debout sur notre cendre et sur notre désastre,  
L'homme adorant la paix, l'aigle regardant l'astre !

---



## VIII

### BORD DE LA MER

Le jour chasse le vent nocturne qui soufflait ;  
Le soleil dans la mer délaie un long reflet,  
Il monte, et semble fier que le gouffre lui mette  
Une traîne de flamme et le change en comète ;  
Les navires tremblants fendent l'onde, et ses plis  
Penchent leurs agrès noirs par la brise assouplis ;  
Un mont de roche à pic sur la plage s'élève ;  
La route qui descend des plaines à la grève  
Ouvre en la rencontrant les deux bras de l'Y grec  
Par où les chariots vont chercher du varech ;  
L'eau partout se hérissé, immense hécatonchire ;  
L'écume à tous les vents s'effare et se déchire  
Et vole, et l'on dirait que de ces flocons blancs  
Quelques-uns prennent vie et sont les goëlands ;  
Le tumulte infini dans l'ombre au loin bégaie ;

Et la légèreté des nuages égaie  
Toute cette farouche et fauve profondeur;  
L'aube chantante joue avec le flot grondeur;  
L'océan frais et pur se fronce aux rocs arides;  
La jeunesse éternelle offre toutes ses rides;  
L'innocent liseron, nourri de sel amer,  
Fleurit sous les blocs noirs du vieux mur de la mer,  
Et la création semble une apothéose;  
Comme un papillon donne un coup d'aile à la rose,  
Là-bas l'aigle de mer tourne autour du récif.

Et moi qui suis assis au bord des flots, pensif,  
Ne voyant même pas les horizons sévères,  
Regardant, noir rêveur, dans la nuit des calvaires,  
Les Socrates mourants, les pâles Jésus-Christes,  
J'écris ces vers au pied du Rocher des Proscrits,  
Pendant qu'un hollandais, qui prétend être corse,  
Met à l'esprit humain la chemise de force.

Jersey.

---

## IX

« M. Victor Hugo ne s'aperçoit donc pas qu'il devient monotone? »

*(Les Journaux de l'Empire.)*

— Tenez, mon président, je vous le dis d'aplomb,  
Je trouve, en vérité, que cela devient long.  
Cela finit par être un triste dialogue.  
Nous faisons à nous deux une lugubre églogue ;  
Vrai, vous me fatiguez, mon juge du bon Dieu.  
Si nous renouvelions la causerie un peu ?  
Parlons d'astronomie ou bien d'hippiatrique.  
Oui, c'est vrai, je me suis servi de cette trique ;  
Assomme-t-on les gens avec des éventails ?  
Quand vous répéterez sans fin tous ces détails,  
Après ? Bon, j'en conviens, c'est affreux, c'est infâme,  
Ce n'est pas bien du tout, j'ai tué cette femme ;  
Dans l'ombre, en guet-apens, si vous le préférez.  
J'ai de ses cheveux blancs à mes souliers ferrés ;  
On voit ces choses-là dans tous les mélodrames.  
Est-ce donc bien joli, mon juge, à dire aux dames ?

Nous devrions changer de conversation.  
Je l'ai mise en un trou; la belle invention!  
Et j'ai pillé la caisse et débouclé la bâche.  
Connu. C'est vieux. D'honneur, mon président rabâche;  
Il faudrait varier, dans l'intérêt de l'art.  
Vous ressassez toujours : — C'était dans le brouillard.  
— En décembre. — Au sortir d'un bois. — Un jour de pluie... —  
Eh bien, je vous le dis tout net, cela m'ennuie.  
Vous n'avez vraiment pas d'imagination.  
Et puis, vous y mettez beaucoup de passion.  
Cette femme était vieille, et j'étais pauvre, en somme.  
Là, ne pourrait-on pas, quand mai réjouit l'homme,  
Quand les petits oiseaux chantent au fond des bois,  
Quand les champs sont pleins d'ombre et d'amour et de voix,  
Et puisque nous voilà dans la saison des roses,  
Rire un moment, que diable! et parler d'autres choses! —

Et le juge répond, triste comme la loi :

— Ta mère assassinée est là, derrière toi!

22 décembre 1854.

X

L'EMPEREUR A COMPIÈGNE

Cet homme est dans les fleurs; il a, s'il fuit la ville,  
Saint-Cloud, Biarritz,  
Compiègne; autant d'azur que l'aigle, autant d'idylle  
Que Lycoris.

Autour de lui les dieux rayonnent dans des marbres;  
Les prés, les blés,  
Les champs brillent au loin, et les paons sous les arbres  
Sont étoilés;

En voyant ce front vil qu'aucuns remords n'émeuvent,  
Cet œil vitreux,

Que pensent les lauriers ? Qu'est-ce que les lys peuvent  
Se dire entre eux ?

On ne s'explique pas pourquoi le myrte encense  
L'homme de sang,  
Et comment à subir une telle présence  
Avril consent.

Les bois respectueux ont l'air de dire : sire !  
A ce larron ;  
Ils ne refusent rien au maître, et, s'il désire  
Un liseron,

Un iris, un bleuet candide, une pervenche,  
Ils les lui font !  
Est-ce que la nature ignore la revanche,  
O ciel profond ?

Est-ce qu'il est permis de se donner pour tâche  
Le mal, l'horreur,  
D'être un fourbe, un escroc, un gueux, un drôle, un lâche,  
Un empereur,

De jeter sur Paris la mort fauve et hagarde,  
Le faux serment,

L'effroi, sans que personne ait l'air d'y prendre garde  
Au firmament,

Sans qu'un puissant témoin fasse aux étoiles signe  
De moins briller,  
Au mois de mai d'avoir moins de parfums, au cygne  
De s'envoler;

Sans qu'on entende au loin gronder le flot sonore  
Le vent huer,  
Et sans qu'on voie autour du coupable l'aurore  
Diminuer;

Sans qu'au nom de l'honneur, de l'auguste justice,  
Des saintes lois  
Et du grand ciel, la ronce indignée avertisse  
L'ombre des bois,

Et sans que le printemps distingue entre un faussaire,  
D'où sont venus  
Tous nos pleurs, tous nos maux, tous nos deuils, et Glycère,  
Nymphé aux pieds nus?

Il a parfaitement oublié tous ses crimes,  
Le sang versé,  
Son serment, son honneur, son âme, et les abîmes  
Du noir passé;

Il a saisi le peuple et la loi dans sa serre,  
Joué son jeu,  
Et fait la quantité de forfaits nécessaire  
Pour être un dieu;

Les bonzes, les cadis, sous leur robe de femme,  
Le trouvent grand;  
C'est tout au plus s'il sait combien il est infâme,  
Et s'il comprend;

Il est l'idole informe et vague qu'on encense;  
Ses yeux font peur;



On devine qu'il est plein de toute-puissance  
A sa stupeur ;

Et c'est bien surprenant d'être un tel misérable,  
Et que les rois  
Soient petits devant vous plus qu'au pied de l'érable  
L'herbe des bois.

Ah! quand un homme a fait tout ce qu'a fait cet homme,  
Quand il est là,  
Lui qui livra ta Rome, ô Caton, à la Rome  
De Loyola,

Lui qui fit faire un pas monstrueux en arrière  
A la raison,  
Lui que guette la Prusse, espionne et guerrière,  
A l'horizon,

Lui qui, mettant un vote imbécile à la place  
Des droits trahis,  
Règne contre le peuple et par la populace  
Sur mon pays,

Lui par qui, dans un jour de deuil, d'abîme et d'ombre,  
Tout se perdit,

Il semble qu'il faudrait un rugissement sombre  
Sur ce bandit ;

Il semble que les champs devraient être lugubres  
Et mécontents,  
Et qu'il devrait sortir des forêts insalubres  
Un faux printemps !

Eh bien, non ! mai l'accepte et floréal l'accueille,  
Et le pervers  
Ne fait pas perdre un nid, une branche, une feuille  
Aux buissons verts ;

Et l'entrée en enfer due à ce misérable,  
C'est le jardin,  
Le lys, l'églantier, l'orme, et le cèdre et l'érable ;  
O lâche éden !

Il est dans le printemps, il est dans la nature  
Comme chez lui.  
Jamais par une plus monstrueuse ouverture  
Le mal n'a lui.

Le sort est vil ; de nous toujours, traître et fantasque,  
Il s'est joué ;

Mais jamais jusqu'ici l'on n'avait vu ce masque  
Si dénoué.

Et c'est l'étonnement des prophètes moroses,  
De toi, martyr,  
De toi, penseur, que tant de crime à tant de roses  
Puisse aboutir.

25 mai.

---



## XI

### AMNISTIE

Il s'assied sous un hêtre; il murmure : — J'oublie,  
Oubliez, oublions. — Douce mélancolie!  
Puis, tendre, il prend sa flûte et soupire :

— O proscrits,

Pyrame aima Thisbé, Céphale aima Procris,  
Je vous aime. Accourez, bannis, je vous appelle.  
Amnistie est un mot singulier que j'épelle;  
Je ne sais pas très bien ce qu'il veut dire. Et vous?  
Mais je vous aime. L'ombre est tiède, l'air est doux.  
Proscrits, je songe à vous dans ma joie innocente;  
Pour que je sois heureux il faut que je vous sente  
Respirer le même air que moi dans les vallons.  
Revenez. Je le sais, les jours d'exil sont longs.  
Il est temps qu'enfin moi, vous, vos fils, vos compagnes,  
Nous allions tous ensemble errer dans les campagnes.

Et que nous écoutions sous les mêmes berceaux  
 Et sous le même ciel le même chant d'oiseaux ;  
 Il est temps que je dise à mon Pinard fidèle :  
 Tiens ! voici le proscrit, et voici l'hirondelle !  
 Dieu te ramène l'une, et moi l'autre. — Exilés,  
 Prenez la clé des champs dans mon trousseau de clés ;  
 L'air du pays natal plaît à l'âme des sages ;  
 Les champs vous calmeront. Beauté des paysages !  
 Moi César, devant qui Béhic est à genoux.  
 Chers bannis, je vous rends la patrie. Aimons-nous.  
 Revenez. Craignez-vous que mes chiens ne vous mordent ?  
 Non. Mon sénat est doux. Les cœurs enfin s'accordent,  
 Et de boucher je suis redevenu berger.  
 Plus de banni dehors, dedans plus d'étranger.  
 Il me faut mes proscrits, mes proscrits à moi ! Certe  
 Je suis grand, mais sans vous la patrie est déserte.  
 Accourez dans mes bras et vivez sous mes lois.  
 Tous frères, tous français. Ainsi les vieux gaulois  
 Se réconciliaient trinquant sous la tonnelle ;  
 Le fond du verre était garni de pimprenelle.  
 Mon âme en sa beauté s'offre à vos yeux. Hélas !  
 Laissez-vous attendrir, proscrits. Quand Ménélas  
 Vit le sein nu d'Hélène, il jeta son épée.  
 Ma molle rêverie est de vous occupée.  
 Vous absents, je m'enfuis hagard dans les forêts.  
 En vain le Moniteur m'arrive humide et frais,  
 J'ai beau suivre aux prés verts la vache aisée à traire  
 Et songer au budget, j'ai beau pour me distraire  
 Laisser errer mes yeux sur le crâne poli  
 Du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély,

le  
 âit à  
 mons-  
 i berger.  
 ourez  
 arni de  
 Ma  
 s verts  
 ngély,

Je suis triste. Je sens du vague. Chaix d'Estange  
M'ennuie ; et par moments je me tourne. — Qu'entends-je ?  
Est-ce leur pas ? Vont-ils revenir, mes bannis ? —  
Oh ! revenez ! Avril gazouille dans les nids,  
Toutes les fleurs des bois mêlent leurs aromates.  
Cayenne et Lambessa, pontons et casemates,  
J'oublierai tout. Venez, liquidons le passé.  
Vous verrez mon petit apprendre l'A B C... —  
La République un jour s'éveilla désarmée,  
Et me vit souriant, debout, mèche allumée ;  
J'ai tiré le canon, puis on s'est tenu coi ;  
J'avais peut-être un peu juré je ne sais quoi,  
Mais à tous ces vieux faits qui diable s'intéresse ?  
Ce fut un coup de force avec un tour d'adresse ;  
Je fus Machiavel compliqué d'Auriol.  
Vous étiez la loi, soit, et je fus le viol,  
N'en parlons plus. Je hais les choses éternelles,  
Elles sont sans pitié, l'implacable est en elles.  
L'enfer dirait : toujours, mais moi je dis : assez !  
Je vous ai mitraillés, traqués, bannis, chassés,  
Dispersés comme un tas de cendre dans l'espace,  
Volés, assassinés... — Eh bien, je vous fais grâce !

---

; ? -  
Venez,  
'ai tiré  
vec un  
s pitié,  
e dans





## XII

Je ne désire pas la mort de Bonaparte.  
Quand cette aveugle idée arrive, je l'écarte.  
Je ne suis pas assez dans le secret du sort  
Pour me croire le droit de vouloir une mort ;  
Mon âme en son cachot n'a pas de meurtrière  
Par où laisser tomber une telle prière.  
Hommes, je ne hais point, même quand je combats.  
Je regarde, pensif, les choses d'ici-bas ;  
J'en suis blessé, mais non irrité ; j'y devine  
Sous le néant humain l'immensité divine,  
Et je laisse Dieu faire, en l'implorant pour tous.  
Celui qui, comme moi, sait qu'il faut être doux,  
Et que tout à la fin se retrouve et retombe,  
Ne jette jamais rien dans l'ombre de la tombe.

10 février 1861.

---



## XIII

### EN PLEIN DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ROSALIE DOISE

#### I

On voulait condamner cette fille, attendu  
Qu'une femme effarée, au regard éperdu,  
Dont on voit le col nu que va trancher la hache,  
Qui hurle, qu'à la planche effroyable on attache,  
Et dont on dit : voyez, longtemps elle se tut,  
Puis parla! — cela pose un jeune substitut.  
On passe conseiller, président, avant l'âge,  
Et l'on finit par faire un très beau mariage  
Et par avoir des champs, des fermes, un château,  
En suivant la rainure où glisse le couteau.

Ne jamais gaspiller, tant on se sent capable,  
Son temps à distinguer l'innocent du coupable,

Écraser l'accusé que Bergasse étouffait,  
N'être point scrupuleux, se montrer si bien fait  
Pour l'opprobre qu'on a l'estime de Baroche,  
Être un de ceux à qui la honte dit : approche!  
Et qui viennent, — la honte aide à l'avancement, —  
Eh quoi! mais c'est tout simple! et c'est ainsi vraiment  
Que le bonnet carré se dore et se galonne,  
Que du temple des lois on devient la colonne,  
Et qu'on reçoit la croix d'honneur, dans la saison,  
Des mains d'un accusé de haute trahison.

C'est pourquoi, lorsqu'on a tout ce qu'il faut pour plaire,  
Qu'on est par la cravate et les gants exemplaire,  
Qu'on sait être au bal jeune et vieux au tribunal,  
Quand on est élégant, doctrinaire, banal,  
Quand on a ce patois qu'Aulois prend pour du style,  
Faire guillotiner une femme est utile.  
D'une tête sanglante un juge est couronné.  
N'allez-vous pas blâmer un jeune homme bien né,  
Qui trouve sous sa main une obscure ouvrière,  
Une fille, et qui tient à faire sa carrière,  
De montrer à propos quelque férocité?  
On est un personnage important et compté  
Et que le journal cite en lettre majuscule  
Quand on a fait lier quelqu'un à la bascule.  
Chez le préfet le soir vous prenez votre thé;  
Par les meilleurs salons vous êtes accepté;  
— Voilà le substitut terrible qu'on renomme!  
Et l'évêque vous dit : C'est bien. Tonnez, jeune homme!

Quand  
st  
ontrer à  
Chez le

Ah! l'herbe de Clamart donne de beaux profits!  
On est celui que montre une mère à son fils ;  
On fascine, étant presque un acteur sur l'affiche,  
Une agnès de seize ans, fraîche, ingénue et riche,  
Qui danse avec vous, rit, parle de vos succès,  
Et de la femme à qui vous fîtes son procès,  
Pendant qu'en son tombeau cette morte farouche  
Sent fourmiller les vers de terre dans sa bouche.

Tel est le rêve fait par tous les débutants.

Ainsi songeait le frais Delangle en son printemps ;  
Ainsi songeait Troplong alors qu'il était rose ;  
Ainsi tout substitut songe en peignant sa prose,  
Laubardemont en herbe et Laffemas en fleur ;  
Ayant derrière lui la mort, sombre souffleur,  
Bellart jeune se dit : Soyons Jeffrye en France !  
Et c'est le front chargé de ce tas d'espérance  
Qu'en son riant matin, vers le but qui lui plaît,  
Chemine Grandperrette avec son pot au lait.

Tous veulent une affaire horrible en cour d'assises.  
Comme on haranguerait les faces indécises  
Des jurés, par la phrase aux meurtres entraînés!  
Car la justice est bête, et par le bout du nez  
On conduit où l'on veut Thémis, la vieille aveugle.  
On a reçu du ciel l'éloquence qui beugle ;

Si la chancellerie un jour vous remarquait,  
 Tout serait dit; d'emblée on arrive au parquet  
 De Paris, et l'on est bourreau sous l'œil du prince.

## II

Or le juge apprenti travaillait en province.

Un matin, calculant l'avenir, fatigué  
 Des bals de préfecture, et bâillant, et peu gai,  
 Ce garçon s'était dit dans un moment lucide:  
 — Ah! ce qu'il me faudrait, c'est un bon parricide! —  
 Car en effet, en grève, il est beau de pouvoir  
 Assaisonner la tête avec un voile noir.

Il chercha. Ce fut toi qu'il trouva, misérable!

Donc on prit cette femme.

Il est fort déplorable  
 Qu'on n'ait plus la torture. A bas Beccaria!  
 On fit du mieux qu'on put. On mit la paria

Dans un trou, sur un lit de paille, au fond de l'ombre.

Les geôles ont toujours quelque cabanon sombre,  
 Trop court pour qu'on s'y puisse étendre, trop étroit  
 Pour qu'on marche, et trop bas pour qu'on s'y tienne droit.  
 Le captif est là, seul, sous les nœuds qu'on lui forge,  
 Sous le poing de la nuit qui lui serre la gorge,  
 Et l'insomnie en pleurs brûle ses yeux sanglants.  
 Cela remplace un peu le réchaud de Vouglans,  
 Le chevalet, l'étau de bronze, la rapière  
 Lardant le patient sur la table de pierre,  
 Et le bouc qui léchait un homme enduit de miel.  
 Là, sans point d'appui, loin des hommes, loin du ciel,  
 Sentant la voix du juge ainsi qu'une piqûre,  
 Pendant que chaque jour grossit sa charge obscure,  
 Le prisonnier se dit : Je ne sais où je vais !

Personne assurément ne peut trouver mauvais  
 Qu'ayant besoin de faire avouer cette femme,  
 On l'enterrât vivante en cette crypte infâme.  
 C'est juste. On s'arrangea de façon qu'elle fût  
 Sans jour, sans air, avec le geôlier à l'affût  
 Guettant ses pleurs, ses cris, sa faim, sa soif, ses rêves.  
 L'affreux tourment qui n'a ni relâches, ni trêves,  
 L'étouffement pesait sur elle.

Ne pouvoir

Respirer, et râler dans l'ombre, et ne rien voir !

Ne pas dormir ! Toujours dans l'immonde cellule  
Quelque fourmillement effroyable pullule,  
Les murs glacés ont l'air d'être vos ennemis.  
Oh ! les hideux cachots ! il semble qu'on ait mis  
Un morceau de la nuit du tombeau dans ces caves.

Mais si l'on n'avait pas ces geôles, ces entraves,  
Ces gênes, tout irait fort mal, et l'accusé  
Peu docile, serait à tuer malaisé.  
Là du moins il est pris ; de tout l'on tient registre.  
Il descend marche à marche un escalier sinistre ;  
Les juges font sur lui de lugubres essais ;  
Pâle, il se sent poussé par derrière ; un procès  
Est une pente douce où l'on glisse à la tombe.

Cette fille expirait dans cette catacombe.

— C'est sa faute, disait le juge, elle se tait !  
Criminelle, avouez ! — Mais elle résistait,  
Et refusait d'entrer dans la sombre descente,  
La drôlesse ! attendu qu'elle était innocente.

Et c'était là sans doute un inconvénient.

Mais le juge ne peut avoir tort ; en niant,



On l'irrite. Il apprit soudain qu'elle était grosse,  
Et dit : Soit ; pour berceau l'enfant aura la fosse.

C'était son droit. Ne point vous ôter un cheveu,  
Mais faire ce qu'il faut pour avoir un aveu,  
C'est le dernier degré de l'art et de l'étude  
D'être tortionnaire avec mansuétude  
Et, sans bruit, sans emprunts au vieux code gaulois,  
D'employer l'agonie au triomphe des lois.

La damnée étouffait, et criait : Grâce ! grâce !  
Le juge lui disait : — Que veux-tu que j'y fasse ?  
Avoue ! — Elle pleurait. — De l'air ! je meurs ! — Tu n'as  
Qu'à parler, et d'un mot tu romps ce cadenas.  
Ta prison deviendra très douce. Vois, décide.  
Tu n'as qu'à t'avouer simplement parricide.  
— Non ! — Je te rendrai l'air et le jour. Tu pourras  
Avoir des fleurs, avoir un lit, avoir des draps ;  
Sortir dans le préau si cela te contente ;  
Tu redeviendras fraîche et grasse et bien portante ;  
Tu seras bien logée et bien nourrie ; il faut,  
Femme, si tu veux vivre, accepter l'échafaud.

Et ce raisonnement touchait peu cette folle.

Forcée à la loi. Tout autre axiome est frivole.

Quoi, tant d'hommes savants, quoi, Treilhard, Portalis,  
Quoi, Tronchet qui plaida devant la fleur de lys,  
Séguier, Berlier, auront dépensé des semaines  
A souder la loi gothe avec les lois romaines,  
Bigot-Prémeneu, payé par le budget,  
Aura consulté Mourre et consulté Target;  
Ils auront fait un code étonnant, et ces maîtres,  
Ces clerks, sachant par cœur le droit de nos ancêtres,  
Cas simples, cas royaux, chefs-plaids et francs-alleux,  
Auront perdu leur temps! Ce serait scandaleux,  
Certe! Et puis à la fin l'amour-propre s'en mêle.  
Quoi! la loi fléchirait devant cette femelle!  
Un jeune magistrat, voyons, peut-il lâcher  
Une femme qu'il est allé très loin chercher,  
Qui peut-être, après tout, quoique fort obstinée,  
Est à peu près coupable, et qui, guillotinée  
Fera parler de lui chez le garde des sceaux!  
Cette fille est d'ailleurs sans mœurs. Les noirs ciseaux  
Sont au greffe, et bientôt mordront sa chevelure!

Il criait : Parricide! avoue. Il faut conclure! —  
Elle disait : — Jamais! — L'innocence est de fer.  
On dut la murer presque au fond de cet enfer.

Dans son sein cependant le pauvre petit être,  
L'ange obscur, avait l'air de ne vouloir plus naître,  
Et, sans savoir nos lois, nos jougs, notre secret,  
Ni ce que lui faisait la justice, il mourait.

Elle en tremblait du moins. Prise entre ces murailles,  
Elle épiait cette âme éclosée en ses entrailles,  
Elle en craignait la fuite, et dans son flanc muet  
Il lui semblait parfois que rien ne remuait...

Si bien qu'un jour, vaincue enfin, découragée,  
Stupide, cette mère et cette naufragée,  
Sans espoir, n'ayant plus que le choix de l'écueil,  
Sentant son ventre, hélas! devenir un cercueil  
Et le doux innocent périr dans ce repaire,  
Pour sauver son enfant, dit : — J'ai tué mon père!

21 novembre 1862.

---



## XIV

### MENTANA

A GARIBALDI

#### I

Ces jeunes gens, ces fils de Brutus, de Camille,  
De Thraséas, combien étaient-ils ? quatre mille.  
Combien sont morts ? six cents. Six cents ! comptez, voyez.  
Une dispersion de membres foudroyés,  
Des bras rompus, des yeux troués et noirs, des ventres  
Où fouillent en hurlant les loups sortis des antres,  
De la chair mitraillée au milieu des buissons,  
C'est là tout ce qui reste, après les trahisons,  
Après le piège, après les guets-apens infâmes,  
Hélàs, de ces grands cœurs et de ces grandes âmes !  
Voyez. On les a tous fauchés d'un coup de faux.

Leur crime ? ils voulaient Rome et ses arcs triomphaux ;  
Ils défendaient l'honneur et le droit, ces chimères.  
Venez, reconnaissez vos enfants, venez, mères !  
Car, pour qui l'allaita, l'homme est toujours l'enfant.  
Tenez ; ce front hagard, qu'une balle ouvre et fend,  
C'est l'humble tête blonde où jadis, pauvre femme,  
Tu voyais rayonner l'aurore et poindre l'âme ;  
Ces lèvres, dont l'écume a souillé le gazon,  
O nourrice, après toi bégayaient ta chanson ;  
Cette main froide, auprès de ces paupières closes,  
A fait jaillir ton lait sous ses petits doigts roses ;  
Voici le premier-né, voici le dernier-né.  
O d'espérance éteinte amas infortuné !  
Pleurs profonds ! ils vivaient ; ils réclamaient le Tibre ;  
Être jeune n'est pas complet sans être libre ;  
Ils voulaient voir leur aigle immense s'envoler ;  
Ils voulaient affranchir, réparer, consoler ;  
Chacun portait en soi, pieuse idolâtrie,  
Le total des affronts soufferts par la patrie,  
Ils savaient tout compter, tout, hors les ennemis.  
Hélas ! vous voilà donc pour jamais endormis !  
Les heures de lumière et d'amour sont passées,  
Vous n'effeuillerez plus avec vos fiancées  
L'humble étoile des prés qui rayonne et fleurit...  
Que de sang sur ce prêtre, ô pâle Jésus-Christ !

Pontife élu que l'ange a touché de sa palme,  
A qui Dieu commanda de tenir, doux et calme,  
Son évangile ouvert sur le monde orphelin,

! Car,  
voyais  
: ces  
ofonds !  
parer,  
s voilà  
ne et

O frère universel à la robe de lin,  
A demi dans la chaire, à demi dans la tombe,  
Serviteur de l'agneau, gardien de la colombe,  
Qui des cieux dans ta main portes le lys tremblant,  
Homme près de ta fin, car ton front est tout blanc  
Et le vent du sépulcre en tes cheveux se joue,  
Vicaire de celui qui tendait l'autre joue,  
A cette heure, ô semeur des pardons infinis,  
Ce qui plaît à ton cœur et ce que tu bénis  
Sur notre sombre terre où l'âme humaine lutte,  
C'est un fusil tuant douze hommes par minute !

Jules deux reparait sous sa mitre de fer.  
La papauté féroce avoue enfin l'enfer.

Certes, l'outil du meurtre a bien rempli sa tâche ;  
Ces rois ! leur foudre est traître et leur tonnerre est lâche.  
Avoir été trop grands, français, c'est importun.  
Jadis un contre dix, aujourd'hui dix contre un.  
France, on te déshonore, on te traîne, on te lie,  
Et l'on te force à mettre au bagne l'Italie.  
Voilà ce qu'on te fait, colosse en proie aux nains !  
Un ruisseau fumant coule au flanc des Apennins.

## II

O sinistre vieillard, te voilà responsable  
 Du vautour déterrante un crâne dans le sable  
 Et du croassement lugubre des corbeaux !  
 Emplissez désormais ses visions, tombeaux,  
 Paysages hideux où rôdent les belettes,  
 Silhouettes d'oiseaux perchés sur des squelettes !  
 S'il dort, apparais-lui, champ de bataille noir !

Les canons sont tout chauds ; ils ont fait leur devoir,  
 La mitraille invoquée a tenu sa promesse ;  
 C'est fait. Les morts sont morts. Maintenant dis la messe.  
 Prends dans tes doigts l'hostie en t'essuyant un peu,  
 Car il ne faudrait pas mettre du sang à Dieu !  
 Du reste tout est bien. La France n'est pas fière ;  
 Le roi de Prusse a ri ; le denier de Saint-Pierre  
 Prospère, et l'irlandais donne son dernier sou ;  
 Le peuple cède et met en terre le genou ;  
 De peur qu'on ne le fauche, il plie, étant de l'herbe ;  
 On reprend Frosinone et l'on rentre à Viterbe ;  
 Le czar a commandé son service divin ;  
 Partout où quelque mort blêmit dans un ravin,



Le rat joyeux le ronge en tremblant qu'il ne bouge ;  
Ici la terre est noire ; ici la plaine est rouge ;  
Garibaldi n'est plus qu'un vain nom immortel,  
Comme Léonidas, comme Guillaume Tell ;  
Le pape, à la Sixtine, au Gésu, chez les Carmes,  
Met tous ses diamants ; tendre, il répand des larmes  
De joie ; il est très doux ; il parle du succès  
De ses armes, du sang versé, des bons français,  
Des quantités de plomb que la bombe jette,  
Modestement, les yeux baissés, comme un poète  
Se fait un peu prier pour réciter ses vers.  
De convois de blessés les chemins sont couverts.  
Partout rit la victoire.

#### Utilité des traîtres.

Dans les perles, la soie et l'or, parmi tes reîtres  
Qu'hier, du doigt, aux champs de meurtre tu guidais,  
Pape, assis sur ton trône et siégeant sous ton dais,  
Coiffé de ta tiare aux trois couronnes, prêtre,  
Tu verras quelque jour au Vatican peut-être  
Entrer un homme triste et de haillons vêtu,  
Un pauvre, un inconnu. Tu lui diras : — Qu'es-tu,  
Passant ? que me veux-tu ? sors-tu de quelque geôle ?  
Pourquoi voit-on ces brins de laine à ton épaule ?  
— Une brebis était tout à l'heure dessus,  
Répondra-t-il. Je viens de loin. Je suis Jésus.

onidas,  
parle du  
Se fait

diffé de  
liras :  
lessus,

## III

Une chaîne au héros ! une corde à l'apôtre !  
 John Brown, Garibaldi, passez l'un après l'autre.  
 Quel est ce prisonnier ? c'est le libérateur.  
 Sur la terre, en tous lieux, du pôle à l'équateur,  
 L'iniquité prévaut, règne, triomphe, et mène  
 De force aux lâchetés la conscience humaine.  
 O prodiges de honte ! étranges impudeurs !  
 On accepte un soufflet par des ambassadeurs.  
 On jette aux fers celui qui nous a fait l'aumône.  
 — Tu sais, je t'ai blâmé de lui donner ce trône ! —  
 On était gentilhomme, on devient alguazil.  
 Débiteur d'un royaume, on paie avec l'exil.

Pourquoi pas ? on est vil. C'est qu'on en reçoit l'ordre.  
 Rampons. Lécher le maître est plus sûr que le mordre.  
 D'ailleurs tout est logique. Où sont les contre-sens ?  
 La gloire a le cachot, mais le crime a l'encens ;  
 De quoi vous plaignez-vous ? L'infâme étant l'auguste,  
 Le vrai doit être faux, et la balance est juste.  
 On dit au soldat : frappe ! il doit frapper. La mort  
 Est la servante sombre aux ordres du plus fort.

Et puis, l'aigle peut bien venir en aide au cygne !  
Mitrailler est le dogme et croire est la consigne.  
Qu'est pour nous le soldat ? du fer sur un valet.  
Le pape veut avoir son Sadowa ; qu'il l'ait.  
Quoi donc ! en viendra-t-on dans le siècle où nous sommes  
A mettre en question le vieux droit qu'ont les hommes  
D'obéir à leur prince et de s'entre-tuer ?  
Au prétendu progrès pourquoi s'évertuer  
Quand l'humble populace est surtout coutumière ?  
La masse a plus de calme ayant moins de lumière.  
Tous les grands intérêts des peuples, l'échafaud,  
La guerre, le budget, l'ignorance qu'il faut,  
Courent moins de dangers, et sont en équilibre  
Sur l'homme garrotté mieux que sur l'homme libre.  
L'homme libre se meut et cause un tremblement.  
Un Garibaldi peut tout rompre à tout moment ;  
Il entraîne après lui la foule, qui déserte  
Et passe à l'Idéal. C'est grave. On comprend, certe,  
Que la société, sur qui veillent les cours,  
Doit trembler et frémir et crier au secours,  
Tant qu'un héros n'est pas mis hors d'état de nuire.

Le phare, aux yeux de l'ombre, est coupable de luire.

## IV

Votre Garibaldi n'a pas trouvé le joint.  
Çà, le but de tout homme ici-bas n'est-il point  
De tâcher d'être dupe aussi peu que possible ?  
Jouir est bon. La vie est un tir à la cible.  
Le scrupule en haillons grelotte ; je le plains.  
Rien n'a plus de vertu que les coffres-forts pleins.  
Il est de l'intérêt de tous qu'on ait des princes  
Qui fassent refluer leur or dans les provinces ;  
C'est pour cela qu'un roi doit être riche ; avoir  
Une liste civile énorme est son devoir ;  
Le pape, qu'on voudrait confiner dans les astres,  
Est un roi comme un autre. Il a besoin de piastres,  
Que diable ! L'opulence est le droit du saint lieu ;  
Il faut dorer le pape afin de prouver Dieu ;  
N'avoir pas une pierre où reposer sa tête  
Est bon pour Jésus-Christ. La loque est déshonnête.  
Voyons la question par le côté moral ;  
Le but du colonel est d'être général,  
Le but du maréchal est d'être connétable !  
Avant tout, mon paiement. Mettons cartes sur table.  
Un renégat a tort tant qu'il n'est pas muchir ;  
Alors il a raison. S'arrondir, s'enrichir,

Tout est là. Regardez, nous prenons les Hanovres.  
Et quant à ces bandits qui veulent rester pauvres,  
Ils sont les ennemis publics. Sus ! hors la loi !  
Ils donnent le mauvais exemple. Coffrez-moi  
Ce gueux, qui, dictateur, n'a rien mis dans sa poche.

On se heurte au battant lorsqu'on touche à la cloche,  
Et lorsqu'on touche au prêtre on se heurte au soudard.  
Morbleu, la papauté n'est pas un objet d'art !  
Par le sabre en Espagne, en Prusse par la schlague,  
Par la censure en France, on modère, on élague  
L'excès de rêverie et de tendance au droit ;  
Le peuple est pour le prince un soulier fort étroit ;  
L'élargir en l'usant aux marches militaires  
Est utile. Un pontife, en ses sermons austères,  
Sait rattacher au ciel nos lois, qu'on nomme abus,  
Et le knout en latin s'appelle Syllabus.  
L'ordre est tout. Le fusil Chassepot est suave.  
Le progrès est béni ; dans quoi ? dans le zouave !  
Les boulets sont bénis dans leurs coups ; le chacal  
Est béni dans sa faim, s'il est pontifical.  
Nous trouvons excellent, quant à nous, que le pape  
Rie au nez de ce siècle inepte, écrase, frappe,  
Et, du moment qu'on veut lui prendre son argent,  
Se fasse carrément recruteur et sergent,  
Pousse à la guerre, et crie : à mort quiconque est libre !  
Qu'il recommande au prône un obus de calibre,  
Qu'il dise en achevant sa prière : égorgez !  
Envoie aux combattants force fourgons chargés,

De la poudre, du fer, du plomb, et ravitaille  
L'extermination sur les champs de bataille !

## V

Qu'il aille donc ! qu'il aille, emportant son mandat,  
Ce chevalier errant des peuples, ce soldat,  
Ce paladin, ce preux de l'idéal ! qu'il parte.  
Nous, les proscrits d'Athènes, à ce proscrit de Sparte  
Ouvrons nos seuils ; qu'il soit notre hôte maintenant ;  
Qu'en notre maison sombre il entre rayonnant.  
Oui, viens, chacun de nous, frère à l'âme meurtrie,  
Veut avec son exil te faire une patrie !  
Viens, assieds-toi chez ceux qui n'ont plus de foyer.  
Viens, toi qu'on a pu vaincre et qu'on n'a pu ployer !  
Nous chercherons quel est le nom de l'espérance ;  
Nous dirons : Italie ! et tu répondras : France !  
Et nous regarderons, car le soir fait rêver,  
En attendant les droits, les astres se lever.  
L'amour du genre humain se double d'une haine  
Égale au poids du joug, au froid noir de la chaîne,  
Aux mensonges du prêtre, aux cruautés du roi.  
Nous sommes rugissants et terribles. Pourquoi ?  
Parce que nous aimons. Toutes ces humbles têtes,  
Nous voulons les voir croître et nous sommes des bêtes

Dans l'ancre, et nous avons les peuples pour petits.  
 Jetés au même écueil, mais non pas engloutis,  
 Frère, nous nous dirons tous les deux notre histoire ;  
 Tu me raconteras Palerme et ta victoire,  
 Je te dirai Paris, sa chute et nos sanglots,  
 Et nous lirons ensemble Homère au bord des flots,  
 Puis tu continueras ta marche âpre et hardie.

eût  
avec

Et, là-bas, la lueur deviendra l'incendie.

VI

Ah ! race italienne, il était ton appui !  
 Ah ! vous auriez eu Rome, ô peuples, grâce à lui,  
 Grâce au bras du guerrier, grâce au cœur du prophète.  
 D'abord il l'eût donnée, ensuite il l'eût refaite.

Oui, calme, ayant en lui de la grandeur assez  
 Pour s'ajouter sans trouble aux héros trépassés,  
 Il eût reforgé Rome ; il eût mêlé l'exemple  
 Du vieux sépulcre avec l'exemple du vieux temple ;  
 Il eût mêlé Turin, Pise, Albe, Velletri,  
 Le Capitole avec le Vésuve, et pétri

L'âme de Juvénal avec l'âme de Dante ;  
Il eût trempé d'airain la fibre indépendante ;  
Il vous eût des titans montré les fiers chemins.  
Pleurez, italiens ! il vous eût faits romains.

## VII

Le crime est consommé. Qui l'a commis ? Ce pape ?  
Non. Ce roi ? non. Le glaive à leur bras faible échappe.  
Qui donc est le coupable alors ? Lui. L'homme obscur ;  
Celui qui s'embusqua derrière notre mur,  
Le fils du Sinon grec et du Judas biblique ;  
Celui qui, souriant, guetta la République,  
Son serment sur le front, son poignard à la main.

Il est parmi vous, rois, ô groupe à peine humain,  
Un homme que l'éclair de temps en temps regarde.  
Ce condamné, qui triple autour de lui sa garde,  
Perd sa peine. Son tour approche. Quand ? Bientôt.  
C'est pourquoi l'on entend un grondement là-haut.  
L'ombre est sur vos palais, ô rois. La nuit l'apporte.  
Tel que l'exécuteur frappant à votre porte,  
Le tonnerre demande à parler à quelqu'un.



Et cependant l'odeur des morts, affreux parfum  
Qui se mêle à l'encens des Tedeums superbes,  
Monte du fond des bois, du fond des prés pleins d'herbes,  
Des steppes, des marais, des vallons, en tous lieux !  
Au fatal boulevard de Paris oublieux,  
Au Mexique, en Pologne, en Crète où la nuit tombe,  
En Italie, on sent un miasme de tombe,  
Comme si, sur ce globe et sous le firmament,  
Étant dans sa saison d'épanouissement,  
Vaste mancenillier de la terre en démente,  
Le carnage vermeil ouvrait sa fleur immense.  
Partout des égorgés ! des massacrés partout !  
Le cadavre est à terre et l'idée est debout.  
Ils gisent étendus dans les plaines farouches,  
L'appel aux armes flotte au-dessus de leurs bouches.  
On les dirait semés. Ils le sont. Le sillon  
Se nomme liberté. La mort est l'aquilon,  
Et les morts glorieux sont la graine sublime  
Qu'elle disperse au loin sur l'avenir, abîme.  
Germez, héros ! et vous, cadavres, pourrissez.  
Fais ton œuvre, ô mystère ! épars, nus, hérissés,  
Béants, montrant au ciel leurs bras coupés qui pendent,  
Tous ces exterminés immobiles attendent.

Et tandis que les rois, joyeux et désastreux,  
Font une fête auguste et triomphale entre eux,  
Tandis que leur olympe abonde, au fond des nues,  
En fanfare, en festins, en joie, en gorges nues,

Rit, chante, et, sur nos fronts, montre aux hommes contents  
Une fraternité de czars et de sultans,  
De son côté, là-bas, au désert, sous la bise,  
Dans l'ombre avec la mort le vautour fraternise ;  
Les bêtes du sépulcre ont leur vil rendez-vous ;  
Le freux, la louche orfraie, et le pygargue roux,  
L'âpre autour, les milans, féroces hirondelles,  
Volent droit aux charniers, et tous, à tire-d'ailes,  
Se hâtent vers les morts, et ces rauques oiseaux  
S'abattent, l'un mordant la chair, l'autre les os,  
Et, criant, s'appelant, le feu sous les paupières,  
Viennent boire le sang qui coule entre les pierres.

## VIII

O peuple, noir dormeur, quand t'éveilleras-tu ?  
Rester couché sied mal à qui fut abattu.  
Tu dors, avec ton sang sur les mains et, stigmaté  
Que t'a laissé l'abjecte et dure casemate,  
La marque d'une corde autour de tes poignets.  
Qu'as-tu fait de ton âme, ô toi qui t'indignais ?  
L'empire est une cave, et toutes les espèces  
De nuit te tiennent pris sous leurs brumes épaisses.  
Tu dors, oubliant tout, ta grandeur, son complot,  
La liberté, le droit, ces lumières d'en haut ;

Tu fermes les yeux, lourd, gisant sous d'affreux voiles,  
Sans souci de l'affront que tu fais aux étoiles !  
Allons, remue. Allons, mets-toi sur ton séant.  
Qu'on voie enfin bouger le torse du géant.  
La longueur du sommeil devient ignominie.  
Es-tu las ? es-tu sourd ? es-tu mort ? Je le nie.  
N'as-tu pas conscience en ton accablement  
Que l'opprobre s'accroît de moment en moment ?  
N'entends-tu pas qu'on marche au-dessus de ta tête ?  
Ce sont les rois. Ils font le mal. Ils sont en fête.  
Tu dors sur ce fumier ! Toi qui fus citoyen,  
Te voilà devenu bête de somme. Eh bien,  
L'âne se lève, et brait ; le bœuf se dresse, et beugle.  
Cherche donc dans ta nuit puisqu'on t'a fait aveugle.  
O toi qui fus si grand, debout ! car il est tard.  
Dans cette obscurité l'on peut mettre au hasard  
La main sur de la honte ou bien sur de la gloire ;  
Étends le bras le long de la muraille noire ;  
L'inattendu dans l'ombre ici peut se cacher ;  
Tu parviendras peut-être à trouver, à toucher,  
A saisir une épée entre tes poings funèbres,  
Dans le tâtonnement farouche des ténèbres !

Hauteville-House, novembre 1867.



XV

APRÈS SEIZE ANS

2 DÉCEMBRE 1867

I

L'empire est un succès. Quel beau commencement !  
Paris vaut une messe et coûte un faux serment ;  
Ce n'est pas cher. Seize ans de gloire ! une jonchée  
De lauriers et de fleurs, et l'histoire est trichée.  
Tant pis pour elle. Hurrah ! plus d'émeute à Roubaix.  
Le sultan à la France offre huit chevaux bais ;  
On en attellera le carrosse du sacre.  
Nul revenant ne vient rabâcher le massacre ;  
Les morts du Deux-Décembre ont le sommeil profond.  
Les institutions de bienfaisance vont,  
Et Saint-François Régis sourit dans l'atmosphère.

Le crédit mobilier est une bonne affaire  
 Pour les banques ; et Fould, quoique mort, est vivant  
 Dans tout ce qu'on achète et dans tout ce qu'on vend,  
 Compris la conscience, et dans les phénomènes  
 De l'enregistrement, du timbre et des domaines.  
 L'emprunt met une pièce aux déficits. Fort bien.  
 Le vieux Paris, Sauval, Du Breul, Félibien,  
 Se sauvent effarés devant Haussmann qui pioche.  
 Au bambino du ciel l'empire offre son mioche ;  
 Le pape, doux parrain, donne un récépissé.  
 Le droit est un vieux mot, peu su, mal prononcé ;  
 La justice est un pont qu'on passe avec péage ;  
 Quand les communiqués pleuvent, c'est un nuage  
 De vérités qui crève, et, non sans quelque ennui,  
 Le journal se secoue, arrosé malgré lui ;  
 L'honneur, qui pour bien vivre a plus d'une recette,  
 Est un fils que Tartuffe eut jadis de Macette ;  
 Quant à la probité, c'est une bague au doigt ;  
 Ayez cet ornement, si bon vous semble. On voit  
 Le temps qu'il fait au juge ainsi qu'au baromètre.  
 Tout ce qu'un crime peut au bon ordre promettre,  
 L'empire l'a tenu. Le peuple est au repos ;  
 Les Turennes manquant, on a des chassepots.  
 Tout rit. L'esprit humain est las, l'armée est forte.  
 Lui, règne.

Mais Dieu dit : Le châtement m'importe.

Nous l'aurons.

## II

Vous l'avez. Que vous faut-il de plus ?  
Quoi donc ! ne voit-on pas commencer le reflux ?  
Hier triste, aujourd'hui lugubre, et demain pire.

Derrière ce châssis mal peint qu'on nomme empire,  
Les ténèbres ; un puits d'ignorance, un cachot  
D'opprobre, en bas la faim, la banqueroute en haut,  
Paphos pourrie offerte à ceux qui rêvaient Sparte,  
Deuil, cendre, et tout au fond l'accusé Bonaparte.  
Si l'on tâche de voir un peu l'autre côté  
Du triomphe, et l'envers de la prospérité,  
On aperçoit cela. Que vous faut-il encore ?  
Le hibou ne croasse et Troplong ne pérore  
Que la nuit. La nuit sourde est leur milieu joyeux.  
Donc il fait nuit. Voyez la lueur de leurs yeux.  
On est vêtu de pourpre et l'historiographe  
Du manteau de César pourra dorer l'agrafe.  
Bien. Soit. — Tournez la page et voyez le verso.  
Le sépulcre est déjà visible en ce berceau.

Nous eûmes du bonheur au jeu ; mais notre caisse  
 A des fêlures, fuit, penche, et son niveau baisse  
 Comme une eau qui se vide en d'obscurs entonnoirs ;  
 L'azur du livre bleu se pique de points noirs ;  
 Sadowa nous surprend, Luxembourg nous échappe ;  
 Que faire ? s'incliner. La Providence frappe.

La main est divine. Oui. Le soufflet est prussien.

Notre pape in petto, le petit Lucien,  
 A tout l'air d'un fruit sec. Du Vulture à la Sprée,  
 Toute la monarchie en masse est délabrée ;  
 Czars mal portants, sultans malades, archiducs  
 Peu chanceux, pape aveugle et sanglant, rois caducs.  
 Est-ce que ces voleurs de peuples, ces gueux princes,  
 Ces grecs du trône, entr'eux s'escroquant des provinces,  
 N'entendent point craquer sous leur pas le plancher ?  
 Mané Thécel Pharès commence à s'ébaucher.  
 Couza fuit, François fuit, Maximilien tombe.  
 Le trône est une trappe ouverte sur la tombe.  
 Le dur Mexique lutte armé du talion,  
 Car la louve espagnole allaita ce lion  
 Et sa liberté fauve ignore la clémence ;  
 Dans cette ombre, hélas, erre une femme en démence.  
 Les contre-coups lointains deviennent sérieux ;  
 Et dans on ne sait quel brouillard mystérieux



Où pleure Hécube, où rit Cassandre, où rôde Électre,  
L'empereur assassin songe à l'empereur spectre.  
Il décline par où naguère il triomphait.  
Que de revers ! comptez. Qu'est-ce que son forfait ?  
Un cachot sur nos fronts, sous ses pieds un abîme.  
Il sent se lézarder sinistrement son crime.  
N'est-ce pas assez ?

— Non.

— Que voulez-vous donc ?

— Tout.

### III

Tout. Les tyrans à bas et les hommes debout.  
Tout. La fin. Ce qu'il faut à notre âpre insomnie,  
C'est la captivité du genre humain finie,  
C'est le souffle orageux des clairons, c'est l'écho  
Des trompettes jetant à terre Jéricho,  
C'est le débordement des Tibres et des Rhônes,  
C'est l'écroulement vaste et farouche des trônes,  
C'est leur dernière armée en fuite à l'horizon !

Ce qu'il nous faut, c'est l'âme écrasant sa prison,  
C'est le peuple arrachant sa chaîne avec furie,  
C'est l'Amour criant : Guerre! et la sainte Patrie  
Criant : Peuples, j'abdique, et suis l'Humanité!  
C'est la Paix disant : Passe avant moi, Liberté!  
C'est en nos cœurs gonflés la colère profonde,  
C'est l'épée en nos mains pour délivrer le monde,  
C'est l'imbécile amas des rois séditieux  
A nos pieds, et l'aurore immense dans les cieux!

2 décembre 1867.



## XVI

## BAUDIN

La barricade était livide dans l'aurore,  
Et, comme j'arrivais, elle fumait encore ;  
Rey me serra la main et dit : Baudin est mort.

Il semblait calme et doux comme un enfant qui dort,  
Ses yeux étaient fermés, ses bras pendaient, sa bouche  
Souriait d'un sourire héroïque et farouche ;  
Ceux qui l'environnaient l'emportèrent.

Et tous,

Depuis ce jour, l'exil s'étant fermé sur nous,  
Nous songeons à celui qui mourut, et dont l'âme  
Luit sur Paris ainsi que dans l'ombre une flamme,  
Et nous disons : Hélas ! c'est toi qui fus choisi !

O toi qui dors là-bas, nous qui saignons ici,

Nous l'envions. Heureux ceux que reprend la tombe!  
 Celui qui reste droit devant celui qui tombe  
 Médite, car tous deux sont, en dépit du sort,  
 Debout, l'un dans la vie et l'autre dans la mort.  
 Mais dans ce monde, où passe et repasse sans cesse  
 Une inondation de honte et de bassesse,  
 Où tant d'hommes, plus vains que les mouches d'été,  
 Vendant leur avenir au présent effronté,  
 Pour avoir plus d'orgie acceptent plus d'abîme,  
 Et chantent, joyeux d'être abjects, ô ciel sublime,  
 Ciel noir! comment ne pas envier la faveur  
 D'une balle qui vient frapper un front rêveur!  
 Comment ne pas frémir devant la suite obscure  
 Des crimes de Néron vivant comme Épicure,  
 Ne s'inquiétant pas de ce que produiront  
 Ses forfaits, ses plaisirs, sa joie et notre affront,  
 Faisant avec Dieu sombre une folle gageure,  
 Et, vil, petit, terrible, avec son noir parjure,  
 Ses fraudes, son succès, sa fange, affreux ciment,  
 Bâtissant on ne sait quel vaste écroulement!  
 Comment ne pas aimer la caresse subite  
 De la mort, spectre auguste avec qui l'âme habite,  
 Et qui vous ouvre une ombre étoilée où tout luit?  
 La mort, c'est le matin, et l'exil, c'est la nuit.

Quand tombent les hérauts du progrès populaire,  
 Quand une main d'en haut, dans un jour de colère,  
 Leur ôte brusquement des lèvres le clairon,  
 Quand Botzaris périt, quand expire Byron,

Quand les quatre sergents de la Rochelle meurent,  
On entend le sanglot des nations qui pleurent ;  
Les peuples sous ces deuils se courbent accablés  
Et tristes, comme après un orage les blés.  
Ces martyrs sont sacrés, et sur toutes les lèvres  
Leurs noms volent, donnant aux cœurs les saintes fièvres ;  
Ils sont l'exemple, ils sont l'honneur, ils sont l'espoir.  
Même quand tout s'éclipse on croit encor les voir ;  
Leur œil fixe soutient ceux qui jamais ne cèdent ;  
Ils font songer l'enfant qui s'élève, ils l'obsèdent  
Du superbe besoin de leur être pareils ;  
Et, quand la liberté, dorant les cieux vermeils,  
Reparaît, et revient sur les cimes éclore,  
Leurs grands fantômes sont mêlés à cette aurore.

Mourir, c'est vaincre. Un mort brille, éclaire et conduit.

Dans les temps ténébreux où tout s'écroule et fuit,  
Quand un assassin fait balbutier l'histoire,  
Quand le crime finit par avoir de la gloire,  
Et qu'il ôte son masque inutile à garder,  
Estimant que sa honte est bonne à regarder ;  
Quand, lâche et subissant cette infâme bravade,  
La conscience, ainsi qu'un voleur qui s'évade,  
Retient son souffle, rampe et tremble ; quand les fronts  
N'ont presque plus de forme à cause des affronts,  
Il est bon de sentir dans l'ombre la présence  
De la mystérieuse et sévère innocence

Qui vit dans les tombeaux et que les morts ont seuls,  
 Et de voir dans la nuit la blancheur des linceuls.  
 Ce qu'on appelle une ombre est une âme rentrée  
 Dans l'azur, mais restée au fond de l'empyrée,  
 Et qui parle à voix basse au peuple humilié.

Ah! les morts sont présents! L'absent, c'est l'oublié.  
 L'absent, c'est le proscrit.

— Que fait donc la patrie?

Se dit-il. Un bandit la tient, elle est flétrie,  
 Elle est vendue, elle est esclave, sans appui,  
 Sans gloire. Et l'on entend quelqu'un rire; c'est lui,  
 Et c'est elle!

Eh bien, soit. On est proscrit, on pense,  
 On saigne, avec l'oubli railleur pour récompense;  
 Tout est bien. Voulait-on autre chose? En avant!  
 Vers quoi? vers le tombeau, vers la nuit, vers le vent,  
 Vers l'orage et l'écueil. Pourquoi pas? Rome! Auguste  
 Sort d'Octave, et le vrai devient faux, et l'injuste  
 En perspective avec le juste se confond;  
 Tais-toi, proscrit!

On sent de l'ironie au fond  
 Du murmure des flots comme du bruit des hommes.  
 Dans cette brume où tous pêle-mêle nous sommes  
 On jette sa pensée, inutile semeur;  
 L'insulte est par moments distincte en la rumeur

Que fait autour de vous la vie universelle;  
On rêve; l'océan, plus grand que vous, chancelle;  
On est chez l'étranger qui, froid, libre et jaloux,  
Aime chez lui le droit et le tyran chez vous;  
On regarde l'anglais admirer Bonaparte;  
On voit cette Carthage où brille un peu de Sparte,  
Londre, à quiconque opprime autrui tendre la main;  
On marche seul, on suit à pas lents son chemin  
Dans ce désert, la foule. O nostalgie amère!  
On passe regardé de travers, comme Homère.

15 juillet 1868.

---





## XVII

### LESURQUE

La Chambre criminelle de la Cour de  
cassation.....

Déclare la revision du procès Lesurque  
non recevable.

(Arrêt du 17 décembre 1868.)

#### I

Et c'est ainsi qu'un tas d'hommes à jupe rouge,  
Plus vils dans leur sénat qu'un forçat dans son bouge,  
C'est ainsi que de vils et cyniques robins,  
Jésuites que d'un signe on ferait jacobins,  
Valetaille à genoux sous le plat d'une épée,  
Ont fait rouvrir les yeux à la tête coupée!

Elle était dans le fond de la tombe, elle avait  
Les pierres de la fosse infâme pour chevet ;  
Autour d'elle gisaient, muets sous l'herbe haute,  
Tous les sinistres morts qui dorment côte à côte  
Dans le fatal Clamart dont les cercueils sont courts ;

Sans haleine, sans voix, morte attendant toujours,  
 Elle était là, pensive à cause des ténèbres.  
 Ses yeux fermés — le sang collant leurs cils funèbres —  
 Semblaient faire un refus farouche au firmament  
 Et vouloir regarder l'ombre éternellement.  
 L'âme espère au tombeau n'être pas poursuivie.  
 Mais un bruit est venu du côté de la vie,  
 Et la tête coupée a remué, son œil  
 Plein d'un feu sombre a fait le jour dans le cercueil,  
 Et morne a regardé les hommes, chose affreuse !

Et la nature, mère énorme et douloureuse,  
 Hélas ! s'est efforcée alors de l'apaiser ;  
 Les moineaux ont couru près d'elle se poser,  
 Et la mouche, apportant la pitié de l'atome ;  
 La rosée a lavé sa pâleur ; divin baume,  
 La fleur l'a parfumée, et l'herbe qui verdit  
 L'a doucement baisée, et les corbeaux ont dit :  
 — N'écoute pas le noir croassement des juges !

Et, dans ce moment-là, cyprès, tombeaux, refuges,  
 Ossements, ossements, vous l'avez entendu,  
 Et toi, ciel étoilé, gouffre où rien n'est perdu,  
 Cette tête, du fond de la fosse maudite,  
 A crié, dans l'horreur sacrée où Dieu médite :  
 — Ils ont trouvé moyen de reboire mon sang,  
 Dieu juste, et de tuer deux fois un innocent !

19 décembre 1868.

## II

« ... Si l'on eût réhabilité Lesurque,  
il eût fallu restituer à sa famille ses  
biens confisqués, capital et intérêts,  
depuis soixante ans; ce qui, dit-on,  
dépasserait deux millions. Cette con-  
sidération a dû gravement influencer sur  
l'arrêt de la cour. »

*(Les journaux de décembre 1868.)*

Deux millions, voilà l'obstacle.

Si c'était

Pour qu'en son salon rose où chante Colletet,  
L'impératrice puisse inviter à Compiègne  
Grandguillot, Grandperret, tous les grands de ce règne;  
Si c'était pour aider Rome à faire la nuit;  
Si c'était pour aller au Mexique à grand bruit,  
Tambour battant, avec une nuée altièrè  
D'étendards déployés, fonder un cimetièrè;  
Si c'était pour forger des chassepots meilleurs,  
Si c'était pour créer des engins mitrailleurs  
Appropriés au temps de progrès où nous sommes,  
Afin d'abattre vite et bien des milliers d'hommes

Comme une faux passant dans un champ de maïs,  
Afin de faire au meurtre immense du pays  
Travailler nos soldats changés en janissaires,  
Afin d'assassiner les hurlantes misères,  
Afin que le drapeau de France dans ses plis  
Montre Ricamarie à côté d'Austerlitz,  
Afin d'exterminer des pauvres, des famines,  
Des détresses, vieillards, enfants, forçats des mines,  
Pâles, mourant de faim, réclamant des liards,  
Deux millions, c'est peu, prenez deux milliards!

Mais il s'agit de rendre à l'innocent justice,  
Il s'agit de frapper un coup qui retentisse  
Et de purifier un nom infortuné ;  
Il s'agit de tirer de l'enfer un damné,  
De dire : Apaise-toi, spectre qui te lamentes !  
Et d'aller, dans l'oubli des tombes infamantes,  
Chercher une mémoire, et de mettre, à côté  
D'un mensonge, en ces nuits sans fond, la vérité.  
On ne peut gaspiller à ce point les finances!

Confisquer fut le droit. Les vieilles ordonnances  
Sévirent sur Lesurque ainsi qu'au temps ancien.  
En lui volant sa vie, on lui vola son bien.  
Les fils ont disparu, famille foudroyée ;  
La fille s'est jetée à la Seine et noyée ;  
Tout ce groupe effaré, morne, épars, frissonnant,  
A sombré sous l'arrêt funèbre ; et maintenant

— La nuit après la mort, hélas ! c'est la logique, —  
On ne distingue rien dans cette ombre tragique,  
Sinon des enfants nus, quelques pauvres petits  
Dans l'abîme, orphelins, pas encore engloutis.  
Cette détresse est là sous nos yeux, cela souffre,  
Crie, appelle, et l'on voit leurs bras sortir du gouffre;  
Ils pleurent, et la terre et le ciel sont témoins...

A présent, calculons. Deux millions au moins.  
Trois peut-être, qui sait ? Tout rendre est nécessaire.  
Il faudra rembourser cette longue misère.  
N'a-t-on pas plus tôt fait de dire : Toi qui fus  
Innocent, reste infâme ! — Et c'est fini. Refus.  
Tout est dit. Être juste est bien, être économe  
Est mieux.

Et puis, de quoi te plains-tu, mon brave homme ?  
De ce qu'on t'a coupé la tête par erreur ?  
Ce n'est pas notre faute à nous ; et l'empereur  
Doit-il, parce qu'on dit beaucoup d'impertinences  
Sur cet accident-là, pâtir dans ses finances,  
Renoncer à Biarritz, vu que Lesurque est cher,  
Et n'avoir plus de quoi payer monsieur Rouher ?  
Qu'en pensez-vous, Glandaz ? Qu'en pensez-vous, Devienne ?  
Président Legagneur, autant qu'il m'en souviennne,  
Tu jugeas l'accusé Bonaparte jadis,  
Mais tu sers l'empereur ; rends ton oracle ! dis !  
Allons-nous ruiner le budget, qui nous dote,  
Pour recrépir à neuf une antique anecdote,

Pour raccommoder, quoi? le nom d'un homme mort,  
Et pour laver au fond du code un vieux remord?  
Bah! nous rencontrerions, si nous l'osions prescrire,  
Le doux nenni de Magne avec son doux sourire.  
Le jour où, devant l'huis du trésor, surgirait,  
Enclose dans les flancs sacrés de notre arrêt,  
La justice, devoir, dette, loi des croyances,  
Clarté, sommation céleste aux consciences,  
Le caissier, ricanant de Lesurque plaintif,  
Allumerait son poêle avec ce plumitif.  
Sous l'empire on est fort, on gouverne, on décrète;  
De la chose jugée on fait sa cigarette.  
D'ailleurs on est sceptique. A bas les morts gênants!  
On tourne volontiers le dos aux revenants,  
Surtout quand le fantôme apporte une quittance.  
Le vrai vieilli n'est plus vraisemblable à distance;  
Et nous ferions hausser les épaules de ceux  
Qui gagnèrent le lot d'un coup d'état chanceux  
Si nous venions leur dire : O succès! ô puissance!  
Il existe une chose appelée innocence.

Et puis, voyons, vraiment où s'arrêterait-on?  
Que fut à son début l'empire? Un gueuleton,  
Soit; mais si l'on persiste à faire ainsi ripaille,  
L'empereur finira par être sur la paille.  
Le budget fêlé fuit. Nous avons des héros,  
Nous avons des sauveurs, et cela coûte gros.  
Sachons borner les frais. La loi, qui règne et fauche,  
Frappa Lesurque. Bien. Complétons cette ébauche.

On a guillotiné le grand-père à tâtons;  
Exécutons les fils orphelins, et mettons  
Leur requête au panier, comme on y mit sa tête.

Faisons à ce sépulcre une faillite honnête;  
Motivons-la si bien qu'on dise : Ils ont raison.  
Remettons ce Lesurque en terre, de façon  
Qu'il ne puisse, à travers la broussaille, l'ortie,  
L'injustice et l'oubli, faire une autre sortie.  
Les morts n'ont pas le droit d'ennuyer les vivants.  
Régions, cadis altiers, du haut de nos divans,  
Dans notre pourpre ayant un linceul pour doublure.  
Ne cédon point; laissons sur ce nom la souillure;  
Car la démagogie en ce siècle grandit.  
Finissons-en avec ce Lesurque. C'est dit.  
Ne souffrons pas qu'on touche aux lois, vieille bâtisse.  
Quand un homme a péri par arrêt de justice,  
Correctement, au jour voulu, sur l'échafaud,  
N'admettons point qu'on trouve à la hache un défaut.  
Sans nous, tout croulerait sous d'effrayants déluges.  
Résistons; et soyons dignes d'être des juges,  
Après ces vénérés antiques magistrats,  
Gravement accoudés sur d'augustes fatras,  
Bien payés par les rois, bien bénis par les prêtres,  
Et tous morts en odeur de Montfaucon, nos maîtres. —

Vous allez me trouver peut-être curieux,  
Mais je voudrais savoir si tous ces Partarrieux,

Tous ces Bellarts qu'on vante et dont on nous agace,  
L'un copiant Severt, l'autre singeant Bergasse,  
L'un sanguinaire et vil, l'autre horrible et moqueur,  
Ont quelque chose en eux qu'on puisse appeler cœur!

\*

Et puis, songez-y donc, si l'on allait conclure  
De tout cela qu'il est parfois une fêlure  
A la chose jugée, et qu'un tribunal peut  
Se tromper, faire faire à la corde un faux nœud,  
Un faux coup à la hache, un faux acte au concierge  
De Thémis, un faux pas à la loi, cette vierge  
Qui n'a jusqu'à ce jour guère eu d'autres époux  
Que cinq ou six Bellarts et sept ou huit Maupeoux!

†

Reste, ô sombre innocent, dans ton opprobre inique.  
Garde ce crime ainsi que l'ardente tunique  
Qui devient la peau même et qu'on n'arrache pas.  
Les juges monstrueux prennent leur faux compas



Et font autour de toi ce cercle épouvantable.  
Au banquet de César la justice s'attable ;  
Elle n'a pas le temps d'être juste. Il te faut,  
Comme Jésus sa croix, porter ton échafaud.  
Reste sous ton fardeau, patient ! Sur ta tombe,  
Un remords qui médite, une larme qui tombe,  
Tu n'as pas même, hélas ! ce lugubre bonheur.  
Sois pour toujours muré dans le noir déshonneur.  
On t'enferme éperdu dans le forfait d'un autre.

le  
eurs,

Va, ton crime n'est pas ton crime, il est le nôtre !  
Car, lorsqu'il râle et meurt, le fer des lois au sein,  
L'innocent a le monde entier pour assassin.

Garde toute l'horreur de ta lugubre histoire,  
Lesurque ! dresse-toi, grande figure noire !  
Qu'on te voie à jamais debout sur l'horizon.

Et vous, famille à qui l'on vola sa maison,  
Martyrs dont la stupeur s'est changée en folie,  
Veuves qu'on déshonore, orphelins qu'on spolie,  
Désormais plus de plainte, et taisez-vous, proscrits !  
Ah ! je frémis de voir leurs prières, leurs cris,  
Leurs larmes, leurs appels craintifs, leurs plaidoiries,  
Leurs tremblantes douleurs, par le dédain meurtries,  
Leurs fronts baissés, leurs bras suppliants, quand c'est nous,  
Nous tous qui devrions nous traîner à genoux,

Joindre les mains, pleurer notre erreur insondable,  
Peuple, et demander grâce au spectre formidable !

★

... Pourquoi ne pas marcher un peu ? Je vais rêvant,  
Tâchant de disperser mon mal de tête au vent.

C'est décembre. L'eau gronde, immense, et le rivage  
La repousse et la brise en son refus sauvage ;  
L'écume se déchire en larges haillons blancs ;  
Tous les arbres du bord de la mer sont tremblants ;  
La nature subit l'hiver, ce noir malaise.  
L'herbe est mouillée et morte ; au pied de la falaise  
Un tumulte d'oiseaux, mauves, courlis, plongeurs,  
Fourmille et se querelle au milieu des ajoncs ;  
Le nuage et le flot font de grands plis farouches ;  
Et l'on entend, dans l'air plein d'invisibles bouches,  
Le sourd chuchotement du ciel mystérieux ;  
L'écueil se tait, témoin tragique et sérieux,  
Qui le jour est montagne et la nuit est fantôme,  
Et qui, tandis qu'au loin fuit la barque, humble atome,  
Regarde vaguement de ses yeux de granit  
Les constellations qui rôdent au zénith ;

L'infini balbutie un fragment du cantique  
Que dit le Pacifique et qu'entend l'Atlantique ;  
Là-bas des voiles vont, Dieu sait où, dans les vents,  
Les vagues, les roulis et les fracas mouvants,  
Et s'enfoncent, par l'ombre au loin diminuées,  
Sous la mélancolie énorme des nuées ;  
L'océan m'environne avec ses chants, ses cris,  
Sa brume... Et moi je songe à ce gouffre, Paris.

Qu'est-ce que je fais là, près des mers ? Je suis triste.

Et vous vous figurez que votre arrêt existe !  
Ah ! nous déchirerons, nous tordrons, nous mettrons  
En pièces la sentence atroce sur vos fronts !  
Vous êtes bien les vrais successeurs des vieux cuistres  
Qui peuplaient la grand'chambre au temps des rois sinistres,  
Et qui dans leurs décrets mêlaient le vrai, le faux,  
Le bien, le mal, l'horreur, la mort, les échafauds,  
Lourds, et dissimulant votre pointe assassine  
Par l'assaisonnement d'un latin de cuisine.

Votre sentence ira pourrir dans les vieux tas  
De leurs indignités et de leurs attentats.  
Vous imaginez-vous, ô sombres imbéciles,  
Qu'après l'arrêt bavé par vos bouches fossiles,  
Tout est dit ; que c'est fait ; que vous avez ôté  
Du monde l'équilibre et des cœurs l'équité ;

Que vous êtes, magots toussant dans vos flanelles,  
Quelque chose à côté des clartés éternelles,  
Et qu'il sort du bouquin légal un tel pouvoir  
Que l'homme empêche Dieu de faire son devoir!

Ah! l'on pourra puiser au fond des écritaires  
Les galimatias et les réquisitoires  
Et la prose infamante où Broë triomphait,  
Et cracher sur le spectre, et dire : c'est bien fait!  
Ah! l'on entassera tant qu'on voudra la honte ;  
Le juge, le bailli, le capitoul, l'archonte,  
Toutes les robes d'ombre et tous les bonnets noirs,  
Tous les hiboux ayant les grottes pour manoirs,  
Pourront venir, pourront prodiguer leur grimoire  
Et leur haine à cette humble et tragique mémoire,  
Ces stercoraires sont un assez vil essaim  
Pour croasser sans cesse : assassin ! assassin !  
Ils pourront, tous, en foule, à l'heure où la nuit tombe,  
Se pencher, au-dessus de cette pauvre tombe,  
Dans les hideux rameaux du code, obscur cyprès  
D'où tombe cette fiente immonde, leurs arrêts ;  
Ils pourront épaissir leur justice fétide  
Sur ce damné, des lois morne cariatide ;  
Ils pourront ajouter le désespoir au deuil,  
Sous leur chose jugée accabler ce cercueil,  
Faire une ignominie exprès pour cette fosse,  
Déclarer le lys noir et la vérité fausse ;  
Paris, ce vieux Paris si petit et si grand,  
Pourra dormir, chanter, manger, boire, ignorant

c'est  
les  
sont un  
re  
né,  
,

A qui le droit, à qui l'opprobre, à qui la palme ;  
Soudain, un jour, le ciel oublié, le ciel calme,  
Blanchira du côté maudit de l'horizon ;  
Ceux qui regarderont auront un grand frisson  
Et l'attente sacrée entrera dans leur âme ;  
Et l'on verra, là-bas, dans l'atmosphère infâme,  
Tout à coup, au-dessus du sépulcre effrayant  
Que la loi, l'euménide inepte, en bégayant,  
Monstre aveugle, a flétri dans sa toute-puissance,  
Se lever lentement cet astre, l'innocence !

H.-H. 24 décembre 1868.

---



## XVIII

EN 1869

Vous me dites : — Pourquoi cet éternel courroux ?  
Le ciel n'est pas autant en colère que vous.  
Est-ce que ce forfait qui vous indigne, empêche  
Le soleil de mûrir le raisin et la pêche  
Et de verser la vie et la lumière aux bois  
Pleins d'éblouissements, de parfums et de voix ?  
Est-ce que, renonçant à la molle verdure,  
Depuis vingt ans bientôt que cet empire dure,  
Les arbres ont cessé de croître un seul instant ?  
Est-ce qu'en son labeur le chêne haletant,  
Las d'ajouter sans fin des branches à des branches,  
S'est arrêté, disant : Ramiers, colombes blanches,  
Bouvreuil, allez-vous-en, je ne veux plus de vous,  
J'ai fini ! — Quel est donc, sous l'azur calme et doux,  
Le lilas qui s'abstient, le hêtre qui retire  
Son murmure à Virgile et son ombre à Tityre ?

Quel frêne a pris parti pour vous ? quel peuplier  
S'est dispensé de vivre et de multiplier ?  
Contre Aman Bonaparte et pour vous, Mardochée,  
Quelle branche de saule ou d'ormeau s'est fâchée ?  
Quel marronnier, sachant que l'on ne doit pas voir  
Les nids tremblant, renonce à faire son devoir,  
Et refuse aux oiseaux d'épaissir son feuillage ?  
Tous les ans, aussi beau qu'Achille et que Pélage,  
Une flamme à la main, mai, ce libérateur,  
Apparaît, cuirassé d'azur, sur la hauteur,  
Rit, chasse ce tyran, l'hiver aux yeux moroses,  
Redore l'aube, met hors de prison les roses,  
Et tire le verrou glacé qui retenait  
Captifs l'acacia, la ronce et le genêt.  
Depuis vingt ans, toujours de plus en plus charmante,  
La forêt pousse, et verte, et vieille, et jeune, augmente  
Son frais tumulte, au bruit d'une cité pareil. —  
Je suis juste, et, c'est vrai, je constate, ô soleil,  
Sous ce ciel où, superbe et tranquille, tu montes,  
Le lent grandissement des arbres, et des hontes.

8 août 1869.



## XIX

### AUBIN

\*

— Quel âge as-tu? — Seize ans. — De quel pays es-tu?

— D'Aubin. — N'est-ce pas là, dis-moi, qu'on s'est battu?

— On ne s'est pas battu, l'on a tué. — La mine  
Prospérait. Quel était son produit? — La famine.

— Oui, je sais, le mineur vit sous terre, et n'a rien;  
Avec la nuit de plus, il est galérien.

Mais toi, faisais-tu donc ce travail, jeune fille?

— Avec tout mon village et toute ma famille,

Oui. Pour chaque hottée on me donnait un sou.

Mon grand-père était mort tué du feu grisou,

Mon petit frère était boiteux d'un coup de pierre.

Nous étions tous mineurs, lui, mon père, ma mère,

Moi. L'ouvrage était dur, le chef n'était pas bon.

Comme on manquait de pain, on mâchait du charbon.

Aussi, vous le voyez, monsieur, je suis très maigre;

Ce qui me fait du tort. — Le mineur, c'est le nègre.  
 Hélas, oui ! — Dans la mine on descend, on descend.  
 On travaille à genoux dans le puits. C'est glissant.  
 Il pleut, quoiqu'on n'ait pas de ciel. On est sous l'arche  
 D'un caveau bas, et tant qu'on peut marcher, on marche ;  
 Après on rampe ; on est dans une eau noire ; il faut  
 Étayer le plafond, s'il a quelque défaut.  
 La mort fait un grand bruit quand tout à coup elle entre ;  
 C'est comme le tonnerre. On se couche à plat ventre.  
 Ceux qui ne sont pas morts se relèvent. Pas d'air.  
 Chaque sape est un trou dont un homme est le ver.  
 Quand la veine est en long, c'est bien ; quand elle est droite,  
 Alors la tâche est rude et la sape est étroite.  
 On sue, on gèle, on tousse ; on a chaud, on a froid.  
 On n'est pas sûr si c'est vivant tout ce qu'on voit.  
 Sitôt qu'on est sous terre on devient des fantômes.  
 — Les pauvres paysans qui vivent sous les chaumes  
 Respirent du moins l'air des cieux. — On étouffait.  
 — Pourquoi ne pas vous plaindre aussi ? — Nous l'avons fait,  
 Nous avons demandé, ne croyant pas déplaire,  
 Un peu moins de travail, un peu plus de salaire.  
 — Et l'on vous a donné, quoi ? — Des coups de fusil.  
 — Je m'en souviens, le maître a froncé le sourcil.  
 — Mon père est mort frappé d'une balle. — Et ta mère ?  
 — Folle. — Et tu n'as plus rien ? — Si. J'ai mon petit frère.  
 Il est infirme, il faut qu'il vive, de façon  
 Que j'ai mendié, mais on m'a mise en prison.  
 Je ne sais pas les lois, mais on me les applique.  
 — Que fais-tu donc alors ? — Je suis fille publique.

t. Il  
 il faut  
 x qui  
 ors la  
 us  
 s vous  
 é,  
 n'as  
 les

\*

Reposons nos regards sur d'autres femmes.

Dieu

A mis toute la paix d'en haut dans ce beau lieu ;  
C'est un palais et c'est un éden. Faste et joie.  
Le rubis sur les seins, l'aube au ciel, tout rougeois,  
Tout est pourpre et splendeur, lumière et volupté.  
Roses et femmes sont ouvertes ; c'est l'été,  
Et l'on voit dans les fleurs et l'on voit dans les âmes.  
César rêve, entouré de parfums et de flammes.  
Le soir, on fait errer des orchestres sur l'eau ;  
Diane en marbre avec la lune et son halo  
Mêlent leur regard chaste à la tiède soirée ;  
L'eau par les coups de rame est mollement moirée ;  
La voix du rossignol, la flûte de Tulou,  
Alternent, et l'on chante un refrain andalou,  
L'air se tait, toute l'ombre écoute la fanfare,  
Et le daim qui buvait au lac sombre, s'effare.

12 août 1869.



## XX

## MISÈRE

Partout la force au lieu du droit. L'écrasement  
Du problème, c'est là l'unique dénoûment.  
Partout la faim. Roubaix, Aubin, Ricamarie,  
La France est d'indigence et de honte maigrie.  
Si quelque humble ouvrier réclame un sort meilleur,  
Le canon sort de l'ombre et parle au travailleur.  
On met sous son talon l'émeute des misères.

L'Afrique agonisante expire dans nos serres.  
Là tout un peuple râle et demande à manger.  
Famine dans Oran, famine dans Alger.  
— Voilà ce que nous fait cette France superbe !  
Disent-ils. — Ni maïs, ni pain. Ils broutent l'herbe.  
Et l'arabe devient épouvantable et fou.  
On rencontre une femme au fond de quelque trou  
Accroupie, et mangeant avec un air étrange.

— Qu'est-ce que tu fais là ? — Hé bien, j'ai faim, je mange.  
 — Ton chaudron sur le feu, femme, qu'as-tu dedans?  
 Ces os, que l'on entend crier entre tes dents,  
 Cette chair qu'en grondant ronge ta bouche amère,  
 Qu'est-ce ? — C'est un enfant que j'avais, dit la mère.

\*

Les déclamations ne prouvent rien ; soyons  
 Impartiaux ; cette ombre est-elle sans rayons ?  
 Vous passez votre temps à dire que l'on souffre  
 Partout, et que partout on pleure, et qu'en un gouffre  
 On gémit, comme un tas d'affamés sur l'écueil,  
 Et vous criez : Tout est misère et tout est deuil !  
 Tout est misère et deuil ? Quelle erreur est la vôtre !  
 Ah çà, vous ne voyez qu'un côté ! Voyez l'autre :

Soyons justes. Voyez. Plaisirs, bals, volupté,  
 Luxe, et l'hiver le Louvre, et Compiègne l'été.  
 Oui, faites approcher vos vers les plus féroces,  
 Oseront-ils nier ces palais, ces carrosses,  
 Ces festins ? Est-ce là de la misère enfin ?  
 Est-ce qu'en cette fête éternelle on a faim ?  
 En ne montrant jamais que l'indigence, on triche.

Vous étalez le pauvre, eh bien, voyons ce riche.  
Qu'en dites-vous ? Parlez. Est-il assez complet ?  
Il a ce qu'il convoite, il fait ce qu'il lui plaît.  
Ses désirs sont noyés dans le faste lyrique.  
Ah ! je voudrais bien voir que votre rhétorique  
Contestât cette aisance auguste et s'escrimât  
A prouver que ce luxe est d'un mince format,  
Que cette argenterie est reprochable et manque  
Du poids qui la ferait recevoir à la banque,  
Que ces cochers ne sont point gras, que ces jockeys  
Montent, mal galonnés, des chevaux peu coquets,  
Et que ces millions, ruisselant sur ces tables  
En ivresses sans fin, ne sont pas véritables ?  
Reconnaissez qu'ici l'on ne manque de rien. —  
On s'est fait tout-puissant pour être épicurien.  
On est un homme heureux. C'est doux. Pas de rebelles.  
On est le Jupiter d'un Olympe de belles.  
On a Biarritz ; veut-on varier le tableau ?  
Après la mer, les bois ; on a Fontainebleau.  
Chasses, danses, galas, petits jeux sous les treilles,  
Rougissantes beautés sous les grappes vermeilles ;  
Puis course aux bois. On fut en décembre vainqueur,  
Et l'on rêve, et l'on sent pénétrer dans son cœur  
Le pur soleil des champs, des fleurs, des prés, des vignes,  
L'azur des clairs étangs et la blancheur des cygnes.

1869.





## XXI

**C'est bien, buvez, mangez, rampez, courbez la tête...**

**Nos aïeux**

**Étaient les habitants hagards de la tempête**

**Dans les cieux.**

**Ils dispersaient les vents sous leurs vastes coups d'ailes,**

**Rayonnaient,**

**Donnaient des rendez-vous à la mort, et, fidèles,**

**Y venaient.**

**Ils suivaient, dans l'espace aujourd'hui sombre et vide**

**Qui se tait,**

La Marseillaise, un ange au regard d'euménide,  
Qui chantait.

Ils faisaient alterner l'ombre et le météore,  
Hosanna!  
Revanche! et de Rosbach ces preux faisaient éclore  
Iéna.

L'Europe les voyait crier : Luttons encore!  
Nous vaincrons!  
Et regardait sortir on ne sait quelle aurore  
De leurs fronts

Quand ils proclamaient Dieu seul Dieu, sans évangile  
Ni coran,  
Et quand ils maniaient cette chose fragile,  
Un tyran.

Leurs sabres ont chassé, secouant leur dragonne,  
De Valmy,  
De Fleurus et des bois sinistres de l'Argonne  
L'ennemi.

Devant ces preux, semant les progrès, les désastres  
Et le bruit,

Les rois disparaissaient, comme des fuites d'astres  
Dans la nuit.

Moi, je suis un proscrit. J'assiste aux mers farouches,  
Aux combats  
De l'ombre et de l'écume, où d'effroyables bouches  
Parlent bas,

Et, tout en écoutant passer ce cri : justice!  
Dans les vents,  
Je songe à la grandeur des morts, qui rapetisse  
Les vivants.

11 mai 1869.

---



: me  
un  
igle un  
est

## XXII

### DÉPART ET RETOUR DES RÉGIMENTS

— Aigles, où courez-vous ?

Que c'est beau la lumière !  
Que c'est beau le soleil ! Dans sa splendeur première,  
Quand l'aurore apparut, l'aigle la contempla,  
Et, s'envolant, il dit à l'astre : me voilà !  
Car vous avez, oiseaux que hait l'ombre éternelle,  
Pour le soleil les yeux, pour la liberté l'aile.  
L'aigle chasse la brume affreuse du vallon ;  
Il n'est qu'un souffle alors, mais s'appelle aquilon.  
Les peuples ont besoin, Dieu seul étant leur règle,  
D'avoir au-dessus d'eux l'immense vol de l'aigle ;  
Car il tombe de l'aigle un éblouissement.  
L'aigle va chercher l'aube au fond du firmament,  
Vole, et crie en planant dans son vaste équilibre :  
Hommes, voilà comment on est quand on est libre !

Le groupe obscur des nuits craint cet audacieux.  
 Aigles, votre coup d'aile est nécessaire aux cieux.  
 Tout ce qui n'est pas vie, amour, clarté, principe,  
 Devant votre passage effrayant, se dissipe;  
 Votre fier bruit d'orage épouvante le mal;  
 Le monde esprit succède au vil monde animal;  
 Partout où vous planez surgit la délivrance,  
 Vous n'êtes plus la guerre et vous vous nommez France. —

feu qui  
 aire ;  
 nistre,  
 ubin !

Le bruit d'ailes s'éloigne. Ils s'en vont.

On dirait

Que le ciel tout à coup devient une forêt.  
 Dieu! quelle chute brusque et sombre de ténèbres !  
 Sous l'épaississement, des silences funèbres,  
 Tout s'efface, et l'espace obscur se refroidit;  
 L'horizon misérable et morne a l'air maudit;  
 Des lueurs qui brillaient meurent l'une après l'autre;  
 De ces langues de feu qui tombaient sur l'apôtre  
 A peine en flotte-t-il quelques-unes, au fond  
 D'une ombre où nul ne voit ce que les peuples font ;  
 Toute la terre a pris l'aspect visionnaire ;  
 Et dans cette noirceur roule un vague tonnerre.  
 Le paysage horrible est pestilentiel ;  
 Chacun des quatre vents, aux quatre coins du ciel,  
 Prononce un mot sinistre, et, comme dans un rêve,  
 On entend sur les monts, sur la mer, sur la grève,  
 Cette clameur : Hélas ! Puebla ! puis ce glas :  
 Hélas ! Mentana ! puis les cris : Aubin ! Hélas !

**Hélas ! Ricamarie ! Hélas ! — Un sombre dôme**  
**Reluit ; c'est Rome, à moins que ce ne soit Sodome ;**  
**Des silhouettes sont à terre, et c'est épars,**  
**Nu, terrible, et le sang fume de toutes parts ;**  
**On entend un tumulte ailé qui se rapproche ;**  
**Et dans l'ombre, ici, là, sous l'arbre, sous la roche,**  
**Dans les villes, au fond des bois, au pied des tours,**  
**Partout on voit des morts...**

— D'où venez-vous, vautours ?

H.-H. Décembre 1869.





## XXIII

### L'EMPIRE LIBÉRAL

2 JANVIER 1870

Nous devenons bon prince et nous changeons de sphère;  
L'empire est libéral. Diable! qu'allons-nous faire  
De tous nos vieux copains du coup d'état? Jésus!  
Les vendre? quel rabais! comme on perdrait dessus!  
Le Deux-Décembre est mort, le Deux-Janvier l'enterre.  
Ils sont là, le bon juge et le bon militaire;  
Et le bon sénateur, en pleurs, les goussets pleins.  
Hélas! irons-nous perdre au bois ces orphelins?  
La forêt de Bondy pourrait les reconnaître;  
Mais eux, quel abandon! Pourquoi Dieu fit-il naître  
Tous ces pauvres gloutons dont pas un n'est repu,  
Puisqu'il voulait jouer au crime interrompu!

Un vieux préfet orné de sa vieille préfète  
N'est pas sur le marché d'une bonne défaite.

Alignez d'un côté du bazar un troupeau  
D'anciens sabreurs sans dents en culotte de peau,  
Un tas d'hommes d'état, fêlés, hors de service,  
Faisant une grimace affreuse et tendre au vice;  
Puis, de l'autre côté, mettez un fol essaim  
De jeunes belles point avarés de leur sein,  
Montrant leur torse ainsi qu'Astarté dans la Bible  
Et dépensant le plus de nudité possible  
A l'éblouissement des passants enivrés;  
Et maintenant prenez l'homme que vous voudrez,  
Je gage Persigny contre Fialin que l'homme  
Offrira, quel qu'il soit, une plus forte somme  
Pour les nez retroussés que pour les crânes nus  
Et, lascif, à Rouher préférera Vénus.  
Aphrodite, voguant blonde et rose en sa conque,  
Éclipsera toujours un Partarrieu quelconque;  
Tout le Conseil d'état, qu'on paie un million,  
Serait coté deux sous à l'hôtel Bullion  
Et réussirait moins que Margot à l'enchère.  
L'empereur aurait beau leur dire à tous : ma chère!  
A vos soudards tannés, à vos vétérans saurs  
Croît-on qu'Abdul-Azis offre des huit-ressorts?

## XXIV

A\*\*\*

Ou vous êtes naïf ou vous êtes subtil.  
Une réforme ! où donc ? Un progrès ! quel est-il ?  
Vous dites qu'un grand pas est fait. Quel pas ? Je cherche.  
A Mandrin pataugeant Jocrisse tend la perche.  
Le coup d'état se fait ondoyant et divers.  
Nous en vîmes l'endroit, nous en voyons l'envers.  
L'empire devenu, sorte d'oison sans ailes,  
Presque un pensionnat de jeunes demoiselles ;  
Tous les sous-entendus d'un faux mea culpa ;  
L'ogre au bon peuple enfant disant : Baisez papa !  
Rouher baissant les yeux, Maupas mettant un voile ;  
Et toujours l'araignée au centre de la toile !  
Toujours le piège ! Une ombre où grondent les fléaux !  
Aujourd'hui le néant et demain le chaos !  
Un nain creusant un gouffre !

O Dieu partout visible,

Sauve-moi du petit, fût-ce dans le terrible !  
Jette-moi, Dieu puissant, chez quelque nation  
Entrant, superbe et sombre, en révolution,  
Ou sur quelque océan que la tempête éclaire !  
Que j'entende, épelant ce que dit ta colère  
Dans un langage obscur, mystérieux et beau,  
Ou la foudre parler ou tonner Mirabeau !

Mars 1870.

---

**XXV**

**On me dit : Courez donc sur Pierre Bonaparte.  
Non. J'ai ma piste; et c'est l'Autre — et je ne m'écarte  
Jamais du but que rien ne me fait oublier.  
Forêts! je chasse au tigre et non au sanglier.**

**2 avril 1870.**

---



XXVI

COUPS DE CLAIRON

\*

Soufflez-moi vos rages,  
Soufflez-moi vos cris,  
Justices, outrages,  
Tragiques mépris,

Soufflez la huée !  
Penchez-vous sur moi,  
Venez, ô nuée  
Des faces d'effroi,

Raison qui m'éclaires,  
Gloire au rude accent,

## TOUTE LA LYRE.

O dents populaires  
Dans l'ombre grinçant,

Droit, force imperdable,  
Sarcasme qui mords,  
Rire formidable,  
Plaie au flanc des morts,

Logique implacable,  
Honneur déserté,  
Loi qu'un crime accable,  
Et toi, Liberté,

Pâle, en proie aux fièvres  
Du vil Lambessa,  
Essuyant tes lèvres  
Que Judas baisa;

Grands devoirs sévères  
Fiers de rester seuls,  
Douleurs des calvaires,  
Trous noirs des linceuls,

Haine incorruptible  
Du mal châtié,



Et toi, si terrible,  
O sainte pitié,

Vérités farouches  
Dont tremble Néron !  
Vous êtes les bouches,  
Je suis le clairon.

\*

I

• Quelle est cette ville  
Haute sous les cieux  
Et qui semble vile,  
Bien qu'énorme aux yeux ?

Cette ville est celle  
Qui commande ici ;

Le vin y ruisselle,  
Et le sang aussi.

Cette citadelle,  
Sur cet horizon  
Règne, et n'est fidèle  
Qu'à la trahison.

Ce burg où l'on monte  
Luit dans la vapeur,  
Le mont en a honte  
Et l'arbre en a peur ;

Car ces tours damnées,  
Hostiles aux cieux,  
Sont les cheminées  
D'un feu monstrueux.

Vois sur la colline,  
Sous les lourds barreaux,  
La lueur féline  
De leurs soupiraux.

Une flamme noire.  
Où l'honneur, les lois,

La vertu, la gloire,  
Brûlent à la fois,

Dans cette bastille,  
Peuple ! aux yeux de tous,  
Flamboie et pétille ;  
La cendre, c'est vous.

## II

Cette cité veille  
Du haut de ses forts,  
Au dedans vermeille,  
Sinistre au dehors.

Ses maîtres jouissent,  
Brigands potentats.  
Fiers, ils s'éblouissent  
De leurs attentats.

Fêtes décevantes !  
Heureux et hideux !

## TOUTE LA LYRE.

Des lyres servantes  
Rôdent autour d'eux.

Ces apothéoses  
Cachent des remords.  
C'est un tas de roses  
Sur un tas de morts.

Ils ont pour trophée  
Un glaive félon.  
La tombe étouffée  
Est sous leur talon.

Clameurs jusqu'aux nues,  
Faux dieux évoqués ;  
Les femmes sont nues,  
Les cœurs sont masqués.

L'affreuse prière  
Du prêtre effronté  
Chante et rit, derrière  
Leur iniquité.

La horde sans culte,  
Sans foi, sans laurier,

Emplit de tumulte  
L'autre meurtrier.

Il leur faut des belles,  
Il leur faut des lys ;  
Ces tyrans rebelles,  
D'un vin sombre emplis,

Font cette chimère  
D'unir sous le ciel  
La fleur éphémère  
Au crime éternel.

Ils se prostituent ;  
La couronne au front,  
Ils boivent, ils tuent,  
Et, repus, ils ont

Dans leurs noirs refuges,  
A leur vil foyer,  
La robe des juges  
Pour tout essayer.

L'homme est lâche et souple ;  
A leur déshonneur

## TOUTE LA LYRE.

Le destin s'accouple;  
Et ce long bonheur

Que nul coup ne brise,  
Que voit le ciel bleu,  
Sera la surprise  
Du réveil de Dieu.

## III

Le choc de leurs verres  
Sous les grands arceaux,  
Fait sur les calvaires  
Remuer des os.

On voit des Électres  
Dans l'obscurité.  
L'œil fixe des spectres  
Est sur leur gaité.

Dans l'ombre où leurs faces  
Semblent des clartés,

On voit des audaces  
Et des nudités.

On voit par la vitre  
Ce flagrant délit,  
Le casque et la mitre  
Dans le même lit.

L'Église se livre,  
Pâmée, au plus fort ;  
Le Sacerdoce ivre  
Épouse la Mort.

Effroyables noces !  
On dirait les voix  
Des bêtes féroces  
Chantant dans les bois.

## IV

Ils vivent en hâte.  
C'est l'éden enfer

## TOUTE LA LYRE.

Que la foudre tâte  
Avec un éclair.

Le roi de Sodome  
Est là, l'œil en feu,  
Et, crachant sur l'homme,  
Écume sur Dieu.

On a tant de fêtes  
Sous cet empereur  
Que les blancs prophètes  
Frémissent d'horreur !

Dans ce crépuscule,  
Brume où Dieu s'abstient,  
Le lion recule  
Et le serpent vient.

## V

Ce tas de complices  
Est en sûreté.



Hélas ! des supplices  
Sort la lâcheté.

Toujours fut muette  
La ville où tombait  
L'odeur du squelette,  
L'ombre du gibet.

Eux, que leur importe  
A ces impudents,  
Puisqu'ils ont leur porte  
Barrée en dedans !

Qu'est-ce donc — ô proie !  
O fortune ! ô sort ! —  
Qui manque à leur joie ?  
Tout n'est-il pas mort ?

Les créneaux sans nombre,  
Le long mur dormant  
Font un monceau d'ombre  
Sur leur flamboiement.

Visible en ces brumes,  
L'aigle menaçant

## TOUTE LA LYRE.

Passe entre ses plumes  
Son bec teint de sang.

Leur dédain féroce  
Nargue l'ennemi.  
Leur tour est colosse,  
Le reste est fourmi.

Sous ce mur immense  
Se mettre en arrêt !  
Dieu même en démence  
Y réfléchirait.

Jamais dans la Grèce,  
Jamais dans Rama,  
Ville ou forteresse  
Si bien ne ferma.

L'écureuil qui saute  
Tremblerait de voir  
Une tour si haute,  
Un fossé si noir.

L'entrée est oblique,  
Le rempart est sûr,

Et quiconque applique  
Son oreille au mur

Jamais ne s'en vante,  
Et, pâle, éperdu,  
Garde l'épouvante  
Du rire entendu.

\*

J'ai la foi, la flamme,  
La religion  
Par laquelle une âme  
Devient légion!

Qu'en mon cœur se forme  
Et déborde à flot  
La parole énorme  
Qui semble un sanglot!

Que de mes entrailles  
Sorte le grand mot

Qui court aux murailles  
Et donne l'assaut ;

Le mot que le bonze  
Craint plus, mage impur,  
Qu'un bélier de bronze  
Au pied de son mur ;

Le mot qu'à Florence  
Dit Dante irrité ;  
Le mot Espérance !  
Le mot Liberté !

Que chaque vers chante  
Et soit un guerrier !  
Que la strophe ardente  
Se mette à crier !

Que ce fier poème,  
Apre, ouvrant son flanc,  
Semant l'anathème,  
Bondissant, mêlant

Au choc de l'épée  
Le pas du lion,

Semble une épopée  
En rébellion !

Que, hors de la tente,  
Devant l'escadron,  
L'Idée éclatante  
S'allonge en clairon !

Que l'hymne s'élève,  
Clair, rude, inclément,  
Chanson qui s'achève  
En rugissement !

Ah ! la ville est forte,  
Et ses lourds remparts  
Pour chiens à leur porte  
Ont des léopards ;

La ville est fermée  
Et le mur hautain  
Abrite une armée  
Et couvre un festin ;

Dans la forteresse  
Rit le camp vermeil ;

Ainsi la tigresse  
Se lèche au soleil.

Mais les fêtes cessent  
Si soudain le soir  
Des clairons se dressent  
Sur l'horizon noir.

Le vil prêtre avide  
Jette son coran ;  
Tout devient livide  
Autour du tyran ;

Et le maître même  
Pâlit, bégayant,  
Quand un cri suprême,  
Un chant effrayant

Éclôt, populaire,  
Fauve et souverain,  
Dans de la colère  
Et dans de l'airain !

\*

Trompettes terribles,  
Chantez et sonnez !  
Sur ces tours horribles,  
Clairons indignés,

Clairons et trompettes,  
Jetez votre bruit,  
Car ces tours sont faites  
De crime et de nuit.

Votre voix de cuivre,  
Quand vient le moment,  
Gronde, et se fait suivre  
Par l'écrroulement.

Jetez votre insulte  
Comme un vent des cieux,

## TOUTE LA LYRE.

Jetez le tumulte  
Des chants furieux

Sur les tours altières  
Des fourbes vainqueurs,  
Sur ces sombres pierres,  
Sur ces affreux cœurs,

Sur Davus ministre,  
Sur César Typhon,  
Sur le nain sinistre,  
Sur le nain bouffon,

Sur l'enfer qui grince  
Et qui triomphait,  
Sur le bandit, prince  
De tout ce forfait !

Jetez l'harmonie  
Qui hurle et hennit  
Sur la tyrannie  
Bâtie en granit,

Sur l'âpre muraille,  
Sur le burg lascif



Où le festin raille  
Le tombeau pensif !

Ils ont beau, ces traîtres,  
Bénis des faux dieux  
Et chers aux faux prêtres,  
Être monstrueux ;

Leur alcôve obscène,  
Douce à leurs sommeils,  
Le matin est pleine  
De rires vermeils ;

Gais, ils peuvent prendre,  
Bourreaux en chaleur,  
Des baisers de cendre  
Aux bouches en fleur ;

Les prostituées  
Dans leurs alhambras  
Comme des nuées  
Passent dans leurs bras ;

Mathan les encense ;  
Ils ont, à huis clos,

Tout, l'or, la puissance,  
Et la fange, à flots.

Clairons ! vomitoires !  
Votre acharnement  
Remplace ces gloires  
Par le châtement !

Courage ! courage !  
Guerre à l'ancre obscur !  
Que l'immense outrage  
Soufflette ce mur !

Guerre au nid pirate !  
Dénoncez au ciel  
Cette scélérate  
Qu'on nomme Babel !

Que dans l'air qui tremble  
Votre hymne écumant  
Vole, éclate, et semble  
Un déchainement !

Votre souffle d'ombre  
Déjà donne aux tours.

Un penchement sombre,  
Effroi des vautours,

Et fait, sous l'opprobre,  
Mieux crouler les murs  
Qu'un soleil d'octobre  
Ne fend les fruits mûrs.

Sonnez ! tout s'effare.  
Sonnez, voix du sort !  
De votre fanfare  
Une flamme sort.

\*

Malheur à la joie !  
Au maître, au seigneur  
Sous qui le sort ploie !  
Malheur au bonheur !

Malheur au roc chauve.  
Au donjon des loups,

Au parapet fauve  
Hérissé de clous !

Malheur aux prunelles  
Du lynx, du chacal,  
Et des sentinelles  
Qui gardent le mal !

Malheur aux chlamydes  
Des archers postés  
Sur des pyramides  
Autour des cités !

Malheur aux mosquées,  
Aux portes des rois,  
Aux tours attaquées  
La nuit par des voix.

L'essaim d'hirondelles  
Fuira de leur front ;  
Des battements d'ailes  
S'évanouiront.

On verra des rides  
Aux murs blancs de chaux,

Et les chambres vides  
S'empliront d'échos.

Que les Babylones  
Et que les Memphis  
Dressent des colonnes  
Comme des défis ;

Qu'on fasse une ville  
A triple fossé ;  
Que tout soit servile  
Ou soit terrassé ;

Que le roi barbare  
Sorti des limons  
Mette une tiare  
De tours sur les monts ;

Sur les lois qu'il foule  
Il luit, foudroyant ;  
Il règne ; et la foule  
Demande, en voyant

Que tout le contemple,  
Prêtres et valets,

## TOUTE LA LYRE.

S'il est dans un temple  
Ou dans un palais.

Il est grand, superbe,  
Et sous ce voleur  
L'homme est comme l'herbe ;  
C'est bien, mais malheur,

Malheur à ce temple,  
A cette impudeur,  
A ce crime, exemple  
D'ombre et de grandeur ;

Malheur à ce groupe  
De murs factieux  
Que le soir découpe  
Sur le clair des cieux ;

Malheur à ces fêtes,  
Aux grands dômes lourds  
Qui, montrant leurs faites  
Plus hauts que les tours,

Diffformes, immondes,  
Noirs avec splendeur,

Des ténébreux mondes  
Semblent la rondeur ;

Malheur aux armées  
Jetant dans les champs,  
La nuit, des fumées  
Et, le jour, des chants ;

Malheur à ces fastes,  
Aux jeux, aux concerts,  
A ces palais vastes,  
A ces donjons fiers,

Emplissant l'espace,  
Dans l'ombre aperçus...  
Si quelqu'un qui passe  
Vient souffler dessus !

\*

Clairons ! ceux qui saignent  
Ont l'air de dormir.

## TOUTE LA LYRE.

Les âmes s'éteignent.  
On n'ose frémir.

La morne patrie  
Se laisse accabler.  
Que votre furie  
La fasse parler!

Que toute souffrance,  
Que tout droit meurtri,  
Reprenne espérance  
Et jette son cri!

Que l'espace immense  
Soit plein de clartés,  
Et d'une semence  
De cœurs irrités!

Que chaque âme envoie  
Son éclair sanglant!  
Que dans l'ombre on voie  
Jaillir, s'envolant

Sur les bois, les haies,  
Les champs, le lac bleu,



Des lèvres des plaies  
Les langues de feu !

\*

Sonnez sans relâche !  
Racontez aux cieux  
A quel point ce lâché  
Fut audacieux.

Frappez l'homme blême !  
Faites en ce lieu  
Un bruit de blasphème  
En l'honneur de Dieu !

Frappez la muraille  
Du crime impuni.  
Que votre appel aille  
Droit à l'infini !

Que ce chant s'enfonce  
Et, deuil, foudre, affront,

## TOUTE LA LYRE.

Force à la réponse  
L'Inconnu profond !

Du soir à l'aurore  
Criez au secours !  
Et sonnez encore,  
Et sonnez toujours !

Quand par la pensée,  
Souffle aérien,  
La roche est poussée,  
Elle dit : hé bien !

La tour la plus fière  
Sous ce vent périt.  
Qu'est-ce que la pierre  
Peut contre l'esprit ?

\*

Qu'après la tempête  
De vos sombres chants,  
Le spectre, la bête,  
Les mages méchants,

Demandent aux nues,  
Au vent qui s'enfuit :  
— Que sont devenues  
Les tours de la nuit?

Où donc, ô vallée,  
O brume, ô mistral,  
S'en est-elle allée,  
La ville du mal ?

La ville ivre et fière  
D'où Dieu fut banni,

Qui choquait son verre  
Contre l'infini,

Qu'on entendait rire,  
Et qui sur les monts  
Le soir faisait luire  
Des yeux de démons ? —

Qu'ils cherchent, funèbres,  
Écoutant l'écho,  
L'amas de ténèbres  
Qui fut Jéricho !

Qu'ils cherchent les arbres,  
Les chars, les pavois !  
Qu'ils cherchent les marbres,  
Qu'ils cherchent les voix !

Qu'ils cherchent le maître,  
Le chef, le gardien,  
Le psaume du prêtre,  
L'aboïement du chien !

Et les hallebardes,  
Et l'encensoir d'or,

Et le pas des gardes  
Dans le corridor !

Les thyrses de lierre,  
Les murs teints de sang,  
Et la fourmilière  
Des femmes dansant ;

Les belles fantasques,  
A l'œil tendre et fou,  
Qui nouaient des masques  
Derrière leur cou !

L'herbe et l'alouette,  
Et l'aigle en son nid,  
Et la silhouette  
Des sphinx de granit !

Les donjons épiques,  
Les grands arsenaux !  
Qu'ils cherchent les piques  
Entre les créneaux !

Qu'ils cherchent les rampes,  
Les jardins, les cours,

Le reflet des lampes  
Aux rondeurs des tours !

Quelle nuit profonde,  
O vent syrien!  
Qu'ils cherchent un monde,  
Et ne trouvent rien!

1870.

---

# TABLE





# LES SEPT CORDES

—

## I

	Pages.
<b>I. LA VISION DES MONTAGNES . . . . .</b>	5
<b>II. Quand Auguste mourut, Rome, donnant l'exemple .</b>	9
<b>III. Du songe universel notre pensée est faite . . . . .</b>	11
<b>IV. LES ÉVANGÉLISTES. . . . .</b>	13
<b>V. Le Campéador, l'homme honnête et sans ennui. . .</b>	15
<b>VI. LA MÉLANCOLIE DU VIDAME. . . . .</b>	17
<b>VII. LA BOSSUE. . . . .</b>	19

## II-

	Pages.
I. LE NUAGE . . . . .	25
II. NUIT TOMBANTE . . . . .	27
III. Nuit, tu me fais l'effet, ce soir, ô nuit glacée. . . .	29
IV. LA FIN DES MONDES . . . . .	31
V. ARRIVÉE AU GITE. . . . .	33

## III

I. LE CALCUL . . . . .	37
II. Le philosophe pleure, aime, intercède, prie. . . . .	47
III. Qui te dit que le monde, étant un noir vivant. . .	51
IV. Ah! la philosophie est vorace! il lui faut. . . . .	53
V. Qui donc passe au-dessus de nous, ô Dieu de l'ombre.	57
VI. Ceux par qui le malheur sur les innocents tombe. .	59
VII. Y pensez-vous? l'état à l'église mêlé! . . . . .	61
VIII. LA CIVILISATION . . . . .	63
IX. Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites.	65
X. LES SAGES. . . . .	67

## IV

	Pages.
I. LA CHANSON DE SILÈNE . . . . .	71
II. Après un horizon un autre se révèle . . . . .	73
III. Homère sous le poids du destin sombre expire . . . . .	75
IV. L'expiation triste et le sort, nœud de fer . . . . .	77
V. Quand le poète est las, ce grand esprit banni . . . . .	79
VI. Quand tout un continent tremble au souffle électrique . . . . .	81
VII. Aux heures où le ciel est noir, où l'astre est clair . . . . .	83
VIII. Oh! tandis que ce roi, brisant murs et palais . . . . .	85

## V

I. MA CHAMBRE . . . . .	89
II. Tu me dis : Finis donc ton livre des <i>Misères</i> . . . . .	91
III. LETTRE DE L'EXILÉ . . . . .	93
IV. Le couchant flamboyait à travers les bruines . . . . .	97
V. Je vais dans la fureur du gouffre, dans l'écume . . . . .	99
VI. Que te sert, ô Priam, d'avoir vécu si vieux . . . . .	101

## VI

	Pages.
I. AU BAL . . . . .	105
II. AU BOIS . . . . .	107
III. La blanche Galatée aux lascives épaules . . . . .	109
IV. ÊTRE AIMÉ . . . . .	111
V. Tous deux — est-ce à Tibur? est-ce à Ville-d'Avray? . . . . .	113
VI. LE BLASPHEME DE L'AMOUR . . . . .	115

## VII

I. ENTRE L'AMANTE ET L'AMI . . . . .	123
II. LA CHANSON DE GACQUOIL LE MARIN . . . . .	127
III. CHAQUE SIÈCLE A LE SIEN . . . . .	129
IV. MASCARON . . . . .	131
V. BONIMENT . . . . .	133

## LA CORDE D'AIRAIN

—

## LES ANNÉES FUNESTES

1852-1870

—

	Pages.
I. ENTRÉE AU DÉSERT. . . . .	137
II. Un peuple était debout, et ce peuple était grand.	139
III. CÉSAR. . . . .	141
IV. LA MORT DE SAINT-ARNAUD. . . . .	143
V. LE MAL DU PAYS . . . . .	155
VI. LE TIREPOINT . . . . .	159
VII. Eh bien, allons! mentant, pillant, volant, broyant.	163
VIII. BORD DE LA MER. . . . .	165
IX. Tenez, mon président, je vous le dis d'aplomb . .	167
X. L'EMPEREUR A COMPIÈGNE. . . . .	169
XI. AMNISTIE . . . . .	177
XII. Je ne désire pas la mort de Bonaparte . . . . .	181
XIII. EN PLEIN DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. . . . .	183
XIV. MENTANA . . . . .	193
XV. APRÈS SEIZE ANS. . . . .	209

	Pages.
XVI. BAUDIN . . . . .	215
XVII. LESURQUE . . . . .	221
XVIII. EN 1869. . . . .	235
XIX. AUBIN. . . . .	237
XX. MISÈRE . . . . .	241
XXI. C'est bien, buvez, mangez, rampez, courbez la tête	245
XXII. DÉPART ET RETOUR DES RÉGIMENTS . . . . .	249
XXIII. L'EMPIRE LIBÉRAL . . . . .	253
XXIV. A *** . . . . .	255
XXV. On me dit : Courez donc sur Pierre Bonaparte . .	257
XXVI. COUPS DE CLAIRON . . . . .	259

---

---

Paris. — MAY & MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies  
7, rue Saint-Benoît

---















Princeton University Library



32101 074764471



